



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

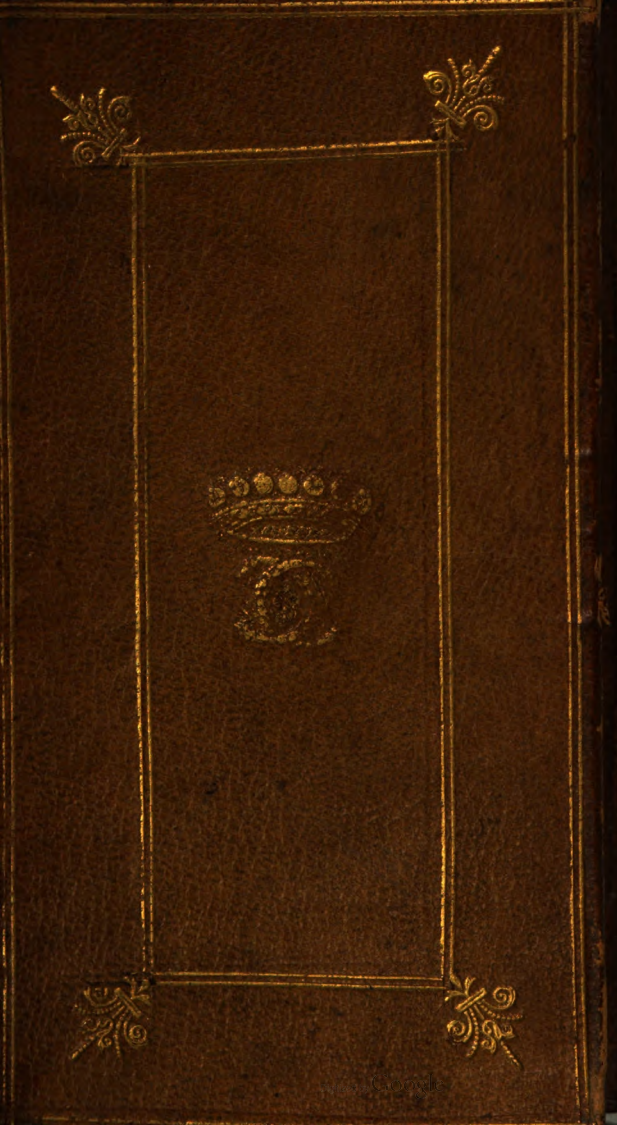
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prærex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S. S.
Trinitatis Patrum Societatis J. E. S. U.
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE

GALANT. 807157

QUARTIER D'OCTOBRE 1684.

TOME XXVIII.



Imprimé à Paris ; Et se vend
A LYON,

Chez T. AMAURY, Rue Merciere,
au Mercure Galant.

M. DC. LXXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ON donnera toujours un Volume
nouveau du Mercure Galant le
premier jour de chaque Mois, & on
le vendra, aussi-bien que l'Extraor-
dinaire, Trente sols relié en Veau,
& Vingt-cinq sols en Parchemin.

A P A R I S,

Chez **G. DE LUYNE**, au Palais, dans la
Salle des Merciers, à la Justice.

Chez **C. BLAGEART**, Rue S. Jacques,
à l'entrée de la Rue du Plâtre,
Et en la Boutique Court-Neuve du Palais,
AU DAUPHIN.

Et **T. GIRARD**, au Palais, dans la Grande
Salle, à l'Envie.

M. DC. LXXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

TABLE.

<i>Peigne,</i>	127
<i>Huitième Partie du Traité des Lunetes,</i>	
<i>par M. de Comiers,</i>	153
<i>Autres Explications des Enigmes du</i>	
<i>Peigne,</i>	215
<i>Divers Sonnets sur les Bouts-rimez de</i>	
<i>gloire, & Roy,</i>	219
<i>Sonnet de M. des Coutures pour le Roy,</i>	234
<i>Dialogue du Tabac & du Nez,</i>	238
<i>Réponse de M. de la Fevrière, aux doutes</i>	
<i>proposez sur nostre Langue,</i>	240
<i>Explications en Vers des Enigmes de la</i>	
<i>Fusée volante & des Feuilles,</i>	255
<i>Portrait, par M. de la Fevrière,</i>	284
<i>Vers libres sur la Nymphe de Bour-</i>	
<i>gneil,</i>	296
<i>Explications des Enigmes du Surtout, &</i>	
<i>du Verjus : avec les noms de tous ceux</i>	
<i>qui en ont trouvé le vray sens,</i>	305
<i>Sonnet à Madame des Houlières,</i>	333
<i>Questions à décider,</i>	335
<i>Divers Sonnets sur diverses Questions,</i>	336

Fin de la Table.



EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER D'OCTOBRE 1684.

TOME XXVIII.



*J'
*Q. d'Octobre 1684. A**

deux Lettres qui m'estoient restées de
ce Pais-là. Elles traitent de plusieurs
Cérémonies que le Patriarche des Su-
riens, & l'Evesque des Arméniens
pratiquent dans leurs Eglises, lors
qu'on va les visiter. Je ne vous dis
rien des Pièces en Prose & en Vers,
qui doivent suivre ces Relations. Elles
sont d'Auteurs dont vous connoissez
l'heureux génie, & il suffira que vous
en trouviez le nom au bas de cha-
cune, pour vous tenir assurée, que
ce vous sera une Lecture agreable.



4 *Extraordinaire*

rendüe depuis peu de jours au Patriarche des Suriens.

La Marche fut ouverte par le Chaoux, revestu de sa Veste de Tabis couleur de rose, & de son Bâton à double Fleur de Lys à la main. Il fut suivy par quatre Janissaires de fort bonne mine, & de la plus haute taille, portant chacun leurs Vestes vertes, & leurs Mîtres, & tenant un gros Bâton. Quatre Chaters, ou Valets de pied, venoient ensuite, avec leurs Dolimans blancs, & leurs Bonnets d'Ecarlate à l'Esclavonne. Deux Truchemens avec leurs Vestes de Cerémonie, & leurs Bonnets de Martre Zibeline, les suivoient. Immédiatement apres, marchoient M^r l'Evesque de Césarople, & M^r le

du Mercure Galant. 9

Consul, qui lay donna la droite. M^r le Consul estoit avec son Abbe, ou Manteau de grosse Moire blanche, doublée d'un Satin couleur de feu, garnie d'un Galon d'or trait sur les coutures, & de quatre Agraphes de mesme, & portoit au col la grande Croix de son Ordre, passée dans le Cordon de couleur de feu, & sur la teste un Castor noir, avec un Cordon d'or, & un Ruban ponceau. Pardeffus l'Abbe, il portoit un Doliman blanc tres-fin, & resserré par une Echarpe verte, brodée d'or & d'argent, à laquelle estoient attachez un Khangiar, qui est une espee de Poignard, tenant lieu d'Epée parmy les Turcs de considération, & un Couteau, tous deux

A iij

6 Extraordinaire

emmanchez de dents de Poisson,
& enfermez dans des Gaines de
Chagrin , garnies d'or en haut
& en bas.

M^r le Consul estoit accompa-
gné des Supérieurs des Maisons
Religieuses qu'il y a en cette
Ville, sçavoir des PP. de Terre-
sainte Observantins , des PP. Jé-
suites, des PP. Carmes Déchauf-
sez, & des PP. Capucins. Les
Deputez, & le reste de la Na-
tion Françoisse & Hollandoise
venoient ensuite, marchant deux
à deux.

La Marche continua dans cet
ordre jusques à l'Eglise des Su-
riens , qui est située dans un
Faux-bourg nommé Gedeijda,
& qui n'est guère moins grande
que S. Germain des Prez.

Le Patriarche vint recevoir M^r de Césarople , & M^r le Consul, à trente pas de l'Eglise , avec ses Habits Pontificaux , & estoit accompagné de son Meffriand, ou Coadjuteur , Archevesque de Ninive , & des Archevesques d'Alep & de Jérusalem, aussi en Habits Pontificaux , & de tout le reste de son Clergé en Habits Sacerdotaux. Il les y embrassa & les baïsa.

Ensuite on ôta la Veste de M^r de Césarople , on luy mit sa Chappe de Moire blanche, brodée d'or & d'argent , & sa Mître précieuse en Broderie d'or , & on luy donna en main une Croix & une Crosse , garnies d'or & de Pierreries ; & ils entrèrent tous trois dans l'Eglise en Cerémo-

A. iij,

nie , chantant des Canriques en Chaldéen.

Il y avoit devant eux quatre Clercs, marchant à reculons, qui aspergeoient de l'Eau de senteur à terre ; deux autres qui avoient chacun un Encensoir en main, & trois autres qui avoient des Plaques d'argent, rondes, entourées de Grelots, & enchassées au haut d'un Bâton assez long, & aussi plaqué d'argent. Cela s'appelle en Latin *Flabellum*, & nous n'avons point de mots propres pour le rendre en nostre Langue, le mot d'Eventail n'y revenant point assez bien selon moy. Ceux dont on se sert à Rome en pareille occasion, sont de Plumes d'Autruche, & ceux de Malte, de Plumes de Paon.

du Mercure Galant. 9

L'on posta M^r l'Evesque de Césaro ple au costé droit de l'Autel sur la mesme ligne , & le Pere Gardien à la gauche. M^r le Consul , avec son Prie Dieu garny d'un Drap & de Carreaux de Velours rouge cramoisy, fut placé au milieu vis. à vis de l'Autel, qui est à la Romaine , où il y a à la place du Dais , un petit Dôme soutenu par quatre petites Colomnes. L'ornement de cet Autel ne consistoit qu'en des Croix d'argent , & en des Livres plaquez d'argent. Il y avoit deux espèces de Tablettes , qui traversoient deux Voutes. L'une estoit garnie de Calices d'argent, & l'autre de Croix , avec trois rangs de Lampes d'argent au-devant.

La Messe fut chantée en Langue Syriaque , excepté l'Epître, qui le fut en Arabe , par un Assistant , & l'Evangile en Chaldéen , par le Parriarche mesme , qui officia Pontificalement. Ce dernier prescha ensuite en Arabe , & à la fin de son Sermon il harangua M^r de Césarople & M^r le Consul dans la mesme Langue , parce qu'il sçavoit que l'un & l'autre l'entendoient parfaitement. La Messe se continua avec des Chants & des Instrumens , qui s'accordoient tres bien ensemble.

J'oubliois de vous dire , que pendant que le Patriarche chantoit l'Evangile , l'Archevesque d'Alep estoit à la droite du Pulpitre , & celuy de Jerusalem à la

gauche ; & qu'ils demeurèrent toujours dans ce même ordre à l'Autel, avec cette exception seulement, que l'Archevesque d'Alep portoit la Crosse du Patriarche.

Quand la Messe fut finie, le Patriarche, quoy que revestu de ses Habits de Cerémonie, ne laissa pas de donner la droite à M^r de Césarople, qui portoit une Croix & une Crosse, comme nous l'avons déjà marqué ; & M^r le Consul précédé de tous ses Officiers, suivoit immédiatement apres.

D'abord le Patriarche les mena tous deux accompagnez des Archevesques d'Alep & de Jerusalem, dans le même ordre qu'en entrant à l'Eglise, dans sa Mai.

son , qui est attenant l'Eglise , en faisant toujours chanter , & toujours jeter de l'Eau de senteur & du Parfum par des Clercs qui alloient à reculons , jusqu'à ce qu'ils fussent arivez dans cette Maison.

Dés que ces Prestres furent deshabillez , on servit une Collation assez raisonnable , où tous les Missionnaires , & les Marchands de la Nation , & plusieurs des principaux Suriens , furent invitez.

Quelque temps apres , M^r de Césarople & M^r le Consul se retirant , on commença encore à chanter , & le Patriarche les conduisit jusqu'à l'endroit où il estoit venu les recevoir. Ils s'embrasèrent encore mutuellement , &

apres avoir pris congé, ils revinrent dans le mesme ordre au Palais Consulaire de France.

Voila tout ce que j'avois à vous dire de cette Visite. Adieu, mon cher Abbé, je suis tout à vous.

LETTRE IV.

JE veux vous prévenir cette fois, mon cher Abbé, car je croy qu'apres avoir vu la Relation de la Visite que M^r le Chevalier d'Arvieux, Consul pour Sa Majesté à Alep, a rendue au Patriarche des Suriens, vous voudrez en avoir encore une de celle qu'il rendit il y a quelque temps à l'Evesque des Arméniens. La Marche fut toute pareille à celle de la premiere

Visite , excepté que l'Abbe , ou le Manteau que portoit M^r le Consul , estoit d'écarlate , doublé de Satin blanc , avec des Galons & des Agraffes d'or & d'argent.

L'Evesque des Arméniens , à la teste de son Clergé , revestu de ses Habits Sacerdotaux , & d'une maniere de Thiare basse en forme de Couronne sur la teste , vint recevoir M^r l'Evesque de Césarople , & M^r le Consul , à la premiere Porte de l'Avant-court de l'Eglise , située dans le Fauxbourg de Gédeijda. L'Evesque des Arméniens portoit simplement une Veste violette , & un Domino de Camelot noir sur la teste , en forme de Capuchon fort pointu.

D'abord qu'il vit M^r de Césaro-
rople , & M^r le Consul , il les
embrassa , & les baïsa deux fois
à la Parisienne , & incontinent
apres on revestit M^r de Césaro-
ple d'une tres-belle Chappe de
Moire couleur de Cerise, enri-
chie de Broderie d'or & d'ar-
gent , laquelle fut soutenüe par
M^r de Casmont , qui est ce
bon Missionnaire dont je vous
parlay dernièrement. On luy
mit aussi sa Mître précieuse en
Broderie d'or sur la teste , & en
main un Bâton Episcopal en for-
me de Bequille ; apres quoy l'on
se rendit à l'Eglise , qui est car-
rée, & soutenüe par quatre rangs
de Colomnes , dont il y en a un
avec une Cloison , qui sert pour
séparer les Femmes d'avec les

Hommes. L'Autel regarde directement la Porte par où entrent les Femmes.

M^r de Césarople entra à l'Eglise avec M^r le Consul ; l'Evesque des Arméniens, avec son Clergé, les ayant précédés, comme pour les y recevoir une seconde fois ; & un Diacre les encensa toujours par le chemin.

Par la Porte par où ils y entrèrent, l'Autel qui n'est relevé que de deux petits degrez, se trouva à leur droite. Ils furent placez audevant de l'Autel. M^r l'Evesque de Césarople se mit dans une Niche qui sert à l'Evesque des Arméniens, & dans laquelle on mit une Chaise de Velours rouge pour s'asseoir, & un Prie-Dieu au-devant. Il avoit

à sa gauche dans une moindre Niche, l'Evesque des Arméniens. A droite, & vis-à-vis de l'Autel, estoit M^r le Consul sur une pareille Chaise de Velours, avec son Prie-Dieu couvert d'un Drap de Velours rouge sur un beau Tapis de Turquie, environ à trois pas de M^r de Césarople.

Quand chacun eut pris sa place, la Messe fut précédée immédiatement par une Procession de tout le Clergé autour de l'Eglise, à la fin de laquelle l'on porta sur le Prie-Dieu de M^r de Césarople une petite Croix enrichie de Diamans.

Le Grand Autel, sur lequel la Messe fut célébrée, est fort petit. Il n'estoit orné que d'un Tableau de Nostre-Dame, en

Q. d'Octobre 1684. B.

détrempe , au haut de l'Autel, d'une Croix qui n'est pas fort riche, d'une petite Nativité & d'une Ascension de Nostre-Seigneur, sur de la Tapissierie à l'aiguille, aux deux costez de l'Autel, sur lequel estoient deux Couronnes ou Bonnets de Prestres Arméniens, & audeffus un nombre infiny de petites Croix en forme d'argent; & sur le Jubé, une douzaine de Couronnes de Prestres.

Audevant de l'Autel il y avoit une vingtaine de Lāpes d'argent. Sur cet Autel paré de la sorte, un Prestre commença la Messe à basse voix, avec une Couronne tres-riche sur la teste, & des Habits Sacerdotaux également riches. Le Collet qu'il y avoit à

sa Chappe, estoit plus haut d'un doigt que ceux des P. P. Jésuites, & estoit soutenu de la Figure des douze Apostres d'argent doré.

Sous cette Chappe, il avoit une espèce de Soutane de soye, artistement travaillée, & liée d'une ceinture assez large de vermeil-doré; & sur une piece de mesme Etofe, laquelle est aussi large & aussi longue que celle que portent les Minimes & les Carmes en France (c'est une Etole dont les deux bouts sont cousus ensemble) il y avoit trois ou quatre lignes d'écriture en Arménien. Derriere sa Chappe estoit une Figure assez mal dessinée de Nostre Dame avec son Fils.

Les six Assistans du Prestre :

B. ij.

celébrant ne portoient que des Chappes d'Etofe blanche , qui avoient toutes des Croix sur les épaules ; & deux avoient de l'écriture en Arménien au derrière. Ils portoient une Etole sur l'épaule gauche.

Les Diacres portoient de semblables Chappes ; & celles des Enfans de Chœur estoient la plupart bigarrées , les unes jaunes, les autres rouges , & les autres feüillemorte.

L'Evangile , l'Epître, & toute la Messe, fut dite en Langue vulgaire. L'Epître fut chantée en Musique par tous les Diacres, & les Choristes , dont quelques uns avoient des Instrumens qui s'accommodoient assez bien au Chant.

L'Evangile fut lû & chanté par tous les Diacres , l'un après l'autre , ayant posé le Livre envelopé d'un Linge, sur une Chaise en forme de Pliant. Ils tournoient le dos à l'Autel , & le visage à M^r l'Evesque de Césarople , & à M^r le Consul ; apres quoy M^r de Césarople se leva de sa place , pour aller baiser à l'entrée du Balustre de l'Autel, le Livre des Evangiles , couvert d'argent , qu'un Prestre tenoit bien proprement à la main sur un Linge blanc. Ce Livre fut ensuite porté à baiser par le même Prestre , à l'Evesque des Arméniens , & à M^r le Consul ; & de temps en temps on venoit encenser ces deux Evesques , & M^r le Consul.

Ensuite les Officiers Assistans allèrent querir le Ciboire couvert d'un Linge, auquel ils firent faire le tour de l'Autel, en chantant toujours, & en faisant sonner incessamment les sonnettes de quatre Soleils d'argent, emmanchez de quatre Bâtons assez gros, plaquez d'argent, dont deux estoient garnis de Bänderoles blanches, & les deux autres de Bänderoles rouges. Ils les posèrent ensuite sur la Table de l'Autel, où le Prestre fut long-temps à faire la Conjuración, avant laquelle on luy porta de quoy laver les mains. Quand il fut prest à la faire, il porta luy mesme le S. Ciboire en haut, couvert d'un Linge, jusqu'à la porte de l'Autel; & apres la

Consecration de l'Hostie, qui est de Pain sans levain, ou azyme, il l'exposa aussi au Peuple avant que de la mettre dans le Ciboire, de la mesme maniere qu'il se pratique dans toutes les Eglises Catholiques de France.

Un bon quart-d'heure apres, il abaissa le Rideau de l'Autel, pour n'estre plus vû du Peuple pendant le reste de la Consecration; cependant un Prestre porta à l'Evesque des Arméniens, dans une Assiete couverte d'un Linge, du Pain benit, consistant en un Gâteau feuilleté de la rondeur de l'Assiete. L'Evesque le rompit, & le mit tout en petits morceaux, dont il en donna à M^r de Cesarople; ensuite le Prestre en alla présenter à M^r le

Consul, & aux Supérieurs des Maisons Religieuses, qui l'avoient accompagné dans cette Cérémonie, & à une partie des autres Assistans; après quoy le même Prestre alla querir plein un Plat d'autre Pain benit en morceaux, & sortit en même temps avec le Célébrant, & avec les autres Prestres, pour l'aller distribuer au Peuple par l'Eglise.

J'oubliois de vous dire, que lors qu'on dit en Arménien, *La Paix soit avec vous*, tous les Prestres s'embrassèrent les uns les autres, & en firent de même aux principaux Arméniens, ou du moins à ceux qui se trouvèrent les plus proches d'eux.

Dans tout le temps de la Messe les Officiers Assistans changèrent
trois

trois fois de place , & vinrent
baïser fort devotement les coins
du Linge qui couvroit le Calice
& la Chape du Prestre célébrant
sur l'épaule.

Pendant que la Consécration
se faisoit , les Prestres assistans
remuoient incessamment le Bâ-
ton du *Flabellum* , afin de faire
faire bien du bruit aux Grélots
qui estoient tout autour.

Après que tous les Prestres fu-
rent sortis de l'Autel , où ils ne
revinrent plus , l'Evesque des
Arméniens convia M^r de Césa-
rople , & M^r le Consul , de s'aller
rafraîchir dans le Divan du Pa-
triarche ; où le premier leur
donna une Collation , pour par-
ler à la mode du Païs , quoy que
ce fust au matin. Tous les Re-

Q. d'Octobre 1684. C

ligieux Francs, les Députez de la Nation, & les autres qui avoient accompagné M^r le Consul, en prirent leur part; apres quoy, l'Evesque des Arméniens les ramena au Lieu où il les avoit reçeus, quand il s'en voulurent retourner; ce qui se fit dans le mesme ordre qu'ils s'estoient rendus du Palais de France à cette Eglise.

Les Réponses que vous allez lire aux Questions du XXVI. Extraordinaire, sont de M. Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy, aussi-bien que le petit Poëme qui les suit, sur l'Origine des Cloches.

SSSSSS SS2 SS2SS SS22

SI L'ON PEUT AIMER
avec plaisir, quand on a sujet
de ne se plus confier à la Per-
sonne qu'on aime.

L A belle passion que l'on appelle
amour,
S'établit dans le cœur avec la confiance;
C'est ce qu'apprend l'expérience
A ceux à qui le Ciel a donné plus d'un
jour.



Les innocens transports que l'on sent en
soy-mesme,
En faveur d'un Objet dont l'esprit est
charmé,
Font que l'on veut aimer quand on se
croit aimé,
Et qu'on trouve en aimant une douceur
extrême.

C ij



*Des choses d'icy-bas voila quel est le
tour;*

*Nous aimons qui nous aime avec persé-
verance;*

*Mais adieu le plaisir , & le sincere
amour,*

*Quand nous avons sujet d'entrer en
désiance.*

*Si l'on peut garder une forte
passion pour une Personne
qu'on est assuré de ne voir
que rarement.*

S*I l'Amour entretient ses feux par la
présence
De l'Objet adoré que l'on voit chaque
jour,*

*Nous pouvons dire que l'absence
Est la Marastre de l'Amour.*

Si une Passion qui n'est fondée
que sur la Beauté, peut estre
durable.

LA passion ne peut durer
Qu'autant que peut durer l'Objet qui
l'a fait naître;
Car aussitost qu'il cesse d'estre,
Le cœur cesse de soupirer.



Ainsi n'attendez point une passion stable
Pour une Beauté peu durable,
Qui d'ailleurs paroist du grand air;
Je veux qu'une belle Personne
Attire tous les cœurs, & regne sans Cou-
ronne;
Cependant sa beauté passe comme un
éclair.



Vous donc qui vous rendez par un culte
idolâtre,
L'Esclave infortuné d'une Beauté de
plâtre.

C iij

30 *Extraordinaire*

*Dont les charmes trompeurs s'effacent
chaque jour;*

*Voulez-vous en aimant n'être plus mi-
sérable?*

*Brûlez pour la beauté de cet Estre im-
muable,*

*Qui fait des Bienheureux le bonheur,
& l'amour.*

SSSS:SSS:SSSSSS SSS

DE L'ANTIQUITE'
ET DE L'ORIGINE
DES CLOCHES.

D*iscourons de l'antiquité
De ces Machines suspendues,
Qui de si loin sont entendues
Pour réveiller la piété,
Et pour attirer le Fidelle
Au service du Dieu pour qui brûle son
zele.*



*Des Cloches l'harmonieux bruit
N'est pas d'a-présent introduit.
L'usage de la Sonnerie,
Qui vint avant l'Artillerie,
Peut avec beaucoup d'équité
Porter haut son antiquité.
Pour peu qu'on ait, l'on m'en peut croire,
Quelque teinture de l'Histoire,
On en peut estre convaincu,
Lors que Saint Paulin a vescu:
Ce Pontife si vénérable,
Cet Eveſque ſi charitable,
Des Captifs le Libérateur,
En fut le premier Inventeur.
Ce fut en ſa Ville de Nolle,
En Italie, & non en Gaule,
Que ſe fit cette Invention,
Pour nourrir la devotion
Des Chreſtiens fervens & ſidelles,
Qui par là ſe donnent des aïles,
Mais des aïles toutes de feu,
Pour élever leur ame à Dieu,*

C. iiii.

Et pour voler à son service,
 Afin de se rendre propice
 Cette adorable Majesté,
 Qui fait nostre félicité.
 Pour les Heures Canoniales,
 Que l'on peut nommer Cléricales,
 Le Saint Pere Sabinian,
 Qui régna beaucoup moins qu'un an,
 Les fit introduire dans Rome,
 Estimant, ce vertueux Homme,
 Qu'en faisant parler chaque jour
 Du haut d'une superbe Tour,
 Des Machines harmonieuses,
 Les Personnes devotieuses
 Viendroient le soir & le matin
 Se rendre à l'Office Divin.



Mais avant l'usage des Cloches,
 Qui vint beaucoup depuis les Coches,
 On prend icy la liberté
 De demander de quel costé,
 De quelle façon, ou maniere,
 On appelloit à la Priere.

du Mercure Gatant.

33

*Les premiers Chrestiens détachez.
En diférens lieux, ou cachez,
Car la persécution cruelle
Les tenoit tous fort en cervelle,
Et pour les voir impunément,
On les cherchoit secrettement.
Dans des Cavernes effroyables,
Qui servoient aux Bestes d'Etables,
D'Antres, de Retraites, de Forts;
C'est ainsi qu'on vivoit alors.*



*Je répons qu'ils tenoient à gages
Certains Cursores, personnages
Zélez pour Dieu, Gens fort discrets,
Qui donnoient des avis secrets
De ce qu'il falloit fuir ou faire,
De ce qu'il falloit dire ou taire,
Et que ces Gens tous bons & saints,
Soit Cavaliers, soit Fantassins,
Tenoient entr'eux à grande gloire
D'estre une Cloche ambulatoire,
Allant d'Antre en Antre avertir
De l'heure qu'il falloit partir.*

34 Extraordinaire

Pour assister au Sacrifice,
 Ou chanter le Divin Office.
 C'estoit la pratique du temps,
 Dont les Chrestiens estoient contens:
 L'usage apres vint des Cresselles,
 Outils de bois, Machines telles,
 Que se tenant sous un pivot,
 Comme une tige de Pavot,
 Avecque certaine figure
 A maint cran & mainte échancrure,
 Elles rendoient un son bruyant,
 Un son subtil & pénétrant,
 Un son d'une force excessive,
 Pour l'oreille un peu fine & vive,
 Tournant comme aïles de Moulin:
 Au moindre mouvement de main.
 Cette pratique est avérée,
 Dans la Ville de Césarée
 Un grand Synode l'atesta,
 Quand autrefois on apporta
 Vos Reliques, Saint Anastaze.
 Le Peuple estant presque en extaze:
 De joye & de contentement,
 Pour marquer l'applaudissement,

*L'honneur, le respect, & la gloire
Qu'il rendoit à vostre mémoire,
Au lieu de Cloches, se servit
De Cresselles, dont bien luy prit.*



*Or dans la structure des Cloches,
Par qui maintenant les approches
Se font des Peuples écartez
Au Temple où tous sont invitez,
Entrent métaux de conséquence,
Qu'on peut nommer sans éloquence.
Le Cuivre, la Fonte, l'Etain,
Telle est des Cloches le destin,
Telle est des Cloches la matiere,
Ou partiale, ou toute entiere,
Car par fois le plus fin argent,
Qui de tant d'exploits est l'agent,
Y prend sa place, y fait entrée,
Et quand la Cloche est pénétrée
De ce métal si précieux,
Elle en résonne beaucoup mieux:
Argentine est sa mélodie.
Il faut qu'encore icy je die:*

Que de nos Cloches les effets
Sont miraculeux & parfaits,
Et que les Chrestiens qui sont sages
En tirent de grands avantages,
Lors que les Démonz mutinez
Semblent contre nous déchaînez,
Quand les foudres & les tempestes
Grondent sur nos mortelles testes,
Et veulent nous pousser à bout,
Un coup de Cloche apaise tout.
Par le son des Cloches sacrées
Qui sont au grand Dieu consacrées,
Tant par une sainte onction,
Que par la benédiction;
Les Vents les plus insupportables,
Les Lutins les plus redoutables,
Les tourbillons les plus fumeux,
Les ouragans les plus fâcheux,
Adoucissent leur violence,
S'accoisent, & baissent la Lance,
Le Ciel cessant d'estre en courroux,
Quand les Cloches parlent pour nous.
Armez-vous donc, fier météore,
De ce que vous avez encore.

*De plus sanglant, de plus amer,
Nos Cloches vous vont desarmer,
Et mettre au néant vostre rage;
Mais pour en faire un bon usage,
Gardons d'en profaner le son
Par une indécente Leçon,
Ou par quelque Chanson immonde
Qui soit du Théâtre & du Monde.*



*A Nostre-Dame de Paris
On voit des Cloches de grand prix,
Et ces Machines résonnantes,
Si grosses, & si surprenantes,
Sont dans deux Tours, dont la beauté,
La hauteur, & l'égalité,
Peuvent passer pour des miracles,
Et d'incomparables spectacles?
Je n'avance rien que de vray.
Dans Anvers, à Bruges, à Cambray,
A Malines comme à Bruxelles,
On en voit encor des plus belles,
Que les Voyageurs fréquemment
Visitent par étonnement.*



*Pour toy, célèbre Rhotomage,
A qui Thétis vient rendre hommage,
La gloire & l'ornement du Nort,
Qu'heureux doit estre crû ton sort,
De posseder Georges d'Amboize,
Qui tant de mille livres poize,
Et qui beaucoup plus poizera,
Quand la bien poizer on voudra?
C'est ainsi que parle la Cloche;
Cela sent bien la vieille Roche,
C'est à dire le vieux Gaulois,
Comme on le parloit autrefois,
Cependant, selon certains Hommes,
Ecrivains du Siecle où nous sommes,
On voit dans la Ville d'Erfort
Une Cloche d'un poids plus fort,
Et qui peze plus, dit l'Histoire.
Il faut de la foy pour le croire.
Qu'importe? pour ce différent
Je me sens fort indiférent.*



*Dans un Bourg de Celtiberie,
Ce n'est point une raillerie,*

*On voit une Cloche, dit-on,
(Beyertink est ma Caution)
Qui de soy-mesme & seule sonne,
Sans le mouvement de personne,
Quand on doit souffrir de nouveau
Quelque redoutable flean,
Ou quand l'Eglise Catholique
Doit craindre une guerre tragique.
Le Bourg où l'on peut voir cela,
S'appelle aujourd'huy Villila.*



*Quand la mort passe par les Grilles
Dans un Monastere de Filles,
Où l'on benit Dieu jour & nuit,
Elle ne vient qu'à petit bruit,
Sans que l'on ait aucun présage
Qui menace de son passage;
Mais dans certain petit Convent
De Bodken, on a vu souvent,
(De cela j'ay bon antentique)
Certaine Cloche prophétique
De soy-mesme se démener,
Se mettre en branle pour sonner,*

40 Extraordinaire

Quand une des Filles voilées
Devoit aux voûtes étoilées,
S'élever, & dresser ses pas
Par un précipité trépas;
Si bien que pour une Pucelle
C'estoit un cry de Bouteselle,
Que le son de l'airan perçant
Qui de la Cloche alloit sortant.
On conserve encor la mémoire
De cette Cloche, & de l'Histoire,
Dans le Monastere approuvé
Où ce Miracle est arrivé.



Mystérieuses Babillettes,
Métaux parlans, saintes Trompettes,
Qui ne sonnez de haut en bas
Que pour vers Dieu dresser nos pas;
Cloches, allumez dans nos ames
Le feu de ses divines flâmes.
Quand je vous entendray marcher
Deformais du haut du Clocher,
Je diray d'une voix soûmise
Aux ordres sacrez de l'Eglise,

Commandez, & j'obéiray,
 Appellez, & soudain j'iray.
 Il ne faut pas que mon pied cloche,
 Quand mon oreille entend la Cloche.

SSSSSS:SSSSSS:SSSSSS

S'IL EST VRAY QU'UN
 peu d'amour cause moins de
 peine, que l'embarras de dé-
 fendre son cœur.

SI les premiers soupirs d'un cœur plein
 de tendresse
 Sont toujours les derniers de l'humaine
 Sagesse,

Que dira-t-on, Amans, de vostre pas-
 sion?

Sçavez-vous que l'amour vostre incli-
 nation,

Que pour estre aveuglez vous craignez
 de combattre,

Dont la teste des Foux est souvent le
 théâtre,

Q. d'Octobre 1684.

D

42. *Extraordinaire*

*Fait moins souffrir un cœur, mesme dans
le tourment,
Que pendant qu'il résiste à cet aveugle-
ment?*



*Il est vray qu'on vous entend plaindre,
Vous poussez des soupirs au vent,
Et vous ne souffrez pas un grand mal
bien souvent;
L'Hyperbole est vostre Art, vous sçavez
tous bien feindre;
Mais quand on est charmé d'un Objet
doux, flatteur,
O Dieux, quel embarras de défendre
son cœur!
S'il est sage de l'entreprendre,
Il ne l'est donc pas de se rendre;
Et ce cœur combatant est bien plus ge-
néreux,
S'il demeure vainqueur, que s'il est
amoureux.
Vous donc qui vous plaignez d'une Belle
inhumaine,
Econtez la raison qui vous dit, résistez.*

*A ces appas trompeurs; en fuyant, com-
batez;*

*Si l'est bien mal-aisé, la gloire suit la
peine.* GYGES.

Si la jalousie qui vient de l'a-
mour, est plus dangereuse dans
ses effets, que celle qui vient
de l'ambition.

IL est vray qu'un amour jaloux
Cause bien du desordre, & qu'avec ses
ombrages

Des Hommes les plus sages

Il n'en fait souvent que des foux.

L'orgueil fait encor pis, & cet amour
extrême

Qui fait que l'on s'estime plus,

Qu'on cherche toujours le dessus,

A produit les Démon, a basti l'Enfer-
mesme,

Fait choir le premier Homme; il a trou-
blé sa paix.

D ij

44. Extraordinaire.

Il allume en tous lieux la guerre dans sa race,

Qui toute avec son Dieu n'a pû rentrer en grace.

Peut-on jamais causer de plus méchans effets?

Le mesme.

Je vous ay parlé dans mes Lettres Ordinaires, de quelques effets aussi singuliers que surprenans, de la chute du Tonnerre. Voicy une Lettre qui en contient d'autres, dignes d'estre sçeus. Quoy que la chose soit arrivée il y a plus de six mois, elle n'en est pas moins remarquable.

52:5552525:5225555

A FAU-CLERANTON.

le 12. Juin 1684.

JE vous ay entretenu trop de fois, Monsieur, de l'agreable Lieu de Cléranton, pour ne vous pas apprendre ce qui y arriva le jour de la Feste-Dieu, sur les trois heures apres midy. Le Tonnerre tomba sur une de ses parties, mais ce fut par bonheur sur la plus séparée des autres, je veux dire, sur son Colombier. Il en fracassa la Cloche d'un côté, par une ouverture qu'il y fit, pointüe par le haut, & ovale par le bas, sans en gâter le bord, puis

attrapant la Lanterne qui soutient la Cloche, il l'environna, & en arracha toute l'ardoise, & ne fit pourtant autre dommage aux lattes où elle estoit attachée, sinon qu'il les sécha comme bréfil, & les rendit de la couleur des lieux où il fume. Il se partagea en suite, & coulant de part & d'autre du toit, il en bouleversa les tuilles, dans la largeur de deux ou trois pieds, & en darda mesme quelques unes dans la Court assez loin du Colombier; apres quoy, une partie de cette exhalaison se glissa par le dedans, entre la muraille & les tours, & remplit de mortier & de blocailles tous ceux de sa route, au nombre de trois ou quatre de front, de haut en bas;

puis repassant imperceptiblement à travers la muraille, malgré sa grande épaisseur, elle marqua au dehors son impression en quatre ou cinq endroits, par d'assez grosses pierres qu'elle cassa. L'autre partie fit moins de mal. Elle descendit par le dehors, & égratigna seulement la muraille, depuis l'entablement jusqu'à la terre. Sans la pluie qui tomboit alors avec assez d'impétuosité, la Dame du Lieu n'en auroit peut-être pas esté quitte à si bon marché, & cette exhalaison auroit bien pû mettre le feu à l'endroit où elle n'a porté que les marques de la fumée, & en suite à tout le reste de la charpente. Je ne vous dis rien d'un grand nombre de Pigeonneaux,

que le gravoy ensevelit dans leurs trous ; mais je ne dois pas oublier qu'il y en eut quelques-uns de ceux qui se rencontrèrent alors sur le toit malgré la pluie, qui furent entièrement déplumez, sans estre assommez ; ce qui me semble assez singulier, & n'est pas indigne de réflexion. Voila, Monsieur, la verité de ce qui est arrivé le premier jour de ce mois à Cléranton. Je suis à mon ordinaire, vostre tres, &c.



255:22222 2522:2222

F I C T I O N.

PEnètré des ardeurs d'une secrete
 flâme,
 Que Phébus en secret allume dans mon
 ame,
 Sans sçavoir le sujet qui me porte en
 ces Lieux,
 Je me sens transporter tout-d'un-coup
 dans les Cieux.
 Là, spectateur du Dieu qui lance le
 Tonnerre,
 Et dégagé d'un corps qui restoit sur la
 Terre,
 Je vis avec plaisir quelques Divinitez
 Qui vouloient appaiser deux Fleuves
 irritez.
 D'un regard assuré le petit Fleuve
 d'Ure
 Se plaignoit hautement qu'on luy faisoit
 injure.

Q. d'Octobre 1684.

E

Que depuis trop longtems, malgré tous
ses efforts,
Le Fleuve de la Seine arrestoit sur ses
bords
La charmante Cloris, & que son beau
visage
Ayant de sa naissance honoré son ri-
vage,
Ses claires eaux pouvoient seules de ses
beaux yeux
Tracer au naturel le Tableau précieux.
Au reste, que la Seine estoit large &
profonde,
Et que ce vaste Fleuve étonnoit tout le
monde;
Qu'on n'avoit sur ses bords aucune seü-
reté,
Mais que des fens sans crainte on goû-
toit la beauté;
Que son humide lit s'étendoit sans drage,
Avec un petit bruit, sur un vert Pai-
sage;
Et que loin de ces eaux qui coulent ru-
dement,

*Les fiennes n'excitoient qu'un murmure
charmant.
Sauf le respect des Dieux, vostre humeur
est bien vaine,
Répondit fièrement le Fleuve de la
Seine,
De prétendre enlever, sans l'avoir mé-
rité,
Les appas éclatans d'une infigne
Beauté!
Paris seul, & Rouen, où, sans me mé-
connoître,
Au milieu de leur sein j'ay l'honneur de
paroître,
Pour posséder Cloris, offriront sur mes
bords,
Dans leur plus bel éclat, la gloire, &
les Trésors;
Ce n'est que pour un temps qu'un desert
Paisage
Peut jouir des attraits qu'étale son vi-
sage;
Mais, quoy? pour retouir un miracle
des Cieux,*

52 Extraordinaire

La Terre doit former un lieu plus précieux.

Le Fleuve de la Seine en eust dit davantage,

Si Jupiter entr'eux n'eust calmé cet orage.

*Cloris honorera, leur dit-il sagement,
Vos bords de sa présence alternative-
ment.*

*Cessez de m'en parler, seule elle a la
puissance*

De donner là-dessus toute la préférence.

*Dans ce doute affligeant, ces deux Fleuves
rivaux,*

*Des larmes de leurs yeux firent grossir
leurs eaux;*

*Et mon ame aussitôt par un coup de
Tonnerre*

*Se sentit à mon corps réunir sur la
Terre,*

*Où charmé des beautés qu'avoit vu
mon esprit,*

Je résolu en Vers d'en tracer le récit.

FIOT.

A T Y R C I S.

B A L L A D E.

Autrefois pour l'Hymen j'eus de
la passion;
Je voulus autrefois vivre sous son em-
pire;
Je me plaignois toujours de ma condition,
Et je ne voyois rien de plus dur, ny de
pire.
Je sentois les transports qu'un beau visage
inspire;
Je trouvois du plaisir dans l'amoureux
martire;
Enfin je ne pouvois souffrir la liberté,
Mais par d'autres desirs mon ame est
entraînée,
Et je dis maintenant d'un ton plein de
fierté,
Vive le Célibat, & fy de l'Hymenée.

E iij



Condamne qui voudra ma résolution,
C'en est fait, je ne puis, ny ne veux m'en
dédire;

Pour le joug des Marys j'ay trop d'a-
version,

Et crains trop les chagrins que le ménage
attire.

J'aime la Compagnie où l'on entre pour
rire,

Et d'où quand il luy plaist un chacun se
retire;

Mais je ne puis souffrir cette société
Où l'ame par l'Hymen pour toujours
enchaînée

Ne sçauroit rejeter le joug qu'elle a
porté;

Vive le Célibat, & fy de l'Hymenée.



Depuis que mon Rival m'a damé le
Bion,

du Mercure Galant. 55

*Qu'il possède un Objet que tout le monde
admire,
Je ne sens dans mon cœur nulle inflâ-
mation,
Et je suis plus content qu'on ne le pour-
roit dire.
Qu'un Muguet sotement à toute heure
sûpire,
Qu'à ses prétentions il se laisse séduire,
Je m'en ris, je suis libre, & j'en fais va-
nité;
Mon esprit revenu d'une erreur obstinée
Abandonne ses fers, & n'en est plus
tenté;
Vive le Célibat, & fy del'Hyménée.*



*Cher Tyrcis, dont le cœur brûle pour
Lisbon,
Et qui sens que ton mal de jour en jour
empire,
Ecoute maintenant la voix de la raison,
Arrache de ton cœur le trait qui te dé-
chire,*

E iijj

Ordonne au Dieu fripon d'aller autre-
part frire;

Reconnois ton erreur, commence à la
maudire,

Imite mon exemple, & plein de fermeté;

Romps ton enchantement, change ta
destinée;

Puis apres tu diras avecque gayeté,

Vive le Célibat, & fy de l'Hymenée.

L.B.



25522:5252552:2555

DE L'ORIGINE DE LA POESIE.

Platon a dit que la Poésie venoit immédiatement du Ciel , qu'elle estoit une pure influence des Astres, & que l'étude y avoit peu de part ; que le Poete est une Personne sacrée, & qu'il ne peut chanter, s'il n'est plein du Dieu qui l'agite. C'est aussi la pensée de Cicéron, dans l'Oraison pour le Poete Archia : *Poëtam divino quodam spiritu afflari.* Ovide en reconnoissance de cette facilité naturelle, & de ce talent merveilleux qu'il avoit pour

18 Extraordinaire

les Vers, assure dans tous ses Ouvrages, qu'il est inspiré d'un divin génie, & que son entousiasme est tout céleste.

Est Deus in nobis, & sunt commercia cæli;

Sedibus æthereis spiritus ille venit.
Enfin toute l'Antiquité révéroit la Poésie comme le langage des Dieux, & les Poètes comme leurs Oracles. Les Sages même autorisèrent cette créance, & leur accordèrent volontiers un sentiment si avantageux. Mais si c'étoit l'opinion des Anciens, c'est encore celle de quelques Modernes. Ronfard, dans le Discours qu'il adresse à Grevin, parle de la Poésie d'une manière qui fait bien voir qu'il la reconnoissoit comme quelque chose de divin,

que le Ciel ne donne pas à tous les Hommes. Il la compare à un feu , ou plutôt à ces feux ardens qui paroissent la nuit , & qui changent sans cesse de lieux & de figures. Le Pere le Moine parlant du génie de la Poésie, a dit que c'estoit la pure flâme du feu Celeste , & que ceux qui sont animez de cette noble ardeur , sont d'un tempérament fort pur & fort vif. Les Sciences, ajoute-t-il , doivent faire le corps du Poete , & ce corps doit estre animé d'un feu Céleste & spirituel , qui luy donne la chaleur & le mouvement.

Dans cette créance , que la Poésie estoit quelque chose de divin , & que les Dieux mesme en estoient les inventeurs , tout

le Paganisme a regardé comme des Divinitez ceux qui ont excellé en cet Art ; ce qui a fait que quelques Poetes dans le Christianisme ont mesme offert des Sacrifices à ceux qu'ils croyoient estre plus hautement inspirez de ce génie. Tout le monde sçait que Ronsard, & sa Caballe, ont esté accusez de cette erreur ; & quoy que ce fust sans doute injustement, cette Caballe n'a pû se sauver des apparences du fait, bien qu'elle ait pû se défendre de la verité de l'intention. Cette opinion estoit si fortement établie, que Theophile dans une de ses Requestes au feu Roy, cite cette histoire comme veritable.

*Autr fois on a pardonné
Ce Carnaval desordonné.*

*De quelques uns de nos Poëtes,
Qui se trouvèrent convaincus
D'avoir sacrifié des Bestes
Devant l'idole de Bacchus.*

On peut voir Ronfard , qui estoit le Maistre de la Troupe, dans la Réponse qu'il a faite à quelques Ministres qui l'accusoient de ce crime , & juger si le divertissement ne passoit point les bornes du jeu , & n'alloit pas jusques à la creance de l'entousiasme, & de la Vaticination. En effet les vieux Poetes faisoient mystere de ce bel Art ; & soit qu'ils regardassent ses regles comme un effet de ce génie, ou de leur invention, ils découvroient ce secret à peu de Personnes, & mesme ils ne leur en apprenoient que peu de choses à la fois. Ils

appelloient cela *initier quelqu'un dans la Poësie* ; & pour luy en faire concevoir une plus noble idée, ils employoient beaucoup de temps avant que de le rendre capable d'une haute inspiration ; ce qui faisoit croire qu'on n'estoit pas Poete dès le premier jour , & que tout le monde n'estoit pas propre à ce mystere. C'est aussi la pensée du P. le Moine, lorsqu'il a dit que la Nature travailloit un siècle pour faire un bon Poete. Enfin tous les Poetes sont persuadez qu'on ne peut réussir dans cet Art sans inspiration ; & c'est pourquoy ils ont retenu cette invocation d'Apollon & des Muses au commencement de leurs Ouvrages. Les Poetes Chrétiens , sur ce prin-

cipe, ou peut-estre pour un meilleur dessein, ont suivy cette coutume. Je me souviens sur ce sujet, d'avoir lû autrefois une vieille Poësie Chrétienne, où l'Auteur parle de la sorte dans son invocation.

*Va donc, Muse, je n'ay que faire
De toy, pour tracer ce Mystere.
Garde ton fabuleux Valon,
Ton Pégase, ton Hipocrène,
Ton enthousiasme, ta veine,
Ton Parnasse, & ton Apollon.*

22

Calvaire sera mon Parnasse, &c.
Il continue en disant que le Saint Esprit luy servira d'Apollon. Il est toujours bon sans doute d'invoquer Dieu au commencement de toutes ses œuvres; mais pourquoy le faire plutôt en Vers

qu'en Prose , & mesler le Saint Esprit avec les Muses ? Si c'est une verité qu'il y a eu des Muses capables d'inspirer quelque chose de divin & de spirituel aux Hommes , il est impossible de purifier de mauvais Esprits, & d'illuminer des Anges de ténèbres ; & s'il n'y a jamais eu d'Apollon ny de Muses , quelle nécessité de retenir une vieille erreur , & de consacrer une Fable ? Mais ce que je trouve plaisant , c'est que chaque Poete se fait un Apollon à sa mode ; & c'est ainsi que M^r de Gomberville invoquoit le grand Cardinal de Richelieu.

*Invoque qui voudra comme un des
Immortels,*

*Ce Fantôme à qui Delphe élève des
Autels,*

du Mercure Galant. 65

*Et l'aille consulter sur le bord de son
Onde;*

*De moy, je ne tiens plus ce Spectre pour
un Dieu,*

*Et veux par mes Ecrits apprendre à
tout le monde,*

*Qu'il n'est point d'Apollon, que le
grand Richelieu.*

Mais on peut dire que M^r de
Gomberville ne faisoit que chan-
ger d'idolatrie, & qu'il sacrifioit
à ce fameux Cardinal, dans le
mesme temps qu'il renversoit
l'anciēne idole d'Apollon. Ovide
dans ses Vers amoureux, assure
qu'une belle Maîtresse est le Dieu
qui les luy inspire.

Ingenium nobis nostra Puella facit.

Pour moy, qui n'ajoute pas
beaucoup de foy aux misteres
du Parnasse, & qui mesure plu-

Q. d'Octobre 1684. E.

toit l'estime que j'ay pour les Poetes , par leur vertu , que par le génie qui les inspire , je ne donne pas à ce feu brillant & spirituel, dont ils prétendent faire toute l'ame & tout le caractère de la Poésie ; & si je conviens de cette spiritualité lumineuse, je luy accorde des qualitez bien différentes de celles d'où ils croyoient recevoir leur entousiasme. Je luy accorde quelque part dans leurs belles pensées , & dans ces nobles emportemens qui élèvent leur esprit au delà d'une imagination ordinaire ; mais je ne luy attribue pas la conduite de l'ouvrage , & je donne au jugement ce qu'ils doivent à leurs faillies. De plus, à le bien prendre, il n'y a point de différence de ce-

feu Poétique , & de celuy que l'on voit briller en tant de Gens d'esprit , qui n'ont aucun talent pour la Poesie. Ils ne sont pas moins féconds en belles pensées ; au contraire , ils sont tout pleins d'invention , & de jolies choses. Il n'y a que le tour qu'ils prennent , qui les fait diférer les uns des autres , & l'on peut dire qu'ils parlent Vers en Prose , & les autres Prose en Vers. Les pensées nous manquent quelquefois , mais encore plus souvent la maniere de les exprimer , & bien des Gens seroient Poetes , qui faute d'expression , n'en ont que la pensée. Le tour de la phrase qu'on ne peut trouver , empesche le tour du Vers que l'on cherche ; & malgré ce beau feu , & ce génie :

F ij,

qui préside à la Poésie, on a tout le temps de le ralentir à la porte de la Prose. Ce n'est pas assez que des saillies d'esprit, que de vives pointes, que de l'imagination, & de l'entoufflement; il faut avoir le secret de s'exprimer facilement, de bien arranger ses paroles, & c'est le véritable caractère du Poète. Cela est si vray, que M^r de Brebeuf parlant des Vers de Lucain, que M^r de Corneille a mis dans sa Tragédie de Pompée, assure qu'il n'y a ordinairement dans la Poésie, qu'un beau tour, ou qu'une agreable maniere d'exprimer noblement les choses.

C'est la raison pourquoy on a appelé la Poésie un Art, & non pas une Science; car si elle prove-

noit d'une inspiration, ou qu'elle fust comme infuse , pourquoy l'appeller un Art. & nommer une flâme si naturelle un feu d'artifice? Il est si vray que la seule inspiration ne fait pas le Poete; que Cicéron parlant des Vers des Sybiles , dit, *Est enim magis Artis & diligentie , quam incitationis, & motus* ; & au même Lieu, *Id certe, ajoûte-t-il, magis attentie animi quam furentis*. Aristote dit, qu'elles ne faisoient des Vers que par une intempérie naturelle, comme le Poete Marcus de Syracuse , qui n'en faisoit point, s'il n'estoit pris de la folie, à laquelle il estoit sujet. Disons donc que le secret industrieux de placer bien à propos de certaines paroles , fait tout le mystere

de la Poésie, & que cette heureuse disposition luy donne l'ame. En effet, j'avouë que le génie qui nous inspire de prendre de certains mots, & de les lier ensemble, d'où il résulte un si beau sens, n'est pas moins grand que celui de nous faire naître des pensées qui nous coûtent tant à les exprimer, qu'elles s'échappent avant que nous puissions nous faire entendre. Mais tous les Poëtes veulent que ce soit un feu divin qui leur donne cette noble vigueur; & Regnier, infatué de son mestier ainsi que les autres, dit que l'arrangement & le tour du Vers ne suffit pas pour estre Poëte.

*Si pour sçavoir former quatre Vers
empoulez,*

*Faire tourner des mots mal joints,
& mal collez,
Amy, l'on estoit Poete, on verroit,
cas étranges,
Les Poetes plus épais, que Mouches
en Vandanges.*

Mais plusieurs doivent dire
avec l'agréable Marot, qu'ils ne
sçavent qui les a fait Poetes,
*Ou la Nature, aux Muses inclinée;
Ou la Fortune, en cela destinée.*

J'avois bien conçu quelque
chose d'extraordinaire dans la
Poésie, mais je n'aurois jamais
crû que dans la Versification,
qui n'en est au sentiment d'A-
ristote & des Maîtres de l'Art,
que la dernière partie; je n'au-
rois jamais crû, dis-je, qu'elle
fust divine, & que Dieu mesme
en fust l'Autheur. Cependant

Polidore Virgile m'apprend que *metri origo à Deo optimo maximo est*; & la raison qu'il en donne, c'est qu'il a disposé le monde, & les choses qu'il contient, comme dans une certaine mesure raisonnable, qu'il appelle un Poëme harmonieux, & cadencé; ce qui est la doctrine de Pitagore, qui veut qu'il y ait par tout des nombres, & de l'harmonie. Enfin chez les Payens, Jupiter est l'Inventeur des Vers, & Jupiter est Dieu même, dit encore mon Auteur; mais comme l'Amour est souvent une fureur Poétique, & la Poésie une fureur d'Amour, c'est encore la grande source où les Poètes ont puisé, & une véritable Fontaine d'Hypocréne. L'Amour a toujours fait la meilleure

leure & la plus douce occupation des Muses. Ostez ce Dieu, vous ostez Apollon, & son enthousiasme; mais retranchez Apollon, vous retranchez ce que l'Amour a de plus excellent, de plus tendre, & de plus ingénieux. C'est de là qu'il prend ses plus fortes armes; ce qui me fait souvenir de ce beau mot de Montaigne, que la Poésie représente je-ne-sçay-quel air plus amoureux que l'Amour mesme. Mais comme la Poésie tire aussi de l'Amour tout son feu & toute sa délicatesse, je l'appelle la Fille de l'Amour, le langage des Amans, & le veritable Interprete des Cœurs.

Après cela, faut-il s'étonner s'il n'y a si petit Poete qui ne

Q. d'Octobre 1684. G

faſſe l'inspire ? & peut-on refuſer cette qualité au moindre Verſificateur ? Ainſi tel qui n'a peut-eſtre fait en ſa vie qu'un Madrigal, ou un Sonnet, prétend auſſi-bien qu'Homere & Virgile, à la gloire du Parnaffe, & ne fait pas ſonner moins haut ſon Apollon & ſes Muſes. C'eſt un orgueilleux qui leur doit céder ; mais au reſte, ſ'il eſt véritablement animé de ce beau feu, pour peu qu'il en faſſe briller la flâme, il mérite le nom de Poete, & les honneurs du Parnaffe. Il n'y a que du plus ou du moins, puis que ce feu eſt égal dans ſa nature, quoy qu'il ſe communique diverſement, à proportion que l'ame eſt capable de le recevoir. Il n'y a point de qualités qui diſtinguent véritablement

le Poete d'avec un autre, comme Poete, parce qu'il n'y en a point qui ne puisse travailler à toutes sortes de Poëmes & de Vers en general, soit par étude, ou par génie. Il y a des Esprits doubles, qui sont propres à toutes choses; & lors qu'ils ne s'appliquent qu'à une seule, c'est qu'ils la font avec plus de facilité, ou qu'elle est plus conforme à leur humeur. Virgile a réüssy également dans ses Eglogues, dans ses Georgiques, & dans son Eneïde, & on peut l'appeller trois fois Poete, puis qu'il a excellé en ces trois genres de Poesie, & qu'il sert de **Modelle** à tous ceux qui s'appliquent à l'un ou à l'autre en particulier. Cependant Virgile n'a point fait de Vers Lyriques, ny

de Tragédies; mais il n'en est pas moins Poëte pour cela, & au sentiment de Martial, il auroit surpassé en ce genre Horace & Varius, s'il eust voulu, & la raison qu'il donne, rend sa pensée fort croyable.

*Aurum & opes, & rura frequens
donabit amicus,
Qui velit ingenio cedere, rarus
erit.*

En effet, un bel esprit se mêle de tout, & seroit fâché qu'un autre en scût plus que lui. Nous avons vu un de nos Poëtes les plus sérieux, disputer de la Poësie Burlesque avec l'enjoué Scarron. Nous avons des Poëtes en France, qui sont Poëtes à plus de titres que Virgile, puis qu'ils remplissent si dignement les ca-

raâteres de Thøcrite , de Pindare , d'Euripide , & d'Homere; ou si vous l'aimez mieux, de Terence , de Seneque , d'Horace, & de Virgile. Cependant il faut avoüer que chaque genie de Poësie a son génie particulier, qui est un écoulement , & une participation de cét esprit universel , qui se communique différemment à tous les Poètes , qui distingue tous les Poèmes , & leur donne un caractère spécifique, qui sans diviser le Poète , fait la différence de la Poësie.

Tout le monde se mêle de juger des Vers, & des Poètes , tout le monde se mêle de faire des Vers & d'estre Poète ; mais le métier est plus difficile qu'on ne croit. Peu s'y connoissent , &

peu y reüssissent ; ce qui a fait dire à Montaigne que nous avons plus de Poètes que de Juges en Poësie ; & qu'il est plus aisé de la faire que de la connoistre. Tous le monde peut estre Poète par inspiration , & par entoufiasme. La bonne Poësie , la suprême , la divine, cōme parle le même Montaigne, est au dessus des regles & de la raison mesme. Sa beauté brille comme un éclair , & passe jusqu'au cœur en mesme temps, qu'elle frappe ou les yeux ou les oreilles. Elle ravit & entraîne le jugement , & cette inspiration sacrée des Muses, est comme l'Aiman qui communie sa vertu au fer qu'il touche. Une aiguille en attire une autre. De mesme si le Poète est triste , a

D

moureux, ou colere dans une Comédie, l'Acteur paroist tel sur le Theatre, & l'Auditeur dans le Parterre. Mais voicy une distinction de caracteres que je trouve parfaitement belle, elle est encor de Montaigne. Une fluidité gaye & ingénieuse, une subtilité aiguë & relevée, une force meure & constante; & voila Ovide, Lucain, & Virgile, ou bien les trois caracteres de ce dernier. Montaigne fait une autre division de la Poësie, qui n'est pas moins instructive. Il la divise en populaire, médiocre, & parfaite. La populaire est une Poësie naturelle, simple, & sans étude; la parfaite est une Poësie réglée avec art, & pleine d'invention, mais où l'entousiasme regne comme

G iij

dans l'autre , & mesme avec plus de force & d'élevation. La médiocre , est une Poësie qui tient de l'art & du naturel , mais qui manquant d'ordinaire de noblesse & de naïveté , ne touche ny le cœur , ny l'esprit. C'est proprement une Poësie pedantesque & d'Ecolier ; car je ne prends pas icy le mot de médiocre , pour un stile qui peut estre parfait dans son genre , & dans lequel on peut estre bon Poëte ; mais j'entens par cette Poësie médiocre , une Poësie basse & rampante , qui ne merite aucune estime. Car enfin , il y a une Poësie médiocre très-parfaite en son genre , & digne d'approbation ; mais à la verité il n'en est pas comme de la vertu , qui est toujours dans le milieu. Cette

Poësie n'en est pas plus excellente pour estre placée entre les deux autres. Il est vray ce que dit Platon , que des Gens si raffis frappent en vain à la porte de la Poësie ; il ne faut pas croire qu'ils soient veritablement Poëtes. C'est la nature qui donne ce beau feu , & ce génie absolument nécessaire pour estre Poëte. C'est elle qui l'inspire & qui l'échauffe , qui luy donne l'invention & la facilité ; mais à dire vray ; c'est l'art qui luy apprend les mesures, les nombres , l'ordre & l'arrangement des pensées & des paroles. C'est luy qui regle cet enthousiasme , & qui fait paroistre ce Poëte fou & emporté dans son Cabinet , si sage & si judicieux sur le Papier.

Un de nos beaux Esprits que la France revere , & que les Etrangers ont admiré , a fait des Vers en quatre fortes de Langues, & a esté estimé pour un grand Poëte. Il avoüe pourtant luy même qu'il ne fait des Vers qu'en dépit de Minerve , & qu'il a plus d'art que de naturel, mais il a une connoissance parfaite des Poëtes , & une longue étude de la Poësie. Il a choisi les meilleures Phrases poëtiques des Autheurs Anciens & Modernes ; & avec le secret de les arranger , & de les placer à propos , il en fait quand il luy plaist , des Vers fort beaux , fort justes & fort coulans. Mais au reste , il y a bien à dire d'un Poëte par art , & par étude , à un Poëte par inspiration , & par

naissance. Celuy-là peut faire un Madrigal, une Epigramme, un Sonnet aussi bien que les Maîtres; il peut mesme aller jusqu'à l'Eglogue, & à l'Elegie. Mais dans le Poëme Epique, il demeureroit court dès l'invocation. Il est sujet à d'importunes redites, & ses Vers n'ont pas de vie. Ce sont toujours les mesmes nombres, les mesmes cadences, & les mesmes rimes. Quand je voy composer de tels Poëtes, il me semble voir un Homme qui apprend à jouer aux Dames, ou aux Echets. Ce sont toujours les mesmes pions, & les mesmes places. c'est toujours le mesme jeu. Il faut laisser cette Poësie amusante aux Faiseurs d'Acrostiches, qui font diverses figures par la mesu-

re de leurs Vers , & des Vers tirez par les cheveux , qu'ils disposent d'une maniere bisarre & ridicule. Jamais la rime ne manque aux médiocres Poetes, c'est toujours ce qu'il y a de plus fort dans leurs Ouvrages. Il n'en est pas ainsi chez les grands & fameux Poetes : il semble qu'elle se refuse à eux , soit qu'ils la negligent, ou qu'ils ne se donnent pas la peine de la chercher , ou plutôt qu'ils n'en ont pas le loisir dans la chaleur de l'entousiasme qui les transporte. Ils sont néanmoins bien au dessus des autres, en cela même où ils n'ont pas réussi , parce que la véritable Poésie ne consiste pas dans la rime , & qu'elle est bien différente de la versification. Les autres ne

sont que des Rimailleurs, ceux-cy sont veritablement Poetes; car je le dis encore, la rime, quelque riche & féconde qu'elle soit, n'empesche pas que le Vers ne sente la prose. Un Poete est louable de rechercher les rimes les plus riches pour faire de beaux Vers; mais il est blâmable lors qu'il s'y attache avec trop de scrupule. Quand une rime riche vient à propos, & qu'elle embellit le Vers, heureux le Poete qui la cherche, & qui sçait bien la placer, quand il l'a trouvée; mais lors que le tour & la beauté du Vers ne l'exige pas, c'est une affectation vicieuse. Il faut que la rime soit naturelle, & qu'elle ne détourne & n'embrouille jamais le sens du Vers. Ce n'est

pas par là qu'on estime la Poésie ; elle n'est jamais foible, quand elle est juste & intelligible. Nos Vers ne doivent pas estre des Bouts rimez, comme si tout le secret de nostre Poésie ne consistoit qu'à bien remplir un certain nombre de rimes ; elle a ses transports & son entousiasme, aussi-bien que la Gréque & la Latine, quoy que M^r de Meaux nous assure qu'il n'y a que chez les Peuples de Dieu, où la Poésie soit venue par entousiasme & par inspiration. Qu'y a-t-il de plus beau que la Poésie de Moïse, se récrie Polidore Virgile ? Qu'y a-t-il de plus grand que celle de Salomon ? Qu'y a-t-il de plus accomply que celle de Job ? Moïse semble inspiré de

quelque Divinité, dans son Cantique d'action de graces apres le Passage de la Mer rouge. David est le Poete de Dieu, *divinus Dei Vates*. C'est donc avec justice, dit cet Auteur, que nous rapportons l'invention de la Poésie aux Hébreux.

Ce qui a fait croire que la plûpart des Livres de la Sainte Ecriture estoient en Vers, est la maniere de les écrire par Versets & par lignes; & peut estre même que S. Hiérôme, qui se dit Auteur de ces Versets, les inventa en cherchant la mesure & la cadence de cette Poésie Hébraïque; ou plûtost ces Versets estant en usage dans la Bible avant S. Hiérôme, cela l'obligea à faire une si curieuse recherche de la

Poesie Hébraïque. Quoy qu'il en soit, il n'y avoit que les Livres de Job, des Pseaumes, des Proverbes, de l'Ecclésiaste, & du Cantique des Cantiques, qui fussent composez en Sentences coupées, qu'on écrivoit à la maniere des Vers; car comme dit Scaliger, parlant des Hébreux, *Canebantur multa, quæ non erant versus, ut Psalmi, Threni, Canticum Canticorum*; & si le sentiment de ce grand Homme est véritable, où est cette Poesie Hébraïque? Mais si les Pseaumes & le Cantique des Cantiques ne sont que de la Prose, M^r Cotin a bien perdu de la peine & du temps à nous exposer le Cantique des Cantiques comme un véritable Poeme de

Théâtre. Mais enfin je ne m'en-
ronne pas apres cela que S. Hié-
rôme ait ainsi disposé les Ecrits
des Prophetes. Ils avoient même
quelque chose de plus que l'en-
thousiasme, & on peut faire aisé-
ment d'un Poete un Prophete,
& d'un Prophete un Poete, lors
qu'ils s'attachent tous deux à ren-
dre les Oracles de la Divinité,
c'est à dire à traiter des choses
de la Religion. Comme les Vers
estoyent écrits au commence-
ment tout de suite, aussi-bien
que la Prose, ce ne peut estre
icy qu'une conjecture. Bien
plus; un Commentateur sur le
Livre de Job, a rendu raison de
la mesure des Vers dont il pré-
tend que ce Livre est composé,
& assure que ce sont des Vers

Q. d'Octobre 1684. H

Hexamètres , car les Anciens avoient diverses sortes de Vers, aussi-bien que nous, soit pour la mesure & les nombres. Mais la nature de ces anciens Vers nous est inconnüe, & n'a rien de commun avec la Poësie Gréque & Latine , non pas mesme avec la nouvelle Poësie des Juifs, qu'ils ont prise des Arabes. D'autres ont crü , comme M^r Gaumin, que toute la Poësie des anciens Hébreux consistoit dans les accens ; mais quelle apparence y a-t-il à cela , puis qu'on prétend que les Hébreux n'avoient point d'accens, ou du moins qu'ils ne font point marquez dans les anciens Manuscrits ? Il est vray que les Hebreux ont pû faire des Vers , aussi-bien que les Juifs.

d'apréſent ; mais outre qu'à peine y a-t-il ſix cens ans qu'ils ont commencé d'en faire , c'eſt que Scaliger dit qu'il n'en a pas trouvé un bon , & que les Arabes qu'ils ont imitez , *habent quæ deſinunt in rythmos , & non ſunt carmina.* Il eſt donc bien difficile de connoiſtre ce que c'eſt que cette Poéſie Judaïque ; ce qui me fait croire avec un ſçavant Moderne , que c'eſt plutôt un ſtyle coupé & ſententieux , qu'une véritable Poéſie , ſi l'on ne conſidère l'invention Poétique qui paroît dans quelques Livres de la Bible. Joſeph & S. Hiérôme , qui en ont voulu marquer les meſures , n'ont pas examiné cette matiere avec aſſez d'application , en comparant ces

H ij

prétendus Vers Hébreux avec les Vers Grecs & Latins ; & je conclus que ce ne sont que des sentences écrites en un stile serré & métaphorique , mais sans mesures de longues ny de brèves. Cecy demanderoit une grande Dissertation , pour distinguer l'ancien caractère Poétique des Hébreux , & la Poésie des Juifs d'aprèsent ; d'où l'on pourroit remarquer que les uns & les autres n'ont eu la Poésie que par emprunt , & par imitation des Nations avec lesquelles ils ont esté meslez tant de fois ; mais, cela me meneroit trop loin , je reviens à mon sujet.

Je n'ay donc garde de dire, pour faire valoir la Poésie, que le premier Homme apres Dieu,

a esté le premier Poete, & que les Vers sont plus anciens que la Prose. On a dit que le Vers a esté trouvé avant la regle de le faire ; & Sorel avance que si on considere premièrement la beauté des Langues, on ne trouve guère que de la Poésie dans les premiers temps ; & ainsi elle est la source & la Mere de l'Eloquence, & on y rencontre tout à la fois la politesse, l'élégance, la noblesse & la pureté des Langues ; mais il a falu du temps à la Poésie pour en venir là, car elle estoit grossiere dans son commencement, pour le stile & pour l'invention. La Grèce l'a vüe dans son berceau, sous Mufée ; & dans sa perfection, sous Homere. Les Romains l'ont vüe

dans son enfance, sous Ennius, & dans sa force sous Virgile Pline, qui dit qu'on doit à l'Oracle d'Apollon, la Poésie Héroïque, croit qu'il y a eu des Poètes avant la Guerre de Troye; & il y a bien de l'apparence, sans alleguer ny Moïse, ny Salomon, qui ont vécu long-temps avant cette Guerre. Les Egiptiens, qui possédoient alors tous les beaux Arts, n'ignoroient pas celui-cy; & s'il est vray que Moïse ait eu connoissance de la Poésie, il l'avoit apprise d'eux.

Cependant je veux bien, pour l'honneur des Gaulois, & pour contenter un de nos vieux Poètes, dire que Bardus a esté le premier Poète de l'Europe, & même du monde, pour ne pas

Épargner les Grecs & les Latins, aussi-bien que les Hébreux; car ce Bardus fut

Et Pere des doux Vers, & de la consonance.

Le portrait de cette Poésie naissante, toute simple & naturelle qu'elle estoit alors, me semble si noble & si beau, que je croy que ce vieux Bouquin en avoit eu une vision parfaite. Je chāgeray peu de chose aux traits qu'il luy a donnez, & seulement pour rendre ses Vers plus intelligibles.

La Poësie alors comme une Nymphe pure,

Avoit d'un Habit blanc l'innocente vêtures;

Son Chef estoit aussi couvert d'un Voile blanc;

96. Extraordinaire

Une Boncle d'azur étreignoit sur son
flanc

Sa Ceinture dorée, & de couleur
celeste;

Un riche & long Manteau couvroit
son air modeste.

A son chaste regard on voyoit que ses
yeux.

N'estoient accoutuméz qu'à contem-
pler les Cieux:

Un Brodequin tout blanc, d'une peau
nette & franche,

Jusqu'au genou poly couvroit sa grève
blanche;

Et ses doigts faits au tour, de Gands
estoitent fermez,

Plus que l'Ermine blancs, ny teints,
ny parfumez.

Comme les Romans font les
premiers Livres que nous ayons
en France, & que ces Romans
font

sont en Vers , on peut dire que c'est la véritable origine de nôtre Poésie , & que cette Poésie a esté parmy nous plus ancienne que la Prose , en fait de Livres & d'Écritures. Nos Poetes ont précédé nos Historiens & nos Orateurs , mais on ne peut dire précisément quand ces Romans ont commencé. Il faut s'en tenir à ce qu'en rapporte Faucher, & n'aller pas plus avant , à moins qu'on ne veuille faire la Poésie aussi fabuleuse dans son origine que dans sa nature ; car de remonter jusques à Bardus , & à nos anciens Gaulois, pour y trouver la naissance de la Poésie Française , c'est se tromper , & abuser les Lecteurs. Si les Druïdes ont esté Poetes , ce que nous ne

Q. d'Octobre 1684. I

ſçavons que par conjecture , ce n'eſt point à eux que les François ſont redevables de leur Poëſie, parce que les Gaulois n'ont rien laiſſé par écrit , & leur langage & leur génie eſtoit bien différent de celui des Franks , qui ont depuis habité les Gaules. Je croirois bien plutôt que ces Franks prirent quelque teinture de la Poëſie des Romains , dont ils prirent les coutumes & le langage ; ce qui fit qu'en reconnoiſſance ils nommèrent leurs Poëſies des Romans. Mais pour moy je croy que c'eſt à la Provence que la France & l'Italie doivent leur Poëſie rimée & nombreuſe. Cette Province luy ſervit de berceau , l'Italie l'éleva , & la France , ou pour mieux dire , Paris,



& la Cour, l'ont perfectionnée,
& mise en l'état où elle est au-
jourd'huy. Quoy qu'il en soit,
la Poésie a devance tous les Arts,
comme elle comprend tous les
Arts; & c'est pourquoy elle est si
excellente, mais encore si an-
cienne, puis qu'elle est la pre-
miere discipline, & mesme la
source de toutes les disciplines,
chez toutes les Nations; ce qui
a fait que les Grecs ont donné
une grande étendue au nom de
Poete, parce que ce mot ex-
prime le caractere de tous ceux
qui inventent, qui traitent &
qui expliquent les Sciences &
les Arts; mais on l'applique par-
ticulièrement à ceux qui s'atta-
chent aux belles Lettres, ou
pour parler plus poëtiquement,

à Apollon , & aux Muses.

Ce seroit icy où il faudroit expliquer ce qu'on entend par belles Lettres , & par les Muses ; car véritablement on abuse un peu trop de ces façons de parler. Les Muses , & les belles Lettres , suivant ce que nous venons de dire , comprennent toutes les Sciences , & tous les Arts ; mais c'en seroit trop. Un Poete, quoy qu'on en die , n'en doit pas tant sçavoir ; c'est assez qu'il sçache les principes , les origines & les termes des Arts & des Sciences. Si l'on en croit le Vulgaire , & même les Sçavans , les Poetes ne sont jamais grands Docteurs. Ils sçavent seulement quelques notions générales , & quelques définitions des choses ; & cette

fleur , ou plûtoſt cette écorce ,
eſt ſelon eux l'étude des Muſes ,
& des belles Lettres. Je croy
qu'il y a de l'injuſtice dans ces
deux Jugemens ſur la capacité
des Poetes. Ce qu'on appelle
Muſes , ou belles Lettres , eſt
une connoiſſance exquiſe , aiſée
& naturelle de chaque choſe. Je
ne diſ pas de toutes choſes, parce
que les Sciences ſecretes & cu-
rieuſes ne ſont point de leur reſ-
ſort. Elles ſont bonnes pour un
Philoſophe , & non pas pour un
Poete ; car quoy que veüillent
dire les Cabaliſtes , les vérita-
bles Poetes n'ont rien ſçû de
leur Art ; & il n'y a qu'eux qui
voyent dans leurs Ouvrages ce
qu'ils penſent y avoir trouvé, ou
plûtoſt ce qu'ils leur impoſent,

L iij.

pour donner plus de poids & de créance à leurs rêveries. Je dis encore , que cette connoissance ne doit pas estre tres-profonde & trop singuliere , parce qu'il n'appartient qu'aux nouveaux Philosophes , aux Chefs de Sectes , & aux Sçavans , de faire de nouveaux Sistêmes , d'établir de nouvelles opinions , & d'approfondir les Sciences , & non pas à un Poete , ou à un Homme de belles Lettres. Tous les Poetes ne doivent pas estre comme Lucrece , Philosophes en Poésie. Ceux qui l'ont imité , & qui sont plus Sçavans que Poètes , sont obscurs , & peu agréables dans leurs Poésies.

Mais , comme dit Maxime de Tyr , l'instruction d'Apollon &

des Muses , estant de ramener les Hommes à leur devoir , elle a besoin de la Philosophie. Et qu'est-ce que la Philosophie, continue-t-il , que la Science des choses Divines & Humaines, qui produit la vertu dans nos ames, sous quelque figure qu'elle prenne ? Aussi Homere , pour enseigner plus agréablement la Philosophie aux Hommes , l'a déguisée sous le nom & les ornemens de la Poésie. Ainsi les Muses sont les sciences que la mémoire produit & dispose, ou que le divin entousiasme tire d'elle. La Philosophie & la Poésie sont deux choses , si on considère le nom , dit encore cet Auteur ; mais une seule, si on en examine l'essence. La Poésie

L iij

est une Philosophie plus ancienne, & la Philosophie une Poësie plus nouvelle. On trouve des Fables chez les Poëtes, & des Enigmes chez les Philosophes, qui renferment diversement la vertu & la vérité; mais comme la Fable est plus claire & plus agréable que l'Enigme, elle touche & plaist bien davantage; ce qui fait que le Vulgaire aime bien mieux les Poëtes que les Philosophes. Il y a donc deux choses à considérer dans la Poësie, le plaisir, & l'utilité; ce qui a fait dire à l'Auteur que je viens de citer, que si la République de Platon avoit dû être à l'usage des Hommes du commun, bien loin d'en chasser Homere, on y auroit admis tous les

Poetes, pour instruire la Jeunesse, & luy proposer la vertu, sous la douce écorce de leurs agréables fictions. Ils ont sans doute mieux parlé des Dieux, que les Philosophes, & Platon a esté luy-mesme un fidelle imitateur d'Homere; mais tout Poete écrit obscurément, & il faut prendre tout ce qu'il dit dans un autre sens, comme on faisoit les Oracles.

Que ce soit la pauvreté des Langues, ou la foiblesse de la Nature, il n'y a point de belles pensées dans la Poésie, qui ne soient outrées, ou par le nombre, ou par la rime; ce qu'il y a de net & de correct, ne contient que des choses communes & grossieres. Ce que la Nature

mesme a de beau , n'y est pas
toujours naturellement exprimé ;
& en cela l'Art paroist où il ne
devroit point paroistre , & on
l'y voit extrêmement au-dessous
d'elle ; ce qui me feroit douter
que les Poetes trop pleins d'en-
thousiasme , eussent le véritable
caractere Poetique ; car hormis
l'invention qui doit régner dans
le sujet, l'elevation des pensées
devient souvent galimathias ; &
la Poésie obscure & ténébreuse,
n'en déplaît à tous les Oracles
de l'Antiquité, n'est ny la bonne
ny la véritable Poésie. Il est vray
que la pensée du Poete , aussi-
bien que son expression , doit
estre différente de celle de l'O-
rateur ; mais leur netteté & leur
clarté doivent estre semblables.

Cela fait que quelques-uns ont tout donné à la Nature , en faveur de la Poésie ; & d'autres tout à l'étude. Mais Horace concilie cette opinion , & dit qu'il faut joindre l'Art & la Nature pour faire un bon Poete , c'est à dire un Poete sage & judicieux , & non pas un fou ou un possédé ; car nonobstant cette fureur Poétique tant estimée , il y a des Poetes tranquilles , semblables aux Fontaines & aux Etangs ; & non pas à ces Mers pleines d'orages & de tempestes , qui ressemblent si bien à ces Poetes furieux & transportez. Horace semble favoriser cette fureur Poétique , & condamner cette Poésie tranquille dont je viens de parler , lors qu'il avertit les jeu-

nes Pisons , de ne pas se méprendre au jugement qu'ils feront d'un véritable Poete.

— *neque si quis scribat uti nos
Sermoni propria putes hunc esse Poë-
tam.*

*Ingenium cui sit, cui mens divinior,
atque os*

*Magna sonaturum, des nominis hujus
honorem.*

Mais il n'a pas pris garde que suivant ce précepte il retranche tout d'un coup la moitié de ses Poësies, & dénie le titre de Poëmes à ses discours & à ses satyres. La Poësie ne doit jamais estre négligée de cette négligence qui marque la paresse & la malpropreté ; mais elle ne doit pas estre aussi guindée & parée d'une manière qui sente l'extravagance

& la folie , qui soit affectée & ridicule. Ceux donc qui se mêlent de Poesie en dépit de Minerve, doivent apprendre ce beau mot de Montaigne, *Qu'on peut faire le Sat par tout ailleurs , mais non dans la Poësie.*

Il y a long - temps qu'on l'a dit , les Poetes sont sur tout idolâtres de leurs Ouvrages. Ciceron a eu ce foible , & il estoit si entesté de sa Poesie , qu'il ne craignoit point de ternir sa gloire en la mettant au jour , & que le Poete fist honte à l'Orateur , ou plutôt que l'Orateur fist honte au Poete. Il n'est pas honteux de faire mal des Vers , mais il est bien honteux de ne sentir pas qu'on s'en aquite mal , & d'en vouloir tirer quelque réputation.

L'exemple de Denis le Tyran
devroit servir d'une grande le-
çon. Il estoit fou de ses Vers, &
jaloux aussi-bien que Néron, de
la gloire des bons Poetes. Il n'y
avoit point d'artifice qu'il n'em-
ployast pour la ravir ; mais s'il
fut vainqueur à Athenes des Poe-
tes Tragiques, ses Vers furent
chiflez, & ses Pavillons mis en
pièces aux Jeux Olympiques. Le
Peuple, souverain Juge des Poe-
tes, atribua même sa mort qui sui-
vit bien-tost apres, à la colere &
à la punition des Dieux. Mais
enfin les méchans Poetes passent
dans une si grande admiration
pour eux-mêmes, qu'elle leur
tient lieu d'entousiasme & d'in-
spiration ; & c'est peut-estre ce
qui les rend fous, & ce que nous

appelons fureur Poétique. Si l'on en croit Pétrone, dans un endroit qu'un illustre Moderne a un peu outré, le Poète doit se précipiter hardiment en mille ingénieux détours, & par des inventions extraordinaires & fabuleuses, afin que l'on remarque plutôt le transport d'un esprit furieux, que la sérieuse relation d'une chose véritable. Voilà à proprement parler, faire le portrait d'un Fou, plutôt que d'un Poète ; mais voilà comme sont la plupart des Poètes. Ce qui a fait dire cette jolie pensée à Plin, que la Nature toujours sage dans ses productions, a fait naître plus d'Helebore sur le Parnasse, qu'en aucun lieu du monde, afin que le remède se trouvât

en abondance où la maladie étoit si commune. Mais il n'y a que les méchans Poetes qui sont fous, & on n'a jamais accusé de folie Homere, Virgile, & tant d'autres qui sont encore les Maîtres de nos grands Hommes. Lactance même appelle les anciens Poetes les premiers Sages du monde.

Mais la folie n'est pas le seul défaut des Poetes; on les accuse encore de mensonge, & de ne dire jamais la vérité, en sorte qu'on n'ajoute point de foy à leur témoignage. D'abord qu'ils sont initiez aux mysteres de la Poésie, ils jurent sur les Fables, de ne reconnoître jamais la vérité, & de suivre toujours la vray-semblance. Soit donc par étude

ou par inclination, ils se font une si forte habitude du mensonge, que Seneque a dit, & peut estre par luy-mesme (s'il est vray que le Philosophe ait esté Poete Tragique, ce que je ne croy pas) Seneque, dis-je, assure que *Poeta verum non putant ad se pertinere*; & Plutarque dit que Socrate ne faisoit point de Vers, parce qu'il ne pouvoit mentir; tant il y a peu de différence entre un menteur & un Poete. Cependant il est aisé de les justifier de ce costé-là; & si je n'avois pas traité ailleurs de la fiction des Poetes, j'entreprendrois icy leur défense, & ferois voir qu'en suivant la Fable, ils trouvent plus aisément la vérité, parce qu'elle est la plus agreable.

Q. d'Octobre 1684, K

expression des choses de la Nature. Menipe dans Lucien cherchant la vérité, dit qu'il a trouvé plus d'incertitude chez les Philosophes, que parmy les Poetes; & que quittant ceux-cy pour suivre ceux-là, il estoit tombé d'un petit mal dans un plus grand. Les Poetes sont donc plus mystérieux que menteurs; & nous en devons croire Maxime de Tyr, qui estoit Philosophe, & Philosophe Platonicien, qui par conséquent leur devoit estre contraire. Il avance en leur faveur, que tout ce que le Poete dit est véritable, soit qu'il conte une Fable, ou qu'il récite des Vers; mais il faut percer l'obscurité de cette Enigme, & chercher la vérité sous cette Fa-

ble. Ainsi, dit-il, je croy plutôt Homere qu'Epicure, parce que l'un est vray-semblable, & l'autre au-delà de toute absurdité. Mais en quoy on ne peut les excuser de mensonge, c'est dans les loüanges qu'ils donnent à leurs Belles, & dans cette gloire & cette immortalité qu'ils promettent si hardiment à tout le monde. Bien loin d'aller du pair avec les Philosophes, ils sont de compagnie avec les Charlatans, & les Astrologues. Aussi reçoivent-ils une pareille récompense des Grands & du Peuple, qui payent de vent & de fumée leurs encens & leurs vaines promesses.

Cela fait que tout le monde n'a pas pour la Poésie le mesme sentiment, la mesme inclination

K ij,

& la même estime. Il y a peu de Nations où elle ne soit connue , mais il y en a peu où l'on ait pour elle une considération particulière. Beaucoup ignorent son origine , peu connoissent ses qualitez , & la plupart les méprisent. Le temps qui a perfectionné la Poésie , n'a pas augmenté la réputation des Poètes. Leur gloire a diminué à mesure que cet Art s'est embelly , & ils ont reçu moins de louanges, lorsqu'ils pouvoient justement en espérer davantage. L'Antiquité les regardoit comme les Interpretes des Dieux , & comme les Dispensateurs de la gloire & de la renommée des Héros. Cette bonne opinion a duré en leur faveur jusques à nos derniers siècles.

clès , qui estant moins féconds en Demy-Dieux , ont fait cesser l'estime que l'on avoit pour des Gens qui pouvoient servir de quelque chose autrefois , mais qui estoient fort inutiles aujourd'huy. Certainement si nos Poetes estoient comme les anciens Jongleurs des Landres, ou comme les Troubadours de Provence, ils mériteroient bien qu'on en fît peu de cas , & je souffrirois volontiers qu'on les accusast de folie , ou du moins de cette ridicule misere dans laquelle il s'en est trouvé quelques uns qui ont pris plaisir de passer toute leur vie. Ils ne seroient point à plaindre , & on pourroit justement s'en divertir, & les regarder comme le rebut du Peuple, & com-

me un reste de cette ancienne Caballe. Mais il se trouve encore de temps en temps d'excellens Maistres en ce bel Art, & d'illustres Admirateurs de leurs Ouvrages, tous les Grands ne sont pas de l'humeur du Duc de Ferrare ; ils accordent du moins leurs civilitez à ceux auxquels ils refusent leur bienveillance. Cependant on pourroit justifier la réponse de ce Prince à l'Arioste, lors qu'il luy dit, *Messer Lodovico, dove diavolo avete pigliato tante coionnerie* ; & peut-être que ce mot de *diavolo*, & celuy de *coionnerie*, ont donné occasion à cette pensée, & au conte qu'on en fait. Le mot de *diavolo* est ordinaire aux Italiens, pour exprimer l'admiration qu'ils ont pour

de belles & de grandes choses, & ils l'appiquent à tout, autant en bien qu'en mal ; & pour le mot de *coionnerie*, nos anciens Auteurs qui l'avoient pris des Italiens, ne s'en sont pas servis pour signifier une chose infame & ridicule, mais pour une chose qui fait rire, pour une agréable badinerie, qui surprend & qui charme en même temps. Voila comme l'expliquent ceux qui entendent la Langue Italienne, & ce que vouloit dire le Duc de Ferrare, ou le Cardinal son Frere, car on ne sçait pas lequel c'estoit qui fit ce beau Compliment. C'estoit de cet air plaisant & inimitable qui est répandu dans tout l'Arrioste, que ce Prince luy disoit,

tante coionnerie, & non pas que ses Ecrits fussent fades & ridicules. C'est ce mesme air badin, mais spirituel & ingénieux, qui régnoit dans tout ce que disoit M^r de Boisrobert, & qui a paru depuis peu dans les Contes de M^r de la Fontaine. Qui oseroit appeller cela coionnerie, dans le méchant sens que quelques-uns donnent à ce mot ?

Quoy qu'il en soit, on trouve peu de Poetes considérables, qui n'aient reçu quelque honneur des Princes, ou du Peuple, des Citoyens, ou des Etrangers. Quand il y a eu des Virgiles, il y a toujours eu des Mecenes, ou du moins ils ont reçu apres leur mort ce qu'on leur avoit refusé pendant leur vie. Je ne
parle

parle point icy de l'estime que le grand Alexandre faisoit d'Homere & de Pindare ; de la bienveillance d'Auguste pour Virgile & pour Horace ; & vers le dernier siècle , de l'honneur que le Senat de Rome fit à Pétrarque, & de la reconnoissance que la République de Venise a eüe pour Sannazar ; de l'amitié de François I. pour Marot & Rabelais ; de la familiarité de Charles IX. avec Ronfard ; des libéralitez de Henry III. pour Desportes ; & des caresses & des présens du grand Cardinal de Richelieu , pour tous les bons Poëtes de son temps. Et quand mesme ils n'auroient pas aujourd'huy en la Personne de nostre invincible Monarque , un juste Estimateur de

Q. d'Octobre 1684. L

leur mérite , & une si belle matière de leurs veilles & de leurs éloges , ne leur est-il pas glorieux d'avoir pour Compagnons un grand nombre d'Illustres des deux Sexes , qui font gloire de mesler les Lauriers du Parnasse avec ceux de la Guerre, & de disputer du Prix de la Poësie, aussi bien que de celui de la beauté , qui les regardent encore du mesme œil dont ils estoient admirez des Grecs & des Latins? car l'estime qu'ils en font , vaut bien celle que l'Antiquité avoit pour les Poëtes , lors qu'elle révéroit la Poësie comme le langage des Dieux.

DE LA FEVRIERIE.

Je vous envoie diverses Explications en Vers des Enigmes du mois de Septembre, dont les Mots estoient le Peigne de Buis, & le Peigne de Corne.

I.

AUX NYMPHES ENJOUÉES,
ROZELINDE & CLIONNE,
Sous le nom de qui les deux Enigmes
ont esté données.

ENfin Rozelinde, & Clionne,
Après bien du tourment, j'ay trouvé vos
secrets;
Mais de bon cœur je vous pardonne
Tous les maux que vous m'avez faits.
J'estois dans un besoin extrême
Et de Peigne de Corne, & de Peigne
de Buis;
Ceux que vous me donnez me semblent
si polis,

L ij

*Qu'il est peu d'Ouvriers qui les fassent
de mesme.*

*Toujours je les conserveray
Comme des choses précieuses;
Et tout autant de fois que je m'en pei-
gneray,
Je me ressouviendray de vous, Nymphes
joyeuses.*

DIEREVILLE, du Pontlevesque

I I.

JE trouvay l'autre jour Nanette
Toute en colere à sa Toilette;
Elle ne sçavoit se coëffer
Si proprement que de coûtume;
Elle yfut si longtemps, qu'elle y prit un
gros Rhume,
Dõt je croyois enfin qu'elle alloit étouffer,
La Belle s'estoit mis en teste
De charmer ce jour-là les yeux d'un
jeune Amant
Dont elle estimoit la conquête;
C'est ce qui la chagrinoit tant.
Pour peu que l'on aime les Belles,
Il faut entrer dans leurs malheurs,

du Mercure Galant. 125

*Quoy que souvent nos soins pour elles
Ne soient payez que de rigueurs.*

*Ainsi de son dépit voulant sçavoir la
cause,*

Dans le mesme instant je l'appris.

*Ce n'est qu'un Peigne qu'on m'a pris,
Dit-elle, & vous direz que ce n'est pas
grand'chose;*

*Mais dites ce qu'il vous plaira,
Ce Peigne m'estoit si commode,
Que je ne puis sans luy me coëffer à ma
mode;*

Et si je l'avois eu, je ne serois plus là.

C'est tout ce qui fait ma colere.

*Un Peigne vous fâcher, luy dis-je! Allez,
je veux*

*Pour un que vous perdez, vous en faire
avoir deux*

Des plus beaux que l'on puisse faire.

L'un est un beau Peigne de Buis,

Et l'autre un beau Peigne de Corne.

*Mais ne ferez-vous plus une mine si
morne?*

Et bannirez-vous vos ennuis?

L. iij

226 Extraordinaire

Elle crût qu'ils alloient servir à sa coëf-
fure,

Elle rioit déjà, m'appelloit son tres-cher
Mais si-tost qu'elle vit dans mes mains
le Mercure,

Que j'ourois pour les y chercher;
Bien plus qu'auparavant je la vis se fâ-
cher,

Et toute preste enfin à me chanter injure;
Je sçeus promptement dénicher.

Le mesme.

III.

Mercure est libéral, ses présens sont
sans borne,

Il nous offre d'abord un beau Peigne de
Buis,

Pour rendre les cheveux bien nets &
bien polis;

Et, pour les démesler, il en donne un
de Corne.

HORDE, de Senlis.

IV.

EN cent & cent façons Mercure nous
enseigne;

Il prévient nos besoins , il s'ajuste à nos vœux ;

*Et pour démesler nos cheveux,
Sa libéralité nous fait offre d'un Peigne,
Peigne de Buis, dont la beauté
Seconde bien l'utilité.*

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

V.

Q*uand le Peigne de Buis est de foible secours,
A son usage seul pensez-vous qu'on se borne?*

*A vous souvent l'on a recours,
Joly Râteau, Peigne de Corne.*

Le mesme.

VI.

M*ercure est un Marchand meslé,
On le voit en sa marchandise;
Il fait voir de la plus exquise,
Et l'on en est bien régalé.*

Et

*Combien nous a-t-il étallé
De Bijoux que par tout l'on prise?*

L iij

*Il n'use jamais de surprise,
Et son prix est toujours réglé.*



*Remarquez comme il se comporte,
Ce n'est jamais de mesme sorte
Qu'il présente de quoy chez luy.*



*Son choix & difère & se borne,
Puis qu'il n'offre rien aujourd'huy
Que le Peigne de Buis, & le Peigne de
Corne.*

RAULT, de Roüen.

V II.

*J'Estois rêveuse, triste & morne,
Quand j'entendis ces jours passez crier,
Peigne de Buis, Peigne de Corne.
Je croyois que ce fust quelque petit Mer-
cier;*

*Mais j'avisay Mercure avec une Ba-
nette,*

*Garnie assez de Peignes & d'Etuïs;
J'en achetay trois ou quatre de Buis,
N'en ayant plus dans ma Toilecte.
Pour ceux de Corne qu'il m'offrit.*

*Je n'en veux point, luy dis-je, ils me cho-
quent l'esprit,*

Et ne sont point à mon usage,

C'est un meuble du Mariage,

*LA BELLE NOURRITURE,
du Havre.*

VIII.

V*Os deux Peignes, Galant Mer-
cure,*

L'un de Corne, l'autre de Buis,

*Ont causé différent entre deux bons
Marys,*

Grand différent, je vous assure;

*Car voulant partager vostre rare pré-
sent,*

*L'un dit, je prens le Buis, & te laisse
la Corne;*

L'autre tout pensif & tout morne,

*Je suis, pour te l'oster, dit-il, trop com-
plaisant.*

CARRIERE, de Vittré.

IX.

M Ille remercîmens, Mercure,
De vos deux Peignes nouveaux
faits;

Je voudrois que ma chevelure
En pûst ressentir les effets.

MAD. DE LORME, de Vitré.

X.

A H, Messieurs, la triste aventure!
Le galant, le charmant Mercure,
Dans le dessein, je croy, de gesner nos
esprits,

En changeant de figure,
S'est réduit à chanter en termes inouïs,
A mes Peignes de Corne, à mes Pei-
gnes de Buis.

PREAUDEAU, Avocat à Auxerre.

XI.

B Elles, qui nourrissez des Forests de
cheveux,

Ces labyrinthes, ces beaux nœuds,
Déllicieux séjour des appas & des char-
mes,

Causes de nos douces allarmes,

du Mercure Galant. 131

*Qui sçavez dans ces chaînes d'or,
Qui valent le plus beau trésor,
Mettre vos Soupirans, ces trop tendres
Esclaves
Qu'enchantent tellement de si belles en-
traves,
Que leurs âmes y sont prises comme à
la glu;
Allez chez le Galant Mercure,
Il a soin de vostre Coëffure.
En ce mois il a bien voulu
Vous donner des Peignes commodes,
Soit de Corne ou de Buis. Celles qui les
ont faits,
Travaillent bien, sçavent les modes,
Et pour vous les ont faits exprès:
Clione & Rozelinde en sont les Ou-
vrières,
Tous en ont admiré l'esprit & les ma-
nières.*

LA PETITE ASSEMBLÉE
du Havre.

XII.

JE neſçay par quelle avanture
 Je viens de rencontrer *Mercur*,
Mercur que l'on vante tant
 Avec un maintien triſte & morne,
 Qui par la Ville alloit chantant,
 Peignes de Buis, Peignes de Corne.

Le Rival du Charbonnier.



S2S2S2·S2S2S2·S2S2

HUITIEME PARTIE
DU TRAITE'
DES LUNETES,

DEDIE' A MONSEIGNEUR
LE DUC DE BOURGOGNE,

*Par M^r COMIERS d'Ambrun,
Prevost de Ternant, Professeur des
Mathematiques à Paris.*

TOus les tuyaux des Lunettes portatives doivent estre cylindriques , car les tuyaux coniques ne peuvent garder leur rectitude, estant moins tirez pour voir distinctement les objets plus éloignez ; & au contraire, si la

longueur de la Lunete est pour voir distinctement les objets tres-éloignez, on ne peut les éloigner davantage, pour voir les objets qui sont sensiblement plus près de nous.

Les moindres tuyaux d'une Lunete, c'est à dire ceux qu'on insère dans les autres, auront tous autour de la gorge extérieure, des orles ou viroles, pour les rendre tous d'égal diamètre, afin que l'Axe de la Lunete soit parallele sur le plan de l'appuy. C'est à quoy M^r Hevelius n'a pas pris garde dans la Figure de la 40. page de sa *Selenographie* de l'année 1647. car l'axe des verres & du tuyau de la Lunete faisant angle sur le plan d'appuy, le perpendiculaire ne peut marquer sur

le quart de cercle l'angle de l'élevation de l'objet que l'on mire. Voyez-en icy la *Fig. I.* Les bouts des tuyaux par lesquels ils sont inferez dans les autres, seront renforcez par des viroles de bois, mises en dedans, & qu'on arreste avec cole forte; ces viroles porteront les justes ouvertures pour servir de diafragmes, & maintiendront les tuyaux dans leur parfaite rondeur, & toute la Lunete dans sa rectitude. Voyez la *Figure II.*

C'est enfin une loy indispensable, que l'Axe de tous les tuyaux & celui de tous les verres doivent estre dans une mesme ligne droite. J'en excepte les Lunetes *Catop-diotriques*, comme aussi la Lunete *Polemoscope*, des-

quelles nous traiterons en particulier. *Eo quòd utraque lens scopum suum assequatur, quum tamen è regione altera alteri non exactè respondeat*, comme dit M Hevelius dans la 27. page de sa Selénographie, *Hic tubus tam à Catoptriciis quàm Dioptriciis paratur fundamentis, etenim duobus speculis planis & gemino vitro Dioptrico constat.* Il l'appelle *Polemoscope*, pour son usage en temps de guerre, puis qu'estant couverts du Paraper, nous voyons ce que fait l'Ennemy, mesme lors qu'il est dans le Fossé, & au pied de la Muraille, parce que son tuyau est recourbé à angle droit. Nous découvrons aussi par son moyen tout ce qui se passe dans une Rue. sans que nous paroissions à la Fenestre ;

ayant cet avantage, aussi-bien que les Lunetes communes, qu'on les peut, comme a dit M^r Hevelius dans la 29. page, mettre dans une canne ou baston d'un pouce & huit lignes de diamètre, avec le recourbement de deux pouces. Nous en donnerons cy-apres la construction.

*Deux manieres différentes d'ajuster
les Verres dans les Tuyaux.*

Les Anglois mettent le verre objectif dans le tuyau le plus étroit, & les verres oculaires dans les tuyaux les plus larges. Voyez le tout dans la *Figure III.* Cette disposition a trois choses avantageuses. 1^o Les rayons inutiles qui vont toujours en s'élargissant, s'affoiblissent plus facile-

Q. d'Octobre 1684. M

ment dans cette concavité spacieuse du tuyau. 2° On y peut placer des oculaires de plus grande surface. 3° Cette Lunete est plus facile à manier, parce que le centre de gravité de la pesanteur est comme dans la main de celuy qui s'en sert; & dans l'autre maniere, le centre de gravité estant audelà du point de l'appuy ou *Hypomoclion*, pese davantage à la main, & fatigue celuy qui s'en sert. Il est vray qu'il y a une longueur de tuyau comme perdue, par la nécessité de la disposition des trois oculaires; car s'il n'y avoit qu'un oculaire, convexe ou concave, il n'y auroit aucune difficulté.

En France, nos Ouvriers placent le verre objectif dans le plus

large tuyau , & les verres oculaires dans les tuyaux les plus étroits. Voicy la position la plus commode des deux verres oculaires qui sont apres le verre objectif. Placez ces deux verres oculaires, comme dans la *Figure IV.* à la distance l'un de l'autre égale à la longueur de leurs foyers solaires, tellement que le point Ψ fera leur foyer commun, dans le tuyau C, qu'on coule dans le tuyau B, par le bout qui est du costé du verre objectif, car par l'autre bout du mesme tuyau B, on coule le tuyau porte-oculaire A, avec sa boîte de recouvrement à pinnule, ou trou de trois lignes de diamètre, qui est éloigné du verre d'un peu moins que son foyer solaire. Le tuyau B

M ij

porte encore le diafragme sur lequel on place les brins de simple soye plate noire, qui servent de mire, ou le treillis, ou quatre brins qui se croisent en un même point au centre de l'ouverture du diafragme, qu'ils divisent en huit parties égales; c'est sur ces filets qu'on doit faire aboutir précisément l'image aérienne & redressée de l'objet, puis qu'elle nous sert d'objet immédiat, que nous voyons par le troisième verre oculaire.

Ainsi pour voir bien distinctement avec une Lunete composée de quatre verres convexes, la surface du Soleil (*ne donnant que l'ouverture d'un trou d'épingle au carton qui couvre le verre objectif*), la distance du verre objectif au

premier verre oculaire, sera composée de leurs foyers solaires, & par conséquent l'image renversée du Soleil, qui sert d'objet immédiat, se trouvant au foyer antérieur du verre oculaire, les rayons de la radiation de chaque point de cette image solaire tombant divergens sur le verre oculaire, en sortiront paralleles; & tombant ainsi paralleles sur le second verre oculaire, dont la distance au premier est composée de la longueur de leurs foyers, les rayons en sortiront convergens, & formeront l'image redressée du Soleil, au derriere de ce second verre oculaire, à la distance de son foyer solaire, & c'est cette image qui servira d'objet immédiat; car cette ima-

ge étant au foyer antérieur du troisième verre oculaire , les rayons de la radiation de chaque point en sortiront parallèles ; & tombant parallèles sur l'humeur cristallin , seront rendus convergens , & formeront par leur concours ou pinceau optique , l'image renversée du Soleil & de ses taches sur la Retine , & on verra le Soleil & ses taches redressées , c'est à dire dans leur situation naturelle.

La distance des deux premiers oculaires sera toujours invariable , aussi bien que la distance du second verre oculaire aux filets du treillis , qu'on met précisément en son foyer solaire. Quant au troisième oculaire , au foyer duquel on met l'œil , il sera

pour les miopes qui racourcissent un peu la longueur des Lunettes , un peu moins éloigné de ces filets ; parce qu'en regardant de plus près cette image aërienne des objets , ils en reçoivent les rayons sensiblement divergens ; & tels tombant sur leur cristallin trop rond & enflé , leurs concours ou image distincte de l'objet , en est retardé & prolongé jusque sur la Retine.

Il est absolument nécessaire que le foyer objectif , c'est à dire l'image aërienne de l'objet , se rencontre précisément sur ces filets ou treillis mis à l'endroit du foyer du verre objectif , si la Lunete n'a qu'un verre oculaire convexe ; & au foyer solaire du second verre oculaire , si la Lu-

144 *Extraordinaire*

nete est composée de trois oculaires convexes. Mais comme la Lune & tous les objets terrestres, sont comme infiniment moins éloignés que le Soleil, les rayons de la radiation émanée de chaque point de l'objet, tombent sensiblement divergens sur le verre objectif, leur foyer ou image aérienne est retardé & allongé, & leur image portée plus loin, & au-deça de ces filets ou treillis; c'est pourquoy il faut allonger davantage la Lunete, c'est à dire, éloigner le verre objectif du verre oculaire, afin d'avancer l'image de l'objet précisément sur les filets. J'ay crû devoir icy résoudre une Question importante.

Si

QUESTION.

Si par la différente longueur à laquelle on tire les tuyaux de la Lunete à Oculaire convexe, pour voir bien distinctement un objet, on peut déterminer sa distance, ou éloignement.

Cette image aérienne ne se forme pas dans une distance de précision géométrique au derrière du verre objectif, ny au derrière du second verre oculaire. Elle a comme une certaine épaisseur ; ce que vous observerez avec plaisir dans la chambre noire, en recevant sur un papier blanc, les espèces ou images des objets qui sont au dehors, car

Q. d'Octobre 1684. N

ces images paroîtront distinctes, vostre papier étant arrivé à certaine distance du trou fait au volet de la fenestre, & garny d'un verre objectif de Lunete, soit que vous l'approchiez ou que vous le reculiez de quelques lign. de plus; étant impossible de déterminer la distance précise où ces images sont dans leur plus grande distinction. Vous observerez la mesme chose, en regardant avec une Lunete un objet éloigné & bien éclairé, que vous verrez toujours comme également bien, quoy que vous allongiez ou raccourcissiez de quelques lignes la Lunete. Ainsi le Foyer, ou cette image, n'est pas une chose Mathématique, mais Phisique, &c.

On ne peut donc par l'expé-

rience déterminer précisément la distance du verre objectif à son Foyer objectif, ou image de tout autre objet que le Soleil.

D'où je conclus, qu~~e~~ de la longueur de la Lunete tirée jusques à tant que les objets paroissent bien distinctement, on ne peut conclurre la distance de l'objet, bien qu'on soit persuadé par raison & par expérience, que la Lunete doit estre tirée de plus grande longueur, à mesure que les objets sont moins éloignez ; ~~soy~~ay, comme nous avons déjà dit ailleurs, que l'objet estant éloigné du verre objectif de deux fois la longueur de son foyer solaire, l'image aérienne de l'objet, égale à l'objet, se formera au derriere du verre, à la di-

N ij

stance de deux fois la longueur de son foyer solaire; ainsi l'image & l'objet seront également éloignez du verre.

Neanmoins chacun pourra satisfaire sa curiosité, par des distances médiocres qu'on aura mesurées actuellement; & pour cela je répète icy les *Problèmes* que j'avois énoncé & donné depuis la 122 page du XXI. Volume du *Mercur* Extraordinaire.

PROBLEME I.

Estant donnée la distance de l'objet au verre objectif, trouver la distance du verre à l'image aérienne distincte de l'objet.

ANALOGIE.

Comme la distance de l'objet au verre, moins la longueur de son Foyer solaire,

*Est à la longueur du mesme Foyer
solaire:*

*Ainsi la distance de l'objet au verre,
Est à la distance du verre à l'image.*

PROBLEME II.

*Estant donnée la distance du verre
objectif à l'image aérienne de l'objet,
& la longueur du Foyer solaire du
verre, trouver la distance du verre
à l'objet.*

ANALOGIE.

*Comme la distance du verre à l'image
aérienne de l'objet, moins la longueur
du Foyer solaire du verre,*

*Est à la longueur du mesme Foyer
solaire du verre objectif:*

*Ainsi la distance du verre à l'image
aérienne,*

Est à la distance du verre à l'objet.

*On ne pourra jamais énoncer
& résoudre ces Problèmes en*

N iij

termes plus formels & plus intelligibles que ceux que j'avois employé dans les 122. & 123. pages du XXI. Tome du Mercure Galant Extraordinaire du Quartier de Janvier 1683. Neanmoins le sçavant M^r Fatio de Duiller, de Genève, dit dans le Journal du 20. Novembre 1684. *Qu'il a cherché le moyen de trouver la distance du verre aux filets ; c'est à dire à l'image de l'objet, la distance de l'objet au verre estant supposée ou donnée. Il ajoute, Et qu'en posant le Foyer de l'objectif = f , & l'excès de la distance de l'objet au verre par dessus la longueur du foyer de l'objectif = a , & la distance de l'objet à la croisée des filets = b ; & Qu'enfin par une grande attention dans le calcul d'Algebre il a esté conduit à cette Equation*

$$a a = a b - 2 a f - f f$$

Cecy me fait souvenir des Vers
suivans , tirez de l'Epître cha-
grine de Madame des Houlières.

*Si tout vostre discours n'est obscur,
emphatique,*

*On se dira tout-bas, C'est-là ce bel
Esprit!*

Comme les autres il s'explique,
Et l'on entend tout ce qu'il dit.

*Il est vray que l'Algebre , ou
l'Art de bien trouver , est un lan-
gage relevé , & inconnu à bien
des Sçavans ; mais puis que tou-
tes les Effectiions Geométriques
étant trouvées par la Spécieuse la
plus raffinée , il en faut venir au
Compas, à la Regle, & aux nom-
bres , pour les réduire en prati-
que ; pour épargner à bien des
Gens cette grande attention du Cal-*

N iij

cul d'Algebre, qui leur cause bien souvent la Migraine, je veux ré-pérer icy en langage connu & utile, les autres Problèmes dont j'ay déjà donné la solution en 1683 dans le XXI. Tome de l'Extraordinaire du Mercure Galant.

PROBLEME III.

Estant donnée la grandeur, hauteur ou diametre de l'objet, son éloignement au verre objectif, & la longueur de son Foyer solaire; trouver la grandeur ou diamètre de l'image aérienne de l'objet, produite dans la chambre noire, ou dans le creux du tuyau de la Lunete sur les filets.

Trouvez premierement par le premier Problème, la distance du verre objectif à l'image distincte aérienne de l'objet, vous aurez ensuite sa grandeur par la suivante

Analogie.

*Comme la distance de l'objet au verre,
Est à la grandeur de l'objet :
Ainsi la distance du verre à l'image,
Est à la grandeur de l'image.*

PROBLEME IV.

Estant donnée la grandeur de l'image distincte aérienne de l'objet, & sa distance au verre objectif, & la longueur de son Foyer solaire ; trouver la grandeur de l'objet.

Trouvez premièrement par le second Problème, la distance de l'objet au verre, vous aurez ensuite sa grandeur par la suivante

Analogie.

*Comme la distance du verre à l'image,
Est à la grandeur de l'image :
Ainsi la distance du verre à l'objet,
Est à la grandeur de l'objet.*

PROBLEME V.

Estant donnée la distance de l'objet à son image aérienne, & la distance de l'objet au verre (par conséquent la distance du verre à l'image est aussi connue) trouver la longueur du Foyer solaire du verre.

Analogie.

Comme la distance de l'objet à son image,

Est à la distance de l'objet au verre:

Ainsi la distance du verre à l'image,

Est à la longueur du Foyer solaire du verre.

PROBLEME VI.

Estant donnée la distance de l'objet à la table d'attente, linge, ou papier blanc, pour y recevoir l'image aérienne de l'objet ; déterminer le verre du plus grand foyer, qui y puisse produire cette image distincte.

Je dis 1^o Que la quatrième partie de la distance de l'objet à la table d'attente, est la longueur du Foyer solaire du verre requis.

2^o Que le verre doit estre placé en égale distance de l'objet & de la table d'attente ; ce qui se vérifie par le premier Problème.

3^o Que la grandeur de l'image sera égale à la grandeur de l'objet.

PROBLEME VII.

Estant donné (comme dans la Figure V. de l'Effection Géométrique) la distance de l'objet à son image distincte aérienne , & la longueur du Foyer solaire du verre qui l'a produite ; trouver le point où le verre estoit placé , & où il doit estre remis , pour reproduire cette image de l'objet.

De la distance de l'image aérienne $\clubsuit$ à son objet A , ôtez $\clubsuit F$, qui est deux fois la longueur du foyer solaire du verre qui l'a produite, il vous restera FA , qu'il faut diviser au point y en deux segmens Ay , & yF , en sorte que la longueur du foyer solaire soit moyenne, proportionnelle entre ces deux segmens, car ajoutant ce petit segment yF à la longueur du foyer solaire du verre, vous aurez la distance requise à l'image, & par conséquent son point de position en Z . Pour déterminer le point y , qui fait les deux segmens, divisez également AF au point C , duquel pris pour centre, faites le demy cercle sur AF , prise pour diamètre, sur lequel elevez la

perpendiculaire Ff égale à la longueur du foyer solaire. Tirez fB parallèle au diamètre AF , sur lequel du point B descendez la perpendiculaire By , qui sera égale à Ff , longueur du foyer solaire du verre. Par la converse de la xiiij Proposition du 6. Livre d'Euclide, By sera aussi moyenne proportionnelle entre les segmens Ay , & yF . C'est pourquoy le petit segment yF , $\times$ Ff longueur du foyer solaire, sera la distance requise du verre depuis $\clubsuit$ en Z .

J'ay ajouté des nombres à la Figure V. afin d'en rendre la pratique plus intelligible. Ainsi $A\clubsuit$ distance de l'objet à la table d'attente, linge ou papier blanc, sur lequel l'image aérienne de l'objet dans la Chambre noire, ou

158 *Extraordinaire*

à l'endroit d'une Lunete ; au.
 quel elle paroïssoit fort distincte,
 estant 80 , & la longueur du
 foyer solaire du verre qui l'a-
 voit produite, estant 15, deux fois
 $15 = 30$ pour la ligne F dans
 la Figure ; & $A \text{ } 80 - \text{F}$
 $30 = AF \text{ } 50$. Donc la moitié FC
 25 Tirez CB , elle sera aussi 25.
 Or le triangle CRY est rectan-
 gle ; donc par la 47. Proposition
 du 1. Livre d'Euclide , le Quarré
 de l'hypothénuse CB — le Quarré
 du costé BY est égal au Quarré
 de l'autre costé CY . Mais l'hy-
 pothénuse CB est 25 , donc son
 Quarré est 225 , & $625 - 225$
 $= 400$ Quarré du costé CY . Mais
 la Racine de 400 est 20 , donc
 le costé CY est 20. Mais CF 25
 $- CY$ 20 $= YF$ 5 , donc le petit

segment TF est 5. C'est pourquoy
 $5 + 15$ longueur du foyer solaire
 du verre = 20 pour $\clubsuit Z$ distance
 de la table d'attente de l'image
 aérienne de l'objet au verre ob-
 jectif Z . Et parce que $A\clubsuit$ la
 distance de l'objet A à son ima-
 ge $\clubsuit$ est 80, il s'ensuit que $A\clubsuit$
 $80 - \clubsuit Z 20 = Z A 60$ distance
 du verre à l'objet.

PROBLEME VIII.

*L'objet & la table d'attente, papier
 ou linge blanc, pour en recevoir l'i-
 mage aérienne distincte, estant don-
 nez de position fixe, estant aussi donné
 un verre de quelconque longueur de
 Foyer solaire (mais moindre que la
 quatrième partie de la distance
 de l'objet à la table d'attente) de-
 terminer le point où il doit estre placé
 entre le point de l'objet & la table*

d'attente , pour y former l'image aérienne distincte de l'objet.

J'ay dit que la longueur du Foyer solaire du verre , doit estre moindre que la quatrième partie de la distance donnée de l'objet à la table d'attente.

Car si la longueur du foyer solaire du verre estoit égale à la quatrième partie de la distance donnée, il faudroit placer le verre précisément au milieu de la distance donnée entre l'objet & la table d'atēte; ce que vous reconnoistrez être vray, par le premier Problème , & par l'expérience.

Et si la longueur du foyer solaire du verre est plus grande que cette quatrième partie de la distance donnée ; si on met le verre moins éloigné de l'objet,

que la longueur de son foyer solaire, les rayons émanez d'un même point de l'objet, en sortiront divergens, c'est à dire, s'écartant les uns des autres, au lieu de se réunir, c'est pourquoy ils ne peuvent former l'image de l'objet.

Et si on met le verre précisément éloigné de la longueur de son foyer solaire, les rayons en sortiront paralleles; c'est pourquoy ils ne peuvent former aucune image de l'objet.

Et si on met le verre plus éloigné de l'objet, que de la longueur de son foyer solaire, le cône des rayons divergens émanez de chaque point de l'objet ayant couvert la surface du verre, en sortiront convergens, &

Q. d'Octobre 1634. O.

ceux de la radiation d'un même point, se réunissant à la pointe de leur cône renversé, peindront l'image du point de l'objet; ainsi les rayons de la radiation conique émanée de chaque point de l'objet, formant son image aérienne, toute l'image de l'objet se trouvera distinctement peinte, & avec ses vives couleurs, mais plus loin que la table d'attente, & cette image est renversée; ce que nous avons expliqué au long, & par Figures, dans le XIX. Tome Extraordinaire du Mercure Galant, Quartier de Juillet 1682.

Enfin, si la longueur du foyer solaire de ce verre objectif est précisément la quatrième partie de la distance de l'objet, à la

table d'attente , papier , ou filets mis dans la Lunete , sur lesquels doit aboutir l'image renversée, aérienne & distincte de l'objet, il faut mettre le verre au milieu de la distance , également éloigné de l'objet & du verre ; car en quelque autre part que vous le placiez , plus près , ou plus loin de l'objet , l'image se formera plus loin que les filets, papier blanc, ou table d'attente, dont la position est donnée.

R E S O L U T I O N

du Problème IX.

Estant donné la distance de l'objet à la Table d'attente , & la longueur du Foyer solaire , déterminer le lieu de sa position , auquel estant placé, il produira l'image aérienne distincte & renversée de l'objet donné de po-

O ij

sition, sur le papier ou table d'attente aussi donnée de position. De la distance donnée de l'objet à la table d'attente, ôtez le double de la longueur du Foyer solaire du verre donné, & du Quarré de la moitié du restant, ôtez le Quarré de la longueur du Foyer solaire du verre, & du restant tirez la Racine quarree. La différence de cette racine, costé, ou ligne, à la moitié de la différence de toute la distance à deux fois la longueur du Foyer solaire du verre, estant ajoutée à la longueur du Foyer solaire du verre, est la distance requise des Filets, papier, ou table d'attente, au point où doit estre placé le verre, pour produire l'image distincte, aérienne & renversée de l'objet, dont la position, aussi-bien que celle de la table d'attente, avoient

esté données. Donc si de cette distance donnée, vous ôtez la distance de la table d'attente au verre, il vous restera la distance du verre à l'objet.

Puis que toute cette opération n'est que l'application de l'Effetion Geométrique, considérons-la dans la *Figure VI.* & afin de vous y exercer, en voicy des Exemples, que j'ay trouvez conformes à mes calculs, par les expériences que j'en fis en l'année 1652. estant pour le service du Roy au Fort de l'Ecluse sur le Rhône, quatre lieües au-dessous de Genève; & que vous vérifierez par le I. & par le II. Problème, apres que vous aurez trouvé la distance du verre à l'image.

I. E X E M P L E.

La distance proposée de l'objet aux

filets, papier blanc, ou Table d'attente A ♣ dans la Figure soit 50 pieds, & la longueur du Foyer solaire soit 12 pieds.

O P E R A T I O N.

$$2 \times 12 = 24 \text{ pour } \clubsuit F.$$

$$\& 50 - 24 = 26 \text{ pour } \text{F A.}$$

$$\text{Et la moitié de } 26 = 13 \text{ pour C B.}$$

$$\text{Le Quarré de C B.} = 169$$

Et Quarré 169 — 144 quarré de B y 12 = Quarré 25, dont la Racine 5, est la valeur de la ligne Cy.

$$\text{Et C F } 13 - \text{C y } 5 = 8 \clubsuit$$

Et 8 ✕ la longueur du Foyer solaire du verre 12 = 20 pour ♣ Z distance de la Table d'attente ♣ au point Z où doit estre posé le verre objectif. Mais A ♣ 50 — ♣ Z 20 = Z A 30 pour la distance de l'objet A au verre Z.

2. E X E M P L E.

La distance proposée de l'objet A à la table d'attente, papier ou filets ¶ estant 36 pieds, & la longueur du Foyer solaire du verre estāt de 5 pieds, la distance A Z de l'objet A au verre Z sera de 30 pieds; & par conséquent la distance du verre Z à la la table d'attente ¶ sera de 20 pieds.

3. E X E M P L E.

La distance proposée de l'objet à la table d'attente, estant 80 pieds, & la longueur du Foyer solaire du verre 15 pieds; la distance de l'objet au verre sera 60 pieds; & par conséquent la distance du verre à la table d'attente sera 20 pieds.

4. E X E M P L E.

La distance proposée de l'objet à la table d'attente estant 250 pieds, &

268 Extraordinaire

la longueur du Foyer solaire du verre
15 pieds ; la distance de l'objet au
verre sera 240 pieds ; & par consé-
quent 16 pieds seront la distance du
verre à la table d'attente, papier blanc
ou filcts de position , sur lesquels se
se formera l'image aérienne de l'objet.

5. EXEMPLE.

La distance proposée de l'objet à
la table d'attente étant 90 pieds , &
la longueur du Foyer solaire du verre
20 pieds ; la distance de l'objet au
verre sera de 60 pieds ; & par con-
séquent , la distance du verre à la
table d'attente sera 30 pieds.

6. EXEMPLE.

La distance proposée étant 196 pieds,
& la longueur du Foyer du verre
24. pieds ; la distance de l'objet au
verre sera 168 pieds ; & celle du verre
à la Table sera de 30 pieds.

PROBLEME X.

PROBLEME X.

Estant donné la distance de l'objet à la table d'attente, papier blanc, ou filets, sur lesquels l'image aérienne de l'objet doit estre formée distinctemēt, & le point ou distance de la position du verre estant aussi donnée; déterminer la longueur de son Foyer solaire.

Puis que le point de la position du verre est donné, on connoist d'abord sa distance à l'objet & à la table d'attente. Faites donc la suivante

Analogie.

Comme la distance de l'objet à la table d'attente,

Est à la distance du verre à la table d'attente:

Ainsi la distance de l'objet au verre,

Est à la longueur requise du Foyer solaire du verre.

Q. d'Octobre 1684.

P.

COROLLAIRE GENERAL.

L'objet & le verre estant placez fixement , en sorte que la ligne droite du milieu de l'objet au centre de l'interfection des filets , & à plomb sur l'objet & sur le plan des filets , passe par le centre des deux surfaces du verre , & perpendiculairement sur icelles , il reste à faire voir mesme en plein jour cette image aërienne de l'objet , par un verre oculaire bien large ; tellement que cette image vous servant d'objet immédiat , comme nous avons dit ailleurs , un petit objet vous paroîtra fort grand , & dans sa situation naturelle , si vous avez renversé l'objet , qui peut estre une petite Image en miniature , ou une Médaille , &c.

Le petit objet doit estre mis en un lieu bien éclairé & placé parmy quelques pierres, Livres, ou autres choses semblables, en sorte qu'on ne le puisse découvrir, que lors qu'on appliquera l'œil à la Pinnule, ou petit trou d'environ trois lignes de diamètre, fait dans l'enfoncement du fonds de la boîte de recouvrement, ajustée au bout d'un petit tuyau d'environ un pied de longueur, & qui porte le verre oculaire. Voyez le tout dans la *Figure XI.*

Il ne faut pas que le diamètre de ce trou ou pinnule excède la plus grande ouverture que la prunelle pour acquerir dans l'ombre, l'œil estant couvert de la boîte de recouvre-

P ij

ment , garnie en dehors d'un veloux noir , contre lequel on appuye doucement le sourcil de l'œil. Ce veloux noir sert encore pour absorber les rayons , qui tombant sur la cornée , se réfléchissent contre la Lunete , puis que tous les yeux , excepté ceux d'un Moribond , qui se ternissent , réfléchissent dans l'œil du regardant , son image , de mesme qu'un Miroir ; & c'est comme dans la prunelle que paroist peinte en miniature cette petite image ou *Poupée* , de laquelle la prunelle a tiré son nom dans les trois principales Langues ; car les *Hébreux* l'appellent *Bath* , petite Fille ; les *Grecs* l'appellent *Corin* , Fillete ; & les *Latins* disent *Pupula* , ou *Pupilla* , *Poupée*.

Ce verre oculaire de deux ou trois pouces au plus de longueur de foyer solaire, ne doit estre éloigné des filets, ou image aérienne de l'objet, que de deux ou trois pouces, c'est à dire de la longueur de son foyer solaire; mais il en doit estre un peu moins éloigné pour les *Miopes*, qui sont ceux qui ont la veüe basse ou courte : car par ce moyen les rayons sortent sensiblement divergens ; & tels tombant sur l'humeur cristallin, dont la surface antérieure est trop ronde, leur concours ne se faisant pas si tost que si les rayons tomboient paralleles, leur réunion est portée plus loin jusques sur la Retine, qui est l'organe formel de la vision. C'est pourquoy j'ay

P iiij

toujours fait monter à viz cette boîte de recouvrement du tuyau qui porte l'oculaire , afin de l'approcher plus ou moins du verre oculaire. Voyez en la *Figure X*.

Quant à la pinnule , ou trou d'environ trois lignes de diamètre , fait dans l'enfoncement du fonds de la boîte de recouvrement , il doit estre un peu moins éloigné du verre oculaire , que de la longueur de son foyer solaire. C'est pourquoy j'ay toujours fait monter à viz ce fonds à pinnule , afin qu'on le pust approcher ou éloigner ; ce qui sert à éviter les couleurs , & ce que nous dirons encore plus particulièrement. Voyez en la *Figure IX*.

Vous sçavez qu'avec le verre

concave contre lequel on doit appliquer l'œil, on voit l'objet mesme, puis qu'il est mis de la longueur de son *Foyer virtuel solaire*, avant le foyer objectif, c'est à dire, avant que l'image aërienne de l'objet soit formée, &c.

Il suffit donc d'enfermer le verre objectif bien perpendiculairement dans le milieu d'un tuyau d'environ un pied de longueur, d'autant qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un long tuyau de Lunete, qui contienne le verre objectif & le verre oculaire; de quoy j'avois instruit les Curieux dans les pages 127. & 128. du *XXI. Tome Extraordinaire du Mercure Galant*, Quartier de Janvier 1682.

J'aurois donné icy le moyen de se passer des tuyaux pour les grandes Lunetes , dequoy j'ay depuis 20. ans parlé au Titre, *Maniere de braquer promptement une Lunete à deux verres convexes sans aucun Tube , pour contempler les Astres*, qui est à la fin de mon *Traité des grandes Lunetes* , imprimé à Lyon en l'année 1665. avec mon Livre de la *Nouvelle Science de la Nature , & Présage des Cometes* , si l'illustre , tres-sçavant , expérimenté & vray Philosophe Physico-Mathematicien, Monsieur Hugens de l'Académie Royale des Sciences, ne m'eust prévenu par son docte Livre in 4° imprimé cette année 1684. à la Haye chez *Arnoux*

Leers, & intitulé *Astroscofia Compendiaria, Tubi Optici molimine liberata*.

PROBLEME XI.

Le Verre dont la longueur du Foyer solaire est connue, étant donné de position, placer l'objet & la table d'attente, pour y recevoir l'image de l'objet aérienne & distincte, mais renversée.

Mettez l'objet du moins un peu plus éloigné du verre que la longueur de son foyer solaire, vous trouverez ensuite par le 1. *Problème* la distance requise du verre à la table d'attente. Nous avons remarqué dans la 129. page du *XXI. Tome Extraordinaire Mercuré Galant*, *Quartier de Janvier 1683.* contre l'Autheur de la *Dioptrique oculaire*, & des deux *Volu-*

mes de ses *Visions* parfaitement *adioptriques* & *ageométrés*, que l'objet estant placé à 20 pieds & 4 pouces au-delà de son verre objectif plan-convexe de la longueur de 20 pieds de diamètre, ou longueur de foyer solaire, l'image aérienne de cet objet se formera à la distance de 1220 pieds au-delà du verre, au lieu des Soixante dix ou 80 pieds, à quoy cet Auteur l'avoit déterminé. Son erreur n'est que de 1140 pieds.

Ou bien, mettez la table d'attente du moins quelque peu plus éloignée du verre, que n'est la longueur de son foyer solaire, car les rayons de la radiation émanée de chaque point d'un objet terrestre, tombant sur le

verre plus divergēs que les rayons émanez de chaque point du Soleil , leur concours est retardé, & par conséquent l'image aérienne de l'objet terrestre est formée plus loin du verre , que l'image du Soleil, que nous appelons foyer solaire. La table d'attente étant posée, vous trouverez ensuite par le 2 *Problème* la distance requise du verre à l'objet.

EXEMPLE.

Le verre ayant 20 pieds de longueur de Foyer solaire, si vous placez la table d'attente, à 20 pieds & quatre pouces au delà du Verre, l'objet sera placé à 1220 pieds au delà du verre.

PROBLEME XII.

Par la longueur de la Lunete com-

posée de deux verres convexes, & dont la longueur du Foyer solaire de l'objectif est connue, connoître la distance de l'objet, qu'on voit distinctement par la Lunete.

Vous sçavez par raison & par expérience, que pour bien & distinctement voir les objets par la Lunete, il en faut tirer davantage les tuyaux, & l'allonger à proportion que les objets sont moins éloignez, & cela toujours de plus en plus jusques à tant que la distance de l'objet au verre objectif, soit précisément égale à la longueur de son foyer solaire ; car pour lors les rayons en sortiront paralleles, & ne pouvant par conséquent concourir, ne formeront plus d'image. Dans ce Problème l'on connoist par

la longueur de la Lunete, la distance du verre objectif aux filets ou image aërienne de l'objet. On connoist aussi la longueur du foyer solaire du verre objectif. C'est donc le second Problème. Employez donc la suivante

Analogie.

Comme l'excès de la distance du verre objectif aux filets, ou image aërienne de l'objet, pardessus la longueur du Foyer solaire du mesme verre,

Est à la mesme longueur du Foyer:

Ainsi la distance de l'image au verre,

Est à la distance du verre à l'objet.

Souvenez-vous de ce que j'ay dit au commencement. Que cette image aërienne de l'objet a quelque sorte ou espèce d'épaisseur, ou profondeur, & qu'il

est impossible de juger avec certitude, dans quelle distance elle est plus distincte; car le verre objectif ne peut faire cōcourir en un même point mathématique de la base de distinction, tous les rayons qu'il a reçûs de la radiation émanée d'un mesme point de l'objet, d'autant que ceux qui tombant plus éloignez de l'axe du verre, se réunissent plutôt; outre que tout l'œil se conforme en s'allongeant ou se raccourcissant, & l'humeur cristalline se convexe plus ou moins, suivant qu'il en est besoin, pour porter sur la Rétine la base de distinction, foyer objectif, on image distincte de l'objet. C'est pourquoy lors qu'il s'agit de conclure & déterminer par la différente longueur de

la Lunete, la différence qu'il y a entre deux objets inégalement éloignez, mais tous deux res- éloignez de nous, les calculs tirez de la longueur de la Lunete se trouvent inutiles, parce que les rayons émanez d'un mesme point d'un objet tres-éloigné tombent sur le verre objectif avec une différence physiquement insensible, & la différence de la distance du mesme verre objectif à l'image d'un autre objet encore notablement plus éloigné, sera aussi physiquement insensible, puis que la différence de la divergence des rayons des deux objets est physiquement insensible, d'autant que les deux rayons de la radiation émanée du point central du Soleil, qui embrassent la terre,

184 *Extraordinaire*

quand ils toucheroient même les deux points extrêmes de son diamètre , ne comprennent au plus qu'un angle d'une minute, dont la moitié est ce que nous appellons l'angle de la Parallaxe Horizontale du Soleil.

Et comme à mesure que l'objet s'approche du foyer antérieur du verre , l'image aérienne de l'objet formée par la refraction, s'en éloigne, de même aussi au miroir sphériquement concave, *Fig. XII.* dont la portion *M.i.M* ne doit être découverte que de 18 degrez , les rayons *R.M.RM* de la radiation émanée d'un même point de l'objet , n'étant éloignés sur le miroir que de 9 degrez du rayon *AI* qui est l'axe de la portion découverte *M.i.M*

du Mercure Galant. 185

sont presque mathematiquement paralleles, à cause que la baze qui soutient l'angle, formé au Soleil, n'est que la corde des 18 degrez du miroir; & d'autant que l'angle de réflexion CMO , est égal à l'angle d'incidence $RM C$, le point O auquel ils se réunissent sur l'axe AI , est plus près du point I fonds du miroir, que de son centre C , de presque une partie des 160 de tout le diamètre CI . Ce que j'ay déjà remarqué dans une *Dissertation sur les Miroirs ardents*. Voyez les pages 288. & 291. du *Mercuré Galant* du mois de Juin 1681. Ainsi le foyer solaire ou image du Soleil, se forme presque éloignée du fonds du miroir de la quatrième partie de son axe AI ;

Q. d'Octobre 1684.

Q

C'est pourquoy à mesure que les autres objets s'approchent davantage du foyer solaire du miroir , leurs images s'en éloignent , & viennent à la rencontre de l'objet. Ainsi un objet mis au bout d'un baston, paroist sortir tout au dehors du miroir, pour venir rencontrer son objet, si vray qu'il vous semble que vous maniez vostre main. Cette image formée par réflexion a cet avantage , qu'elle se voit mesme au plus grand jour ; & l'image formée par la réfraction des verres , laquelle ne peut jamais se rencontrer avec son objet , ne peut paroistre que dans la chambre noire, ou dans l'obscurité du tuyau de la Lunete.

Neanmoins bien des Gens,

du *Mercur*e Galant. 187

comme aussi le R. P. *Antonius Maria de Rheita*, ce sçavant & religieux Capucin, qui apres *Daniel Chomez* publia en l'année 1647. dans un gros Volume in folio, intitulé *Oculus Enoch & Elia*, tout ce qui concerne la construction des grands *Binocles*, qu'il travailloit luy-mesme dans la dernière perfection, & que toute l'Europe a admiré, comme nous l'avons prouvé depuis la 120. page du XXVI. Tome *Extraordinaire Mercur*e Galant, Quartier d'Avril 1684.

Le R. P. *Balthazar Conrard*, Jésuite, écrivit de *Glacio* 7. *Janvar.* 1660. les termes suivans au R. P. *Gaspard Schot*, aussi Jésuite, qui en l'année 1664. les a donnez au Public dans la 857. page de *Technica Curiosa*,

De distantis objectorum per Tubum meliendis, pridem cogitavi ego; & nisi fallor, etiam Pater Scheinerus. Sine dubio Rheita Capucinus id voluit tentare per Tubum duplicatum. Voco eum per quem uterque oculus hominis simul & semel transpicere potest. Verum ipsa videt. Reverentia Vestra, in distantis magnis, ne magna quidem intervalla sentiri. Unde quid judicandum sit de tali invento inferet. Nihil tamen adhuc determino, qui nondum eo speculationum perveni.

Si le Pere Conrard eust ajouté à l'expérience, le calcul & la démonstration, comme j'ay fait, il auroit prononcé, que tout ce qu'on ne peut conclure de la différente longueur d'une mesme Lunete, pour voir bien distincte-

ment deux objets différemment éloignez, que la distance de celuy des deux objets sera plus grande, pour lequel on tire moins la Lunete; & la distance de l'objet sera moindre, pour lequel aussi voir bien distinctement, il faut allonger davantage la Lunete.

Cela est si vray, qu'à cause que la longueur des plus grandes Lunetes est toujours comme infiniment petite à proportion de la distance du Soleil, & la distance du verre au foyer solaire, ou image distincte du Soleil *Périgée*, n'est pas sensiblement plus longue que celle du Soleil *Apogée*. Ainsi bien que la distance du Soleil en Eté dans son *Apogée*; soit tres-notablement plus grande, que lors qu'en

Hyver il est dans son *Perigée* néanmoins la différence de la distance du verre à son Foyer ou image est distincte imperceptible par la longueur de la Lunete.

LUNETE A DEUX VERRES.

Et de la grandeur de la Baze qu'on découvre.

LA Lunete à deux Verres convexes, quoy qu'elle fasse voir les objets renversez, est sans doute la plus commode pour l'observation des Astres. Elle découvre une grande baze du cone visuel, le diamètre de laquelle est compris sous un angle qu'on détermine en divisant les degrez que contient l'arc de la convexité découverte du verre oculaire, par l'Exposant de la raison de la longueur du foyer solaire

du verre oculaire à la longueur du foyer solaire du verre objectif, car le quotient est le nombre des degrez de l'angle, qui comprend le diamètre de toute la baze qu'on découvre.

Ainsi le verre objectif estant par exemple au verre oculaire, comme 84 à 3, l'exposant de la raison est 28; & la partie découverte du verre oculaire estant par exemple segment de 35 degrez, divisez 35. par 28, le quotient sera 1 degre & 15 minutes; sous lequel angle est compris le diamètre du terrain, espace des objets vûs par cette Lunete.

Lunete à trois Verres.

La Lunete à trois verres convexes redresse les objets, mais elle devient notablement plus

longue, & les objets paroissent moins clairs. Le R. P. de Rheita dans la page 351. d'*Oculus Enoch & Elia*, dit, *Objecta autem duobus convexis eversa, tribus pulcherrimè & amplissimo obtutu eriguntur. Scilicet duobus ocularibus & uno objectivo, rita tamen proportionè inter se & à se invicem dispositis. Tali tubo pro terrestribus nos utimur, qui & uno obtutu centies quasi plus spatii representat, quàm concavo-convexo.* Le P. Rheita a fait un mystère de la proportion des deux oculaires, & de leur distance. 1^o Le premier oculaire après l'objectif doit estre d'un plus grand foyer que le dernier oculaire. Quant à leur distance, puis que l'image aërienne sert d'objet immédiat, mettez le premier oculaire

laire au - deçà , éloigné de cette image de deux fois la longueur de son foyer, il se formera une image redressée & égale au derriere de l'oculaire, éloignée aussi de deux longueurs de son foyer , par nôtre Problème VII. Cette image doit servir d'objet , que vous regarderez avec le second oculaire.

Lunete à quatre Verres.

La Lunete à quatre verres convexes , un objectif & trois oculaires , est la plus parfaite, puis qu'elle fait découvrir une grande baze du cone visuel , & voir les objets dans leur situation naturelle , & en augmente suffisamment l'apparence naturelle.

Nous avons dit que les trois oculaires peuvent estre d'une mesme puissance ou longueur de

Q. d'Octobre 1684. R

toyer solaire , ou-bien le premier oculaire apres le verre objectif estant à l'objectif comme 1 à 36 ou à 40 , ces deux verres estant posez à la distance de leurs deux foyers , & ayant placé les filets de mire à leur foyer commun, forment la premiere Lunete, qui fait paroistre les objets à la renverse. Le second oculaire doit avoir une plus grande longueur de foyer ; & le troisieme oculaire doit estre de mesme que le premier oculaire , & mesme d'un peu moindre longueur de foyer. Ainsi le verre objectif estant au premier oculaire comme 36 à 1, il sera au troisieme oculaire comme 40 à 1.

Lunete à cinq Verres.

La Lunete à cinq verres ne dé-

couvre pas un plus grand champ, ou plus grande quantité d'objets, elle augmente seulement l'apparence des objets, en la rendant un peu plus obscure, à quoy on remédiera en partie; si la superficie des verres oculaires également convexes sont bien grandes. Voicy leur arrangement & leur proportion.

Le troisiéme oculaire est d'un plus long foyer, & on ne l'éloigne pas du second oculaire de la longueur de leurs deux foyers solaires. Ainsi les rayons en sortiront divergens, & tomberont divergens sur le quatriéme verre oculaire, au derriere duquel les axes des cones renversez de la radiation de chaque point de l'objet, se croisent davantage

R ij

avant que d'entrer dans l'œil ; c'est pourquoy apres avoir traversé l'humeur cristallin , ils peignent sur la Retine une plus grande image de l'objet.

Il y a d'autres manieres de construire cette Lunete à cinq verres convexes , qui est une Lunete composée de deux Lunetes, chacune desquelles fait voir les objets renversez. La premiere Lunete est composée à l'ordinaire du grand objectif & de son oculaire. La seconde est composée de trois verres ; le premier est semblable à celui qui luy sert d'oculaire , & l'un & l'autre doivent estre d'une longueur de foyer , double du foyer de l'oculaire de la premiere Lunete ; & le foyer du verre qu'on met

justement au milieu des deux autres, sera de la moitié plus long.

Joignez ces deux Lunetes, les approchant peu à peu jusques à tant que vous découvriez la plus grande baze du Cone visuel, ou quantité d'objets avec grande clarté & distinction. Apres quoy marquez à l'instant des repaires sur les tuyaux. Tirez ensuite un peu le tuyau qui porte le verre objectif, afin d'éloigner davantage les deux premiers verres ; ce qui fera que l'image de l'objet se trouvant plus éloignée du premier oculaire, que de la longueur de son antérieur foyer solaire, les rayons qui auparavant en sortoient paralleles, en sortiront convergens. Il faut aussi éloigner un

R. iij.

peu davantage les deux derniers verres.

Le R. P. *Zacchi*, Jésuite, qui s'est toujours expliqué assez obscurément, apres avoir dit au num. 3. de la 370 page de la seconde partie de son *Philosophia Optica*, imprimée à Lyon en l'année 1656. *Collocatio autem convexorum intermediorum ad excipiendo omnes radios, & transmittendos apta erit, si sequens statuatur ad Focum præcedentis. Ultimum enim convexum ad impressionem distinctam obtinendam, longius ultra Focum constituendum.* Apres quoy dans le Numero I V. il ajoute, *Quod quatuor convexa præstant, habetur exactius per quinque, si disponantur ut secundum collocetur tantisper ultra Focum primi, tertium*

du Mercure Galant



citra Focum secundi, per quartum
 ceter partem distantia Foci ab ipso se-
 cundo. Quartum similiter ad tertium.
 Quinque convexa solū equivalebunt
 quatuor convexis, in excipienda
 multitudine radiorum; sed quia ter-
 tium, ante determinationem Basis
 distinctionis ex vi secundi accedet ad
 illud, dum hujusmodi Basim acce-
 lerabit, & ad minus spatium restrin-
 get, deducet radios ad singula in
 Objecto condistinguenda pertinentes,
 totius imaginis comprehensivos; quare
 necessario disponentur, ut ad con-
 vexa sequentia, ipsumque oculum,
 cum majori inclinatione sub majori
 angulo incidant, ad majorem nota-
 biliter imaginem imprimendam in
 Retina. Hanc dispositionem quinque
 convexorum invenit D. Eustachius
 Divinius, quam merito aliis præ-

R. iiij

tulit , quia notabiliter auget Apparentiam Totius , & distinctionem partium in toto ; licet nonnihil minuat claritatem , dum pauciores radios colligunt vitra sic disposita , quàm si disponuntur juxta dicta Numero 3.

Des Lunetes composees de dix-neuf Verres convexes.

J' Ay tiré ce que j'en diray de la 184. page d'un Livre intitulé *Nervus Opticus* , imprimé à Vienne en Autriche en l'année 1675. Le R. P. *Zacharias Traber* en est l'Autheur ; le croira qui voudra , quand il dit,

Artifex Romanus , Fortana nomine , Tubum fecerat cum octo convexis , ad unum milliare Germanicum res minutissimas clare exhiben-

du *Mercur*e Galant. 207
tem, qui ab Eminentissimo Cardinali
Nepote, Coronatis comparatus octin-
gentis, magno Florentie Duci præ-
sentatus fuerat.

*Alium idem Dux nostro cuidam
Patri visendum præbuit ; qui à quo-
dam Eustachio Neapolitano cum NO-
VEMDECIM lentibus convexis in
longitudine fistularum 19 cubitorum
confectus, & quia aliquâ vitra sub-
tilissimâ interposita, specierum de-
colorationem impediabant.*

Il a sans doute compté les ou-
vertures des diafragmes pour au-
tant de verres.

S E C R E T

De Jérôme Syrturus, Milanois,
concernant les Lunetes.

Nunc celebre omni ævo futu-
rum adinventum tibi resera-
tum eo, ut studii & laboris mei ma-

*numentum aliquod perpetuò apud te
& alios studiosos extet.*

*Telescopium id autem est ex dua-
bus lentibus & cavo specillo ; se-
cunda lens ponitur in medio Tubi.*

DES DIAFRAGMES.

Les images ou espèces des ob-
jets ne paroissent jamais bien sur
la table d'attente , que lors que
la chambre est rendüe tres-noire,
& que la lumiere ne trouve d'en-
trée que par le verre qu'on met
au trou de la fenestre , & qui est
inferé en dedans de la chambre
dans l'extrémité d'un tuyau d'un
pied de longueur , dont l'autre
extrémité sort en dehors. Il en
est de mesme de l'image qui se
forme dans les tuyaux ; c'est
pourquoy pour exclurre & dé-
fendre l'entrée aux rayons des

objets latéraux , la boëte qui porte le verre objectif , a du moins un pouce & demy de longueur au-delà du verre. Voyez en la *Figure XIII.* Cette boëte a son fonds du costé de l'objet , qui se monte aussi à-viz , & ce fonds a bien moins d'ouverture que le verre. On peut couvrir ce diafragme de plusieurs cartons noirs de différente ouverture , bien qu'on la puisse déterminer par l'angle sous lequel on voit l'objet , que nous avons cy-devant démontré.

Les autres diafragmes sont intérieurs. Le principal est mis au foyer antérieur du premier verre oculaire, ou foyer postérieur du verre objectif, où se forme l'image aérienne distincte de l'ob-

jet , sur laquelle les filets de mire doivent toujours se trouver précisément. Ce diafragme détermine la quantité des objets qu'on veut découvrir , & voir leur apparence très-augmentée , en regardant par les verres oculaires leurs images , qui servent d'objet immédiat , tout de même que si ces mêmes images étant reçues dans la chambre noire sur un papier , vous appliquiez par dessus ce carton qui porte au milieu son ouverture , car en regardant par derrière le papier, vous ne verriez que les images comprises dans l'ouverture de ce diafragme. Cette ouverture doit estre retressie jusques à ce que son trop d'ouverture ne soit pas la cause des couleurs de l'Iris,

qui peignent les bords des objets compris dans la baze du cone visuel.

Je dis donc que l'ouverture circulaire de ce diafragme, & celle de tous les autres, y compris l'ouverture du verre objectif, sont parties d'un cone tronqué, dont la pointe est du costé du verre oculaire, si l'ouverture de ce principal diafragme est moindre que celle du verre objectif, qui en sera la baze, comme en la *Figure XV*. Et au contraire, si l'ouverture du verre objectif est moindre que celle de ce diafragme, ce diafragme sera la baze du cone tronqué, dont la pointe sera hors de la Lunete, comme en la *Figure XV*.

*Déterminer l'ouverture des
Diafragmes.*

Tirez vostre Lunete comme en la *Fig. XVI.* pour voir distinctement les objets terrestres les plus éloignez ; pour lors la distance *AB* de l'image *B* au verre objectif *A*, sera plus grande que la longueur de son foyer solaire ; outre qu'il faut allonger un peu davantage la Lunete , & y mettre un verre oculaire de plus long foyer , pour voir les objets bien clairs & distincts , lors que le temps est humide , ou que *Eurus* souffle , comme aussi dans les Païs où l'air est plus grossier , l'apparence de l'objet sera plus distincte , mais un peu diminuée. Déterminez l'ouverture du verre objectif , comme par exemple

de deux pouces de diamètre, si le verre a dix pieds de longueur de foyer solaire, qui est la plus grande ouverture qu'il puisse souffrir avec distinction pour voir bien distinctement les objets les plus sombres, car il la faut retressir pour voir bien distinctement les objets fortement éclairés, de même qu'il faut retressir l'ouverture de l'objectif des plus grandes Lunètes Astro-spiques, pour voir le disque ou rondeur bien terminée des Etoiles fort lumineuses, *Syrius*, *Arcturus*, & *Aldebaran*, & des Planetes fortement éclairées par le Soleil, comme *Mercur*e, *Vénus*, & *Mars*, lors qu'ils sont Périgées. C'est cela sans doute qui a obligé *M^r Hevelius* de dire dans sa *Sc-*

lenographie en la page 17. *Hic usus & experientia me docuit, quod foramen vitri objectivi, magnorum Telescopiorum in diametro sesquipollicem non excedere debeat. Quæ quantitas etsi alicui valde exigua videri potest, tamen praxis quicunque edocbit hanc proportionem foraminis majori tubo omnium optime respondere.*

Enfin le diametre de l'ouverture du verre objectif estant déterminée, comme aussi la distance au diafragma des filets, faites en la *Figure XVI.* sur un plan, tirez les deux lignes *e C e C*, comme aussi les lignes traversantes *o o*. *MM. ii.* leurs parties comprises entre les lignes *e C. e C* feront les diamètres des ouvertures des diafragmes des tuyaux. Vous mar-

querez leurs repaires , afin que tous les diafragmes puissent toujours estre mis en mesme distance les uns des autres , pour toujours composer le cone tronqué.

On peut facilement déterminer par le calcul le diamètre des diafragmes , car vous connoissez la distance AB du verre objectif A au point B , intersection des filets mis sur l'ouverture du diafragme , dans laquelle ~~se~~ doit toujours terminer l'image de l'objet. Vous connoissez bC demy-diamètre de l'ouverture du diafragme principal , ou base de l'image aërienne de l'objet. Vous connoissez aussi aE demy-diamètre de l'ouverture du verre objectif.

Il faut par ces connus trou-

Q. d'Octobre 1684. S.

210. Extraordinaire.

ver premièrement par le calcul le point *R* pointe du cône tronqué, c'est à dire la longueur de son axe *b R*. Faites cette

Analogie.

$$b C — a E. \quad b a :: b C. \quad b R$$

Vous trouverez ensuite les demy-diamètres *x O*. *y M*. *z I*. de l'ouverture des diafragmes par les suivantes

Analogies.

$$Rb . b C :: R x . x O.$$

$$Rb . b C :: R y . y M.$$

$$Rb . b C :: R z . z I.$$

Moyen facile de faire cesser les Couleurs qui paroissent entourer les Objets.

POur guérir un mal, il en faut connoître la cause; ainsi pour remédier à ce défaut

des Lunetes , de faire voir les objets qui sont au bord de la baze du cone visuel , teints des couleurs de l'Arc-en-Ciel , il faut sçavoir qui les cause , & d'où elles procèdent , n'estant que le meslange & confusion qui se fait sur un mesme point de la Retine , de plusieurs rayons émanez de différens points de l'objet. Ce meslange peut venir

1^o De la trop grande ouverture du verre objectif.

2^o De la trop grande ouverture du diafragme qui porte les filets de mire , sur lesquels se forme l'image aérienne de l'objet.

3^o Du trop de convexité du verre oculaire.

4^o De la trop grande ouverture du verre oculaire.

Sij

Ayant remédié à ces quatre défauts, si l'oculaire est trop près de l'image, les rayons trop ferrez & confus, feront paroître les extrémités de leurs objets jbordez de couleurs rouges & aunes; c'est pourquoy il faut l'en éloigner davantage, comme aussi le trou ou pinnule contre laquelle on applique l'œil; ce que je fais commodément, en tournant la pinnule par le moyen de la viz, qui a plusieurs filets ou pas. Que si vous l'en éloignez trop, les bords des objets paroîtront bluâtres, les rayons estant reçûs trop dilatez & confus. De cette juste distance de la pinnule au dernier verre oculaire, dépend la plus grande baze du cone visuel, ou de la quantité

d'objets ; car on en voit beaucoup moins d'étendue de Pais, si cette pinnule est trop éloignée de son oculaire, lequel doit être également convexe des deux côtes, & bien tranchant sur les bords, & avoir du moins 20 lignes de diamètre en sa surface pour un objectif de dix pieds de foyer, & environ 10 lignes pour les petites Lunetes. Je fais monter à viz toutes les pièces de la boîte du porte-oculaire, afin que les *Miopes* puissent approcher davantage l'œil du dernier verre oculaire, & cet oculaire des filets ou image aérienne & distincte de l'objet. Voyez le tout dans la *Figure*

214. *Extraordinaire*

Dans le dernier Mercure Extraordinaire , Tome XXVII.

Page 149. ligne 15. lisez *copiosioris.*

Page 166. ligne 5. lisez 1460.

Page 173. ligne 4. lisez assez précisément. Ligne 9. ajoutez ou le produit du diamètre par la circonférence. Et en la ligne 16. après le mot *Axe* ajoutez car le cone, la sphere & le cylindre sont comme 1. 2. 3.

Page 187. ligne 8. lisez *Henry II.*

Page 200. ligne 12. lisez deux fois 1635794, qui fōt 3271588 toises.

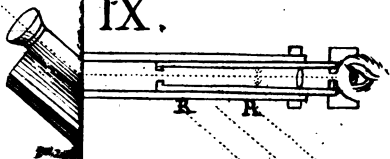
Page 203. ligne 18. après *ST.* lisez & doublez le produit.

Page 208. ligne 17. lisez dessus.

COMIERS.

On donnera la suite de ce Traité des Lunetes , dans les suivans Mercurcs Extraordinaires.

IX.



de Corne.



er-
ordinaires.

J'ay oublié d'ajouter les Explications qui suivent sur le Peigne, à celles que vous avez déjà veues dans ce Volume.

I.

Autant au plus joyeux qu'à l'Hôte
le plus morne,
Se servant d'un Peigne de Corne,
Bien souvent il arrive un incident plaisant.

Cette disgrâce est ordinaire,
Qu'un peu de Corne en se peignant
En rencontre une belle paire.

A V I C E de Caen,
Rue de la Harpe.

II.

Quand je te vois pester, je ne sçay où
j'en suis.

Que n'as-tu, cher Tircis, l'humeur un peu
plus morne!

Tes cheveux sont trop forts pour un Pei-
gne de Buis;

Croy-moy, ne te fers plus que d'un Peigne
de Corne.

III.

Que de Peignes dans le Mercure!
Quoy, deux tout à la fois de diverse
nature?

*Ma foy, le Présent est galant.
Le premier travaillé par la Nymphé
Clione,
Est un Peigne de Buis, qui vaut plus d'un
Talent,
Venant de la main qui le donne.
Celuy de Roseline encor ne vaut pas
moins.
Il est de fine Corne, & fait par les bons
soins
De cette belle Nymphé enjôée & char-
mante.
Pour deux Chef-d'œuvres si parfaits,
Muse, prenons la Lyre, & d'une ame
contente
Chantons qu'on doit beaucoup pour de
pareils bienfaits.*

ALCIDOR.

IV.

Mercure, cessez-vous de servir
Jupiter?

On venez-vous icy sous l'habit d'un
Frater,

Les Peignes à la main, tenter quelque
conqueste?

On sçait qu'en fait d'intrigue il vous
choisit souvent

Vous sçavez réussir, & l'on voit mainte-
teste

Porter d'Actéon l'ornement

Par vostre seul ménagement.

Si vous venez encor pour augmenter le
nombre

Des Confreres de ce Chasseur,

Epargnez vos Amis, allez porter vostre
Ombre

Chez ces Gens qui n'en ont jamais aucune
peur;

Vous les rendrez plustost contents d'une
visite,

Qui fait trouver dequoy fournir à la
Marmite;

Q. d'Octobre 1684. T

*N'importe que ce soit aux dépens de
l'honneur.*

Le même

V.

C'Est peu de dire que *Mercur*
A toujours l'air fort engageant;
Peut-on pas assurer, sans aucune im-
posture,
Que ce divin Courrier n'est pas moins
obligeant?

On le verra par ces enseignes.
Un de ces jours passez j'avois perdu mes
Peignes;
Ce qu'ayant veu, soudain il descend en
ces Lieux,
Après avoir pris dans les Cieux
Dequoy me délivrer de l'embaras étrange
Où mon cœur se trouvoit pour lors.
Il m'en présenta deux; c'est en vain qu'en
échange
On viendrait m'en offrir les plus riches
trésors.

SYLVIE;

Voicy divers Sonnets sur des Bouts-rimez qui vous sont connus. Le premier est de M^r le Marquis d'Aramon.

POUR LE ROY.

I.

Fonder sur la vertu sa plus solide
gloire,
Apprendre aux plus grands Roys comme
il faut estre Roy,
S'occuper dans la Paix à réformer la
Loy,
Pendant la Guerre enter Victoire sur
Victoire.



Rendre ses moindres jours tous dignes de
l'Histoire,
Retrancher avec soin les abus sur la
Foy,
Remplir les Siens d'amour, ses Ennemis
d'effroy,
C'est à l'Eternité consacrer sa mé-
moire.

T ij



*A ce haut point-d'honneur pour se voir
élevé,
Comme nostre Monarque il faut estre
achevé,
Plus sage que Caton, plus que Mars
intrépide.*



*Peut-on mieux se placer parmy les Im-
mortels?
Non; s'il avoit regné dans le Siecle
d'Alcide,
Alcide eust travaillé luy-mesme à ses
Autels.*

II.

T*ous les pas de LOUIS le menent
à la gloire,
En Guerre comme en Paix, toujours
Grand, toujours Roy.
Après qu'il a vaincu, qu'il a donné la
Loy,
Il fait encore aimer aux Vaincus sa
victoire.*



*Ceux qui de ses hauts Faits entrepren-
nent l'Histoire,*

*Osent-ils espérer qu'on leur ajoute
foy?*

*Et jamais nos Voisins pourront-ils sans
effroy*

*D'un si terrible nom rappeler la mé-
moire?*



*Tout conspire à le rendre un Héros
achevé;*

*Le port majestueux, l'esprit juste,
élevé;*

*Et dans une ame droite, un courage
intrépide.*



*Ennemis de l'honneur qu'on doit aux
Immortels,*

*Monstres d'impiété, redoutez cet Al-
cide,*

*Il ne veut plus souffrir de Temples sans
Autels.*

T iiij

*Ces Bouts-rimez ayant esté donnez
d'abord à remplir pour le Roy de Po-
logne, vous en trouverez icy plusieurs
à la gloire de ce Prince.*

P O U R

LE ROY DE POLOGNE.

III.

HE bien, fier Ottoman, que devien-
dra ta gloire?

*Ton Croissant s'obscurcit sous l'éclat
d'un grand Roy;*

*Et le Bosphore, heureux d'en recevoir
la Loy,*

*Va voir dans ton Serrail couronner sa
Victoire.*

ES

*Que d'éloges pompeux luy prépare l'His-
toire!*

*Où regnoit l'Alcoran, il fit regner la
Foy,*

*Sauva Vienne & l'Empire, & jette
dans l'effroy*

*L'Ukraine, où de ses coups dure encor
la mémoire.*



*Tout est fort, tout est noble en ce Prince
achevé;*

*Un air de Conquérant, un esprit élevé,
Dans des périls affreux un courage in-
trépide.*



*S'il n'a pas les honneurs qu'on rend aux
Immortels,*

*Ce n'est pas qu'il n'en soit bien plus digne
qu'Alcide;*

*- C'est qu'un Héros Chrestien, laisse à Dieu
les Autels.*

POUR LE MESME.

IV.

I*Nvincible Héros, Monarque dont
la gloire,*

*D'un tres-grand Général a fait un plus
grand Roy,*

*Angé envoyé de Dieu pour étendre sa
Loy,*

T iij

224 *Extraordinaire*

*Le Triomphe t'attend, cours, vole à la
Victoire.*



*Va dans Constantinople achever ton
Histoire,*

*Rien ne peut t'arrêter, combattant pour
la Foy;*

*Au seul bruit de ton Nom le Turc pâlit
d'effroy,*

*Vienne & Coczin luy sont de funeste
mémoire.*



*Mahomet de l'Enfer contre CHRIST
élevé,*

*Doit par ton Bras vangeur voir son regne
achevé.*

*Le Ciel pour ce grand coup te fit naître
intrépide.*



*Déjà Rome te met au rang des Immor-
tels,*

*Elle a les yeux sur toy comme sur un
Alcide,*

*Qui va dans le Levant rétablir ses
Autels.*

POUR LE MESME.

V.

Grand Prince, la vertu fait toute
vostre gloire,
Vostre seule valeur vous fit devenir
Roy;
Vous estes né pour vaincre, & pour faire
la Loy,
Puis qu'on vous voit toujours suivy de
la Victoire.



Scanderberg, ny Corvin, que nous vante
l'Histoire,
Ny tant d'autres Héros, les Soutiens
de la Foy,
N'ont point aux Ottomans inspiré tant
d'effroy,
Et vos Faits des Césars ternissent la
mémoire.



Rien de plus glorieux peut-il estre
achevé?
Un Empire abatu par vous est relevé,

226 Extraordinaire

Et ne doit son salut qu'à ce cœur intrépide.



*Ceux que la Fable a mis au rang des
Immortels,
Ny le Fils de Thétis, ny le fameux
Alcide,
N'ont point tant mérité ny d'Encens, ny
d'Autels.*

SAINT URIN DE CARNAZET,
Capitaine au Regiment
de la Couronne.

POUR LE MESME.

VI.

H*Eros, dont les Combats sont les de-
grez de gloire,
Par où de grand Guerrier tu devins un
grand Roy;
Les Princes en naissant aux Peuples font
la Loy,
Mais tu fus couronné des mains de la
Victoire.*



*Vingt fois ton Bras vainqueur fit mépriser
l'Histoire;
Le farouche Ottoman, l'Ennemy de la
Foy,
On t'a veu tout sanglant le jeter dans
l'effroy,
Et le Monde Chrestien en benit ta mé-
moire.*



*Sans toy, Vienne auroit veu son débris
achevé,
Ton aspect fit pâlir le Croissant élevé,
Il n'osa plus fournir sa Carrière intré-
pide.*



*Nous voyons son décours par tes Faits
immortels,
Et l' Empire tremblant admire son
Alcide,
Dans le grand Sobiesky, Défenseur des
Autels.*

POUR MONSEIGNEUR.

VII.

Allez, jeune Héros, où vous attend
la Gloir ;

Marchez d'un pas égal sur les traces
du Roy.

De Vous, comme de Luy, tout recevra
la Loy;

Son sang, son nom, vous est un gage de
Victoire.



Que de Faits éclatans vont grossir vostre
Histoire !

Soit que vous combatiez pour défendre
la Foy,

Soit que chez nos Voisins vous répandiez
l'effroy,

Que vous serez loué des Filles de Mé-
moire !



Aussi se promet-on un Monarque achevé
D'un Prince que LOUIS a luy-mesme
élevé,

*Qu'il a fait, comme Luy, juste, sage,
intrépide.*



*Si l'on juroit encor par les Dieux im-
mortels,
Luy comme Jupiter, Vous comme un
autre Alcide,
Vous verriez tout le monde encenser vos
Autels.*

POUR MONSIEUR.

VIII.

D*igne Sang de Bourbon, qui sent
avez la gloire
D'estre Fils, Frere, Gendre, & Beau-pere
de Roy;
En combien de Climats donneriez-vous
la Loy,
Si vous en aviez crû Bellone, & la
Victoire?*



*Mais vous aimez bien mieux qu'on lise
en vostre Histoire;*

230 *Extraordinaire*

Il sçût à la valeur joindre la bonne-
foy;

Il nous rendit Amis ceux dont il fut
l'effroy;

Et les Villes qu'il prit, benissent sa
mémoire.



*L'Issel vit-il jamais Guerrier plus
achevé?*

*Saint Omer & Cassel n'ont-ils pas
élevé*

*Un eternal trophée à vostre ame intré-
pide?*



*En vain vous mettroit-on au rang des
Immortels;*

*Pour vous faire par tout plus renommer
qu'Alcide,*

*Vous n'avez pas besoin de Temples, ny
d'Autels..*

P O U R

MONSIEUR LE PRINCE.

I X.

Jouïssiez en repos, Prince, de vostre
gloire,
*Adoré de la Cour, honoré de mon Roy.
On apprend vostre vie, on s'en fait une
Loy,
Quand on veut seûrement aller à la
Victoire.*


*Ces Sièges, ces Combats si brillans dans
l'Histoire,
Nos Neveux pourront-ils les croire sur
sa foy?
Et le Rhin n'est-il pas encore dans l'ef-
froy,
Quand Norlingue, ou Fribourg, luy
revient en mémoire?*


*César, dont on nous fait un Héros
achevé,*

232 *Extraordinaire*

*Eut l'esprit moins perçant , le cœur
moins élevé ;*

*Il fut moins sage en Paix , moins en
Guerre intrépide. i*



*Et si Rome le mit au rang des Immor-
tels,*

*Estre plus grand que luy , plus grand
mesme qu'Alcide,*

*N'est-ce pas reprocher à ces Dieux leurs
Autels ?*

EPITAPHE

DE M^r DE TURENNE.

X.

TUrenne gist icy ; ce Héros plein de
gloire,

*Sans en porter le nom , mérita d'estre
Roy ;*

*Luy de qui tant de Roys avoient reçû
la Loy,*

*Et qui mesme en mourant remporta la
victoire.*



*Ses Exploits merveilleux relèvent nostre
Histoire ;*

*On vante sa bonté, sa clémence, sa foy ;
Et ceux dont il estoit la terreur & l'ef-
froy,*

*D'un si juste Ennemy respectent la mé-
moire.*



*Mais enfin pour en faire un éloge
achevé,*

*Sans dire qu'il avoit le cœur noble,
élevé,*

*Qu'il fut sage au Conseil, au Combat
intrépide ;*



*Ce qui luy mérita des honneurs immor-
tels,*

*C'est qu'il apprit la guerre à nostre grand
Alcide,*

*Et par là conserva l'Etat, & nos Au-
tels.*

Q. d'Octobre 1684. V.

*Je vous envoie un autre Sonnet,
que fit M^r des Coutures avant qu'ora
eust accepté la Trêve.*

L'UNIVERS AU ROY.

LE Ciel me destina pour estre ton
partage,
Tu fus formé par luy pour me donner
des Loix;
Ta naissante valeur m'en estoit un pré-
sage,
Et mon cœur se rendit à tes premiers
Exploits.



Ton grand Nom commença mon illustre
esclavage,
Ta sagesse profonde a confirmé mon
choix;
C'est à toy seul aussi que je veux rendre
hommage,
Mon Empire n'est dû qu'au plus sage
des Roys.



*Grand Roy, commande donc dans ma
vaste étendue;
La Déesse à cent voix demeure sus-
pendue,
Preste à porter ta gloire aux barbares
Climats.*



*Acheve mon bonheur par le droit de la
Guerre,
Je défendrois en vain tant de vastes
Etats;
Hé, qui peut mieux que Toy vaincre
toute la Terre?*

SS:SSSSSSSS:SSSSSSSSSS

A MONSIEUR ***

VOicy, Monsieur, le Dia-
logue dont vous avez en-
tendu parler. Avant que de vous
le laisser lire, il est bon que vous
sçachiez ce qui a donné occasion

V ij

de le faire. Un jeune Cavalier avoit contracté une habitude si violente de prendre du Tabac par le nez, que cette passion sembloit surpasser en luy toutes les autres. Cependant il fut contraint de céder aux charmes d'une des plus aimables Demoiselles de sa Province; & cette belle Personne, qui ne se pût empêcher de prendre pour luy plus que de l'estime, voyant que cet excès de Tabac luy caufoit souvent de petites incommoditez; alla consulter quelques Médecins, qui l'assurèrent que le Cavalier en se défaisant de cette habitude, éviteroit les fréquentes maladies que le Tabac luy caufoit. Ainsi elle le pria d'y renoncer, par tout l'amour qu'il avoit

pour elle ; & deux jours apres il
luy envoya ce Dialogue.

VICTOIRE DE TIRCIS
sur son Nez, par la défaite du Tabac.

LE NEZ.

ENfin vous l'emportez, & plus con-
tent qu'un Roy,
Vous me sacrifiez à certaine Personne,
Qui quoy qu'aimable, belle, & bonne,
Ne vous est pas si pres que moy.

TIRCIS.

Mon nez, vous m'estes cher plus qu'on
ne le peut croire,
Et je vous puis dire en secret, •
Que si sur vous j'emporte une telle vi-
ctoire,
Je ne l'emporte pas sans peine & sans
regret.

LE NEZ.

Adieu donc, cher Tabac, puis qu'une
injuste envie
M'arrache le plaisir le plus doux de la
vie.

Helas! je me consume en regrets superflus;

Mon cher Tabac, je ne vous verray plus.

TIRCI S.

Quittez, quittez, mon nez, cette douleur extrême,

*Songez à respecter qui m'aime,
Et que j'aime aussi plus ny que moy, ny
que vous.*

*N'allez point exciter contre moy son
courage.*

Elle ne veut ce sacrifice

Que pour me rendre un bon office.

Son cœur plein de bonté,

Le croit utile à ma santé,

Et de plus elle m'en conjure

Par mon amour & tendre & pure.

Cessons, mon nez, de contester,

Et tâchons de la contenter.

Si nous nous faisons violence,

Attendons en la récompense.

Quoy qu'elle accorde à mes ardens desirs.

Nous aurez part à mes plaisirs.

du Mercure Galant. 239

*Enfin si j'obtiens de Climene
Un regard tendre, & que je puisse ofer
Seulement luy prendre un baiser,
Vous en serez si pres, que malgré vostre
peine,
En respirant sa douce haleine,
Vous avouerez qu'il n'est point sous les
Cieux
De Tabac si délicieux..*

On peut connoistre par cette
marque de l'obeïssance du Ca-
valier, que l'amour l'emporte sur
toutes choses, puis que pour plaire
à une aimable Personne, il a fait
ce qu'il auroit crû ne pouvoir
faire qu'en perdant la vie. Je suis
vostre, &c.



SSS22:52S2SS2:2SSS

REPONSE AUX

*doutes proposez sur nostre
Langue, dans le dernier Ex-
traordinaire.*

QUand on possède le génie
d'une Langue, & qu'elle
nous est naturelle ; non seule-
ment quatre, mais vingt années
de voyages & de séjour dans les
Pays étrangers, n'empeschent
pas qu'on ne la puisse cultiver
& l'embellir, proposer des dou-
tes, & faire des mots nouveaux,
pourveu que ces mots soient né-
cessaires, agréables & naturels,
& qu'aucun n'ait déjà tenté mal

à

à propos la mesme chose ; autrement ces mots sont inutiles , & peuvent faire accuser l'Autheur de témérité. Mais lors qu'une Langue nous est étrangere , & que nous ne la parlons pas dans sa source , il est encore moins excusable d'inventer des mots sous prétexte de l'embellir , & de la rendre plus riche. Ainsi je ne suis pas surpris si la Dame de Savoye , fust-elle parente de Vaugelas , choqua l'oreille du bel esprit qui nous a proposé ces doutes , lors qu'elle dit que la viande qu'elle avoit apprestée à son Marry qui estoit malade , avoit beaucoup de tendresse. Une Savoyarde peut parler de la sorte , sans qu'on y trouve à redire.

Je demeure d'accord que *Ten-*
Q. d'Octobre 1684. X

dresse, ne se dit que dans le figuré, qu'il est entierement consacré à l'amour ; & que nostre Langue n'a point de mot qui dans le propre, soit opposé à celui de *Dureté*. *Mollesse* ne se dit point dans le propre, & en parlant de viandes, & de plusieurs autres choses, on ne dit point *des Viandes moles*, *du Pain mou*. Admirez pourtant la bizarerie de nostre Langue ! nous disons fort bien *une Chair mole*, *un Pain molet*. *Tendre* est donc le véritable opposé de *Dur* dans le figuré & dans le propre. Le mot de *Délicatesse* n'y convient point du tout. Il signifie ce qui est délicieux, ce qui est exquis, ce qui est foible. Ainsi nous disons *un morceau délicat*, *une complexion*

délicate. Des Viandes délicates, ne sont pas seulement des Viandes tendres, mais excellentes & bien apprestées. Le mot de *Tendre* est donc le seul que nous ayons dans le propre. Mais outre le mot de *Dur*, nous avons encor celuy de *Coriace*, qui exprime assez bien ce qui est difficile à manger, où plutôt ce que l'on mâche avec peine. Je me souviens d'un petit Conte là-dessus que je ne dois pas oublier.

Feu M^r le Duc de Roquelau-
re, dans un Voyage qu'il fit pour
le Roy en Normandie, mangea
chez une Personne de qualité, où
j'eus l'honneur de me trouver.
Comme on luy servit d'une Vian-
de qui estoit un peu dure, parce
qu'elle n'estoit pas mortifiée, un

X ij

Medecin qui estoit présent, dit que cette viande estoit *Chincheuse*. Toute la Compagnie s'éclata de rire. Le Medecin bien loin de se déconcerter, soutint hardiment que le mot de *Chincheux* estoit bon, & qu'il exprimoit bien mieux que *Dur*, & *Coriace*, la nature de la Viande dont il parloit. Peut-être qu'il proposa ensuite le mot de *Chincheux* à l'Académie Françoisse, comme une grande decouverte qu'il avoit faite en nostre Langue. Mais revenons au mot de *Tendeur* dont il est question.

Après l'avoir soigneusement examiné, & l'avoir tourné de tous costez, aussi-bien que son prétendu Inventeur, non pas comme luy, pour voir s'il estoit

Piémontois , Toscan , Espagnol , ou Grec ; mais s'il pouvoit estre François , je conclus que non , par les raisons que j'ay avancées ; qui sont que *Tendreur* n'est ny nécessaire , ny agréable , ny naturel , & que plusieurs Grammairiens ont échoüé il y a long-temps , en voulant enrichir nostre Langue de ce mot. Morel dans son Dictionnaire Latin , a traduit *Tenetitas* par *Tendreur* ; mais comme s'il n'eût pas esté content de ce mot , il a mis *Tendreté* dans son petit Tresor des mots François. Quelques-uns l'ont suivy pour *Tendreté* , comme Nicod dans son grand Dictionnaire , & l'Abbé Danet dans ses deux Dictionnaires Latin & François à l'usage de Monseigneur le Dauphin ; mais

aucun autre que je sçache n'a dit *Tendreur*, & nul bon Auteur ne s'en est servy. Le Pere Pomey dans son Dictionnaire Royal s'est contenté de *Tendresse* dans le propre ainsi que dans le figuré; & dit *la tendresse d'une chose molle*. Le Gentilhomme bas Breton qui propose ses doutes sur nostre Langue avec tant d'esprit, a bien remarqué que *Tendresse* estoit élégant dans le stile figuré, & barbare dans le propre; mais il s'est bien donné de garde de proposer *Tendreur*, ou *Tendreté*: non seulement parce que ces mots sont rudes & barbares; mais parce que nostre Langue s'en pouvoit passer. En effet, quelle nécessité de dire *j'aime la tendreur du Pain*, pour dire *j'aime*

le *Pain tendre* ? Mais outre cela il est certain que *Tendreur* n'est ny naturel, ny agréable ; & s'il falloit choisir , on devroit plutôt se servir de *Tendreté* , comme plus conforme à l'analogie , & plus doux à l'oreille. Car si de *Hautesse* & de *Largeesse* , on a fait *Hauteur* , & *Largeur* ; de *Molesse* , on a fait *Molleté* , & ainsi de plusieurs autres. Mais à dire vray, ny *Molleté* , ny *Tendreté* , n'ont point esté bien receus dans le bel usage , & ils ont eu aussi-bien que *Tendreur* les influences d'*Orrion* , & de la *Poussiniere* contraires à leur naissance.

Il n'en a pas esté ainsi du mot d'*Aphorisme*. Tout Grec qu'il est, il a toujours esté du bel usage, non seulement dans la *Medecine*.

X iiij

à laquelle il est consacré, mais encore dans toutes les matieres où l'on peut l'appliquer métaphoriquement. Je ne suis donc point surpris de le voir dans un discours de politique , & ce n'est point parler Grec à faux , de dire un *Aphorisme d'Etat*, pour une *maxime d'Etat*. *Aphorisme* est pris pour une Sentence dans quelque Langue que ce soit ; les Sentences deviennent des maximes quand elles sont appliquées dans un Art ou dans une Science. Ainsi le mot de *Cosme de Medicis* , peut estre un *Aphorisme* dans la Politique , comme dans la Medecine ; car on peut fort bien appliquer dans le langage figuré les termes d'un Art ou d'une Science , à un autre Art & à une autre Science ;

lors que les choses ont du rapport entr'elles , & qu'on le fait par comparaison , & par métaphore. On a toujours comparé un état Politique à un corps naturel , sujet à beaucoup de maladies , & ceux qui le gouvernent à d'habiles Medecins qui le doivent guérir ; ce qui a fait dire à Bacon , que les Ministres qui ne joignent pas la Science à l'expérience, sont des Empyriques d'Etat , *Empyrici conciliarii*. Or si on appelle fort bien un Ministre un Empyrique d'Etat ; je croy qu'on peut fort bien nommer un précepte de Politique , un Aphorisme d'Etat. Pour moy je trouve ce mot aussi-beau que l'autre.

Comme donc la Politique &c

la Medecine ont beaucoup de rapport ensemble, si on les considère à l'égard de leurs objets, je ne puis blâmer ceux qui confondent les termes de ces deux Arts, pourveu qu'ils le fassent heureusement, & avec esprit. Balzac & Silhon peuvent fournir plusieurs exemples dans l'*Aristipe*, le *Prince*, & le *Ministre d'Etat*. J'avouë qu'il est toujours bon de s'en tenir aux termes propres des Arts, & des Sciences; & qu'on dit d'ordinaire, *les Maximes de la Politique*, & *les Aphorismes de la Medecine*. *Les Axiomes de la Philosophie*, & *les Dogmes de la Theologie*. Mais suivant la regle que je viens d'établir, les grands Autheurs en peuvent user autrement, & c'est

par là qu'ils donnent souvent de la beauté & du relief aux pensées les plus communes.

L'Autheur de ces doutes a peut-estre voulu montrer l'estime qu'il fait de la Langue Grecque , en s'estendant sur les mots d'*Axiome* , de *Maxime* , & d'*Aphorisme* ; car puis qu'il convient que ce dernier signifie une Sentence , tout ce qu'il a dit auparavant estoit peu nécessaire. Je n'examine donc point si *Axiome* ne signifie autre chose que *Dignité* ou *Autorité* , il suffit, qu'on appelle ainsi les Sentences qui ont de la dignité & de l'autorité dans l'Ecole ; si *Maxime* est tiré d'*Axiome* , puis que l'un & l'autre veulent dire la mesme chose , & enfin si *Aphorisme* n'a

jamais signifié que *Section*, *Définition*, & *Séparation* ; puis que toute Sentence doit contenir ces trois choses. C'est une Section, une Séparation d'un plus grand discours, & la Définition de la chose qu'on explique. Je laisse juger après cela, si une expression qui a ces qualitez, doit s'appeller *Aphorisme*, & si ce mot tout simple qu'il est, ne peut pas s'appliquer ailleurs que dans la Médecine. Mais enfin, puis que Hypocrate s'en est servy le premier, & l'a consacré dans cet Art, je consens qu'il y demeure pour le stile propre, mais je soutiens qu'on peut l'employer sur un autre sujet dans le figuré, & alors *Aphorisme* signifiera fort bien *Axiome*, ou *Maxime*. Mais

de la maniere dont cét Ecrivain traite en passant Hypocrate & les Medecins, on voit bien qu'il y a plus de passion, que de raison dans sa Critique, & qu'il n'a blâmé *Aphorisme d'Etat* que par antipathie pour la Medecine.

Mais nous voicy au quatriéme doute, où il n'a pas esté plus heureux que sur les autres. Il prétend que *Force* n'est jamais adjectif, & qu'il est toujours adverbe; & sans penser que quand sa proposition seroit veritable, l'Auteur a pu mettre *Force* comme adverbe, il condamne cette façon de parler, *force Princes & force Ministres*. Mais *Force* est adjectif & signifie *Plusieurs*. L'Abbé Danet dans son Dictionnaire François Latin a dit *force Bœufs, multi, plu-*

rimi Boves. Le Critique même en demeure d'accord, quand il apporte pour exemple *force Gens*, ce qui veut dire *plusieurs Gens*, aussi bien que *beaucoup de Gens*. Mais de plus, puis que *Force* selon luy signifie *beaucoup*, pourquoy ne veut-il pas qu'on die *force Princes & force Ministres*? *Force* veut dire icy *plusieurs*, & même est plus élégant. *Plusieurs* est un terme bas dans le stile figuré, comme dans la Poësie; & pour *Beaucoup* qu'on prétend estre meilleur que *Force*, je ne suis pas de l'avis de M^r Berain, ny de l'Autheur de ces doutes, qui apparemment a veu la remarque de *force Vin* dans la politesse de la Langue Françoise. Mais enfin, *Force* est du bel usage, & nos meilleurs

Ecrivains s'en servent tous les jours pour dire *plusieurs & beaucoup*. Tout ce que l'Autheur ajoute encore icy, n'est que pour faire voir qu'il possède aussi-bien nostre Langue, que la Grecque, mais je crains bien qu'il ne soit luy mesme de ceux qui voyent mal les choses à force de lumieres.

Les deux Enigmes du mois d'Octobre, dont les Mots estoient la Fusée volante, & les Feuilles, ont donné lieu aux Explications qui suivent.

I.

PEut-on voir plus de bienveillance
Que Mercure en a pour la France?
Afin de contenter nos regards curieux,
Il les élève jusqu'aux Cieux
Par une agreable Fusée,

Qui d'abord qu'elle est embrasée,
 Fort voisine de Jupiter,
 Fait mille serpenteaux en l'air.
 Sa bonté va plus loin ; apres que dans
 la nuë
 Il a sçeu porter nostre venü,
 Pour satisfaire en tout le plus noble des
 sens,
 Sur la fin de l'Automne il rend les Fo-
 rests belles,
 En donnant des Feüilles nouvelles,
 Et la convertit en Printemps.
 AVICE, de Caën.

II.

A Moins d'une grande jeunesse,
 C'est avoir bien de la foiblesse,
 Que de s'épouvanter des Enigmes du
 mois.
 L'effet de la Fusée est tout-à-fait ai-
 mable,
 Et des Feüilles dans tous les Bois
 Le murmure est fort agreable.
 Le mesme.

III.

Mercure ayant appris & la Trêve
& la Paix,

*En est plus joyeux que jamais;
Et pour marquer par tout sa joye,
Il la voudroit porter aux Dieux,
Et cherchant la plus courte voye,
Il n'en découvre point qui luy convienne
mieux,*

*Ny qui luy semble plus aisée,
Que de faire voler aux Cieux,
Avec ses serpenteaux, la volante
Fusée.*

RAULT, de Rouen.

IV.

Pourquoy me vanter de mon sort?
Le Printemps fait ma vie, & l'Automne
ma mort.

*Je ne vaux pas que l'on me cueille;
Ne dit-on pas le plus souvent,
Lors que l'on parle d'une Feuille,
Autant en emporte le vent.*

Le mesme

Q. d'Octobre 1684.

Y

V.

Sur l'Enigme du mois permettez que
 je glose,
 Au hazard de déplaire à nos Provinciaux;
 Ils ont plus que doublé la dose;
 Car jamais mille serpenteaux;
 Dans la Feste la plus prisée,
 Ne sont sortis d'une Fusée.

C. HUTUGE, d'Orleans,
 demeurant à Metz.

VI.

C'Est un Proverbe fort commun,
 Et par tout connu de chacun,
 Aussi bien que de toy, Mercure,
 Que celui qui par aventure
 A peur des Feuilles quelquefois,
 Il ne faut pas qu'il aille aux Bois.

BRUNET, de la Rue du Temple.

VII.

CONTRE LES AMBITIEUX.

E Sprits ambitieux qu'un vain orgueil
 enteste,
 Pour aspirer sans fin au faite des gran-
 deurs;

*Vous briguez chaque jour des Charges,
des honneurs,
Dignitez & hauts rangs, sans que rien
vous arreste.*



*Lors que d'un bon Employ vous avez
fait conquête,
Hé, que ne goûtez-vous le fruit de vos
labeurs?
Vous passeriez vos jours sans crainte des
malheurs
Dont vostre ambition fait naître la tem-
peste.*



*Quoy donc, pour satisfaire à vostre va-
nité,
Faut-il vous éloigner de la tran-
quillité,
Qui vous rendroit toujours la Fortune
propice?*



*Si comme une Fusée on vous voit
élever,
Prenez garde à son sort, il tend au pré-
cipice.*

260 Extraordinaire

Car quand elle a monté, ce n'est que pour
crêver.

ALCIDOR, du Havre.

VIII.

CONTRE LES HYPOCRITES.

Monstre d'iniquité, dangereux
Hypocrite,
Faux-Devot, Scélerat, Âme double &
sans foy,
Toi qui crois tromper Dieu, les Pré-
ceptes, la Loy,
Par un dehors fardé tout convert d'Eau-
benite.

CD

Ces regards affectez, ces vestemens d'é-
lite,
Ce visage défait, cet appareil d'ef-
froy,
Ce grand extérieur, tout a-je-ne-sçay-
quoy,
Qui fait d'un Imposteur remarquer la
conduite.

CD

Semblable à la Fusée, on te voit un beau
feu;

Tant que tu sçais couvrir ton détestable
jeu,

Tu nous paroïs monter au Ciel plein de
lumière.



Mais comme elle à la fin ce n'est qu'ob-
scurité;

La fourbe paroissant, fait manquer la
matière

Qui-cacheoit à nos yeux sa noire im-
piété.

Le même.

IX.

VOicy déjà l'Hyver; la neige, les
frimats,

Tombent abondamment dans nos vastes
Campagnes;

L'on en voit de grosses Montagnes,
Comme si nous estions sous les plus froids
Climats;

Les Feuilles ont à peine encor quitté les
Arbres,

Quand nous voyons icy la fâcheuse saison
Qui nous font garder la Maison,

Plus froids que ne le sont les Marbres.
 Mais quelque rigoureux que puisse estre
 l'Hyver,

Mon cœur conservera pour vous, belle
 Sylvie,

Une ardeur dont le temps ne le sçauroit
 priver,

A moins de le rendre sans vie.

Que le vostre, constant, se défende à son
 tour

De donner entrée à la Glace,

N'y laissez entrer que l'Amour,

Qui peut seul dignement occuper cette
 place.

Le mesme.

X.

Vous vous embarrassez de peu.
 Depuis quand manquez-vous
 de fen?

Avez-vous la cervelle usée?

Il faut, pour deviner, vous y prendre
 autrement;

Si j'allois aussi lentement,

Je n'aurois pas démeslé la Fusée.

LE CLERC DE BÜSSY.

XI.

CE souhait pour un Clerc est beaucoup
entreprendre,

Et mon procédé va surprendre,
Jusqu'à passer pour imprudent;
Mais il est possible, & Dieu veuille:
Que je sois bientôt Président,
D'avance j'ay visé la Feuille.

Le même.

XII.

VOicy le temps de la tendresse;
Désais-toy, ma Philis, de ton humeur
tygresse.

LOUIS, le plus grand des Héros,
A préféré nostre repos
A la conquête de la Terre.
Tandis qu'on goûte les attraits
D'une si glorieuse Paix,
Ne restons pas toujours en Guerre.
Je t'aime en un mot comme en cent;
Les discours en amour sont bien souvent
frivoles,
Il ne faut point tant de paroles
Pour exprimer ce que l'on sent.

Lors qu'un Amant dans l'esclavage
 Veut marquer ses amoureux soins,
 Il vaut mieux qu'il en dise moins,
 Et qu'il en fasse davantage.
 C'est ainsi que je fais ma cour.
 Ne difere donc plus, ma Philis, à te
 rendre,
 Tu perds un temps à te défendre,
 Que tu dois donner à l'amour;
 Et celui des plaisirs semble toujours si
 court,
 Qu'on ne sçauroit trop tost le prendre..
 Sçache que la beauté passe bien viste
 aussy,
 Qu'elle n'a que l'éclat d'une belle Fusée,
 Et qu'un Amant devient transy
 Dès le moment qu'elle est passée.
 Tu devois m'aimer au Printemps,
 Et ton cœur dans l'Automne est encor
 tout de marbre;
 Il ne fait plus beau dans les Champs,
 Quand les Feuilles tombent de l'Arbre..
 Après avoir tant attendu,
 Récompensons le temps perdu.

DIEREVILLE.

XIII.

XIV.

A la Dame qui a fait la premiere
Enigme, & qu'on dit estre Mere
de douze Filles.

Que vos Enigmes sont gentilles!
Vous avez fait sans-doute ainsi
vos douze Filles?

Ce sont douze morceaux frians.

N'en demeurez pas là, vous estes trop
rusée;

Pour ne pas faire autant d'Enfans
Que vostre seconde Fusée.

Le mesme.

XV.

Philis, ma belle Enfant, lors qu'il
pleut & qu'il vente,
Nège, gresle, & fait tous les temps,
Que les Feüilles tombent aux Champs,
Qu'y trouvez-vous qui vous enchante?
Y voulez-vous passer l'Hyver
Pour accabler mon cœur de langueur, de
tristesse,

Me faire soupirer sans cesse,
Et peut estre à la fin créver?

Q. d'Octobre 1684. **Z**

266 Extraordinaire

*Ma foy, vous seriez trop severe,
Je ne mérite point un si rigoureux sort,
Et vous regréteriez la mort
D'un Amant qui n'avoit que les soins
de vous plaire.*

*Hâtez-vous donc de revenir,
J'ay mille choses à vous dire,
Qui vous feront pâmer de rire,
Et vous me ferez moins souffrir.*

Le mesme.

XVI.

U*Ne Fusée en l'air a l'effet qu'on
prétend,
La Boëte & le Mortier en peuvent faire
autant,
C'est un accouchement terrible en appa-
rence;*

*Les feux sortent en abondance
Du sein de la Mere, aux hauts Lieux,
Ce qui plaist, & charme nos yeux.*

L'INSENSIBLE DE MONTALTE.

XVII.

Tircis s'est enfin résolu
Au Sacrement; il l'a voulu.

Pourquoy donc craindre encor un revers
de Fortune?

Si l'on fait les yeux doux à son aimable
Brune,

Il n'est plus temps de faire un nouveau
choix;

Qui craint la Feuille, n'entre au Bois.
Le même.

XVIII.

L'Une & l'autre Enigme est aisée;
La première est une Fusée,

Non celle que l'on peut filer,

Mais c'est une volante en l'air.

Ce sont des Feuilles la seconde.

Toutes deux vont ainsi que l'on va dans
le monde,

L'une de bas en haut, l'autre de haut
en bas,

Et je croy ne me tromper pas.

LA BELLE NOURRITURE
du Havre.

Z ij

XIX.

Jugez si je suis avisée,
 En vous disant tout-à-la-fois,
 Que les deux Enigmes du mois
 Sont les Feuilles & la Fusée.

L'AIMABLE MINERVE, de
 la Ruë Gervais-Laurens.

XX.

Homme qui cours apres la Fortune
 brillante,
 Tu veux toûjours paroistre; il n'a jamais
 esté
 De passion plus forte, & de moins in-
 constante
 Que ta soif des honneurs, & que ta
 vanité.



Tu sçais qu'avec le temps toute autre
 devient lente;
 Mais ton orgueil voudroit sans cesse
 avoir monté
 Sur la teste des Grands, & sur la plus
 puissante
 Dont le Spirituel mesme est le plus
 tenté.



*Mais celui que tu vois de si grande
apparence,
Qui monte promptement, qu'on flate, &
qu'on encense,
Où les Gens d'intérêt font trouver des
appas,*



*N'est vraiment qu'une belle & volante
Fusée,
Dont le brillant éclat a ton ame abusée,
Qui monte pour descendre, & ne tardera
pas.*

GYGES, du Havre.

XXI.

Que le Jardin d'Amour nous plaist
& nous ravit!

Que son Parterre est agreable!

Il charme les sens & l'esprit;

Mais aussi qu'il est veritable

*Qu'il en faut arroser les Feüilles & les
Fleurs*

Bien souvent de l'eau de nos pleurs!

Cependant j'ay raison de dire

Z iij

Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus

amir,

ison,

'e har-

s?

oint dans

Belle

u)

ouvelle.

uste,

il le plus

ordila

te.

une autre

ent.

e,

liij)

270 Extraordinaire

*A cet Amoureux qui soupire,
Que la Feuille & la Fleur
De ce plaisant Jardin est encor le meilleur;*

*Le Fruit est tout plein d'amertume,
On ne le sent que trop mesme avant le
Dessert.*

*S'il n'en veut point croire ma plume,
Qu'il en consulte un goust expert.*

Le mesme.

T XXII.

*Trcis me dit que c'est sa destinée
De se soumettre aux Loix de l'Hy-
menée;*

*Mais il en craint la suite, Enfants, soucy,
chagrin,*

*Goucou, Procès, divorce, Hôpital, Es-
clavage,*

*Les ordinaires fruits du plus beau Ma-
riage.*

*Me demandant conseil, je luy dis, mon
Voisin,*

*Ta crainte est assez bien fondée,
Tout Homme qui l'a bien sondée
Trouve beaucoup de raison;*

*Mais apprens, ou qu'il faut bannir,
amour, tendresse,*

*Quoy qu'ils soient en toy de saison,
Ou que tu dois avoir bien plus de har-
dieffe.*

*Ne te l'ay-je pas dit cent fois ?
Des Feüilles as-tu peur ? ne va point dans
le Bois.*

*Quoy ! tu veux comparer ma Belle
A ce Bois ? (m'a-t-il répondu)*

*Ouy, mais, je l'ay prétendu,
Et la comparaison est jolie & nouvelle.*

*Ecoute, je v'ay la prouver.
Elle cloche si peu, je la trouve si juste,
Que chacun la doit approuver.*

*Je dis qu'un Homme armé, fust-il le plus
robuste,*

*Entre-t. il dans un Bois, dès l'abord il a
peur,*

*Et bien souvent il ne voit goutte.
Il voudroit mesme alors trouver une autre
route;*

*Il la prendroit de tres-bon cœur.
Il y fait pourtant bonne mine,*

Z iij

Quoy qu'en effet tout le chagrine,
 Comme il est dans le repentir,
 Il en voudroit bien-tost sortir,
 Car il prévoit de loin quelque malaventu-
 re,
 Qui le fera bien tost pester contre nature,
 De l'avoir engagé dans un si méchant pas,
 Qui conduit souvent au trépas.
 En effet on le dévalise,
 Il est tout nud mis en chemise,
 On luy prend sa substance, on ne laisse
 apres tout
 Que ce qu'on ne peut prendre : & quand
 il est à bout,
 Réduit à l'extrême disete,
 Tout garoté qu'il est, souvent on le mal-
 traite.
 Ah ! n'est-ce pas, Tircis, ce qu'on voit
 dans l'Hymen,
 Lors qu'il faut user ce lien
 Qu'on ne peut rompre dans la vie !
 Quand donc un Homme feroit bien,
 Qui pour estre Martyr, se livre & se
 marie,

*Qui l'évite fait mieux, il a plus de raison.
Cher Amy, fais profit de la comparaison,
Elle est juste, je le parie.*

Le mesme.

XXIII.

CONTRE LES ENVIEUX.

M Alveillant, qui ne peux regarder
de bon cœur
Cet Homme du grand air, à qui l'on fait
caresse,
Devant qui tout frémit, devant qui tout
s'abaisse,
Dont chacun brigue la faveur.



Il ne mérite pas, il est vray, tant d'hon-
neur;
Mais faisant ce qu'il veut, son pouvoir,
son adresse,
Sçauront plus faire encor profit de ta
foiblesse.
Souffre donc, cache ta douleur.



Apprens, mesme, Envieux, que tu causes;
ta perte,

174 *Extraordinaire*

*Que ta route est la pire, & c'est la plus
déserte.*

Prens un chemin plus assuré.



*Ne touche point cet Homme, il est une
Fulée,*

*Pour monter tout d'un coup la mieux au-
torisée;*

C'est un Noli me tangere.

LA PETITE ASSEMBLÉE du Havre.

XXIV.

C *Hacun veut réussir dans ses plus
grands projets;*

*Mais quel chemin prend-on? De la plus
grande Affaire*

*On veut par négligence en faire la der-
nière;*

Aussi l'on ne peut pas y réussir jamais.



*Quelle peine prend-on pour un peu de
succès?*

*Et l'on n'a point de soin pour le plus né-
cessaire.*

*Terrible aveuglement ! Changeons donc
de maniere;*

*Prenons plus de soucy de nos vrais in-
térêts.*



*Imitons la Nature , admirons sa sa-
gesse,*

*Comme un Arbre a ses Fruits, mais avant
la vieillesse,*

*Et que les Feüilles soient en état de
tomber.*



*Fait-on le mesme ? Non , la Jeunesse se
passe,*

*L'on n'a rien fait encor ; on la voit suc-
comber,*

*Tandis que pour autruy seulement elle
amasse.*

La mesme.

XXV.

DE tes Enigmes, la premiere
M'a bien embarrassé l'esprit..
Mercure, je l'ay leüe entiere,
Du moins six fois sans aucun fruits.

*Mais cette volante Fusée
Qui fend les airs en un moment,
M'est, quoy qu'un peu trop lentement,
Venuë enfin dans la pensée.*

LE PAGNON, de la Rue
des Carmes de Rouën.

XVI.

JE tremble à tous momens, à la peur je
succombe.

*Ainsi comment pourrois-je aller au
Bois,*

*Puis que le moindre bruit d'une Feüille
qui tombe*

*Me donne atteinte, & me met aux
aboïs.*

Le mesme.

XXVII.

C'Est nostre jeu, charmant Mer-
cure,

*Et l'on ne peut sans nous faire une injure
Atroce & scandaleuse, en un mot un
affront*

A nous faire rougir le front,

Douter qu'un *Habitant* de la *Ville* de
Grace,

Ne respirant que feu, sans sentir froid,
ny glace,

Et naissant élevé dans les plus grands
hazards

Qu'on rencontre au mestier de *Mars*,

D'une maniere trop aisée,

Ne puisse démesler vostre belle *Fusée*.

Puis que tantost cet *Elément*

Nous sert de divertissement

Pour faire voir par tout les bontez, &
la gloire,

Et solemniser la mémoire

Des *Faits* miraculeux, surprenans,
inoüis,

De nostre auguste Roy l'invincible
LOUIS;

Tantost pour repousser par un effort con-
traire

L'entreprise d'un *Adversaire*,

Et faire voir enfin en *Guerre*, comme
en *Paix*,

Ou par de tres-joyeux, ou terribles
effets,

278 Extraordinaire

*Que nous sçavons payer en fort bonne
monnoye;*

*Contre les Ennemis, ou dans les Feux
de joye.*

LE FRANC BOURGEOIS
du Havre.

XXVIII.

LE Mot de cette Enigme est trop em-
barassant,

Je ne voy rien de plus lassant,

Ce Mot à deviner me trouble la cervelle.

En vain je m'en voudrois mesler,

Car proprement cela s'appelle

Une Fusée à démesler.

XXIX.

Si j'aime, c'est au temps qu'on voit les
Fleurs éclore,

*Mon cœur est à l'amour parfaitement
soumis;*

*Mais quãd dans nos Jardins nous voyons
pâler Flore,*

*Je ris, & m'en console avecque mes
Amis,*

Et bûvant du bon Vin qu'en Cham-
pagne l'on cueille,
Je finis mes amours, voyant tomber
la Feuille.

L'HEUREUX PELERIN, de la
Paroisse S. Benoist.

X X X.

JE vous l'ay dit, Philis, & vous deviez
m'entendre,
Qu'un jour au trébuchet on sçauroit vous
surprendre;
Car qui n'obéit pas aux Loix de la
Raison,
Risque souvent, bien lo'n de prendre,
De se voir pris à l'hameçon.
C'en est fait pour vous, & le pire
Est que vous ne sçauriez, Philis, vous
en dédire,
Et je vous le diray cent fois;
Dûssiez-vous mépriser l'avis que je vous
donne,
Quand on craint les Feuilles, personne
Ne doit jamais aller aux Bois.

LE PASTEUR FIDELLE,
d'Auxerre.

Mercure, en vérité le trait est peu
galant,

Et j'ay bien raison de me plaindre,
Car jamais je n'eus tant à craindre
Que de vostre Serpent volant.

C'est outrepasser la risée,
De m'envoyer une Fusée

Comme celle qui vient de tomber près de
moy.

La voyant encore embrasée,

Elle m'a donné tant d'effroy,

Que j'en trêble encor quand j'y pense.

Une Feuille exposée au vent

N'est pas plus agitée avec son inconstance,
Que je l'estois dans ce moment.

A peine d'où j'estois ay-je quitte la place,
Qu'elle a fait un effort comme pour s'é-
lever;

Il sembloit pour me suivre encor qu'elle
eust l'audace,

Mais hélas ! c'estoit pour crever.

Et (grace à mon destin) m'éloignant
assez vite,

*J*e m'en suis vûe à la fin quite
Pour ce que j'avois eu de peur
Qu'il ne m'en arrivast quelque étrange
malheur.

SYLVIE du Havre.

XXXII.

L'Invincible Louis met le calme en tous
lieux,
Par la Trêve qu'il a donnée.
Tous les Mortels en sont joyeux,
Et mesme on a sçû que les Dieux
Ont tous solennisé cette heureuse journée.
Ouy, lors que l'on a vû ce Monarque
puissant
L'accorder à l'Empire aussi-bien qu'à
l'Espagne,
Pendant que ce grand Roy tenoit dans la
Campagne
Des Troupes qui pouvoient subjuguier le
Croissant,
L'on a bien remarqué qu'il préfere à sa
gloire
Le repos de l'Europe, & qu'il croit la
Victoire.

Q. d'Octobre 1684. Aa.

*Plus grande en accordant pardon aux
Ennemis,*

Que s'il les avoit tous soumis.

*Que chacun à l'envy plein de reconnois-
sance,*

*Pour ce vaillant Héros pousse au Ciel mille
vœux,*

*Chantant Vive le Roy dans la Réjoûis-
sance,*

Et que de joye icy l'on fasse mille foux.

Mercuré nous excite, il tient une Fusée,

*Couverte artiftement de Feüilles de Lan-
rier.*

Il l'aura bien-tost embrasée.

*Mais il prétend auffi qu'à ce figne guer-
rier*

Un chacun redouble fans cefle

Ces cris de joye & d'allegrefle,

Vive le Roy, vive LOUIS,

Par qui nous recevons mille biens inouis.

LA PETITE ASSEMBLEE A
du Havre.

XXXIII.

BElles, de vos beaux jours ménagez
le Printemps,
Faites-vous des Amis dans la fleur de
vos ans,
Que tout dessein d'amour avec eux s'exé-
cute.
Alors parlant d'un plus haut ton,
Des Feuilles en nul temps vous ne crain-
drez la chute,
Et rirez du Qu'en dira-t-on.

LEGER DE LA VERBISSONNE.



Aa.ijj

S2:SSS2S2S:S22SSSS

P O R T R A I T,

*Accompagné de l'Eloge
d'un Amy.*

QUoy que ce ne soit plus la mode de faire des Portraits, & qu'il n'importe guère à la posterité, de sçavoir comme estoient faits Damon & Tircis; Je me laisse encore entraîner à cette coûtume, & ne puis blâmer une invention si honneste, & si louable; car il en est de ces Portraits comme des autres, ce sont des Images sur le Papier. Le souvenir des Personnes illu-

ftres , ou qui nous estoient cheres , & mefme ceux cy , ont un plus grand avantage , en ce qu'ils nous representent l'esprit aussi bien que le corps. Je fçay que les uns & les autres peuvent estre flatez , mais quand i's sont sincerés & tirez au naturel , pourquoy trouver à redire , qu'on laiffe dans ces écrits , la fidelle Image d'un Amy , puis que l'on conserve si précieusement parmy les Meubles , le Portrait d'un Pere ou d'un Enfant ? Enfin ces Portraits éternisent la mémoire de nos Amis , & justifient le choix que nous en avons fait. C'est dans ce sentiment que je vais crayonner icy une groffiére ébauche d'une Personne qui faisoit tout le bon-heur de ma vie.

Le jeune Ventidius avoit la taille médiocre, mais l'air bon, un peu fier, cependant doux, & modeste ; ce qui rendoit son abord agréable, & sa rencontre heureuse. Il auroit esté beau, si la petite Vérole l'avoit épargné. Ses cheveux estoient d'un blond châtain, & en assez grande quantité, pour se passer du secours de la Perruque. Il avoit les yeux bruns, & tout de feu ; mais situez & fendus de maniere, qu'ils paroissent aussi doux que brillans, & pleins d'esprit. Quand l'amour ou la joye les animoit, on ne pouvoit se défendre de leurs regards ; & comme son cœur estoit tout dans ses yeux, il gaignoit celui des autres quand on le voyoit. Enfin, il avoit le front

bien fait, la bouche agréable, les dents blanches & fort nettes.

Pour de l'esprit, il ne falloit que le voir, pour estre persuadé qu'il en avoit. Le ton de sa voix marquoit qu'il estoit vif, & d'une humeur fiere. Cependant il estoit moderé, doux & complaisant. Quoy que plus guay, que mélancolique, il paroissoit d'abord froid & ferieux, à moins qu'il ne fust avec des Gens qui luy plussent: Ce qui me fait souvenir de la devise de *froid & sec*, que luy donna un jour une Dame de ses Amies. Il estoit fort réservé, mais sur tout d'une retenue, & d'une discretion admirable. Jamais Homme n'a eu plus que luy le secret de se faire aimer, & cela par ses bonnes

qualitez seulement , fans y employer la complaisance & la flatterie. Son air, ses manieres agréables, charmoient d'abord, & la probité, la droiture d'ame, & cette vertu de garder le secret qui luy estoit naturelle, achevoient de luy gagner les cœurs de tous ceux qui le connoissoient. Comme il estoit né tout aimable, il avoit de belles qualitez pour l'amour, mais la veritable & la sincère amitié faisoit la plus grande attache. Il aimoit à estre libre ; c'est pourquoy il s'engageoit peu avec les Femmes. Cependant il estoit heureux auprès d'elles, & peu le voyoient sans l'estimer. Il aimoit les plaisirs sans estre débauché, & jamais Homme n'a esté plus agréable
que

que luy dans sa bonne chere. C'estoit là qu'il faisoit paroistre sa belle humeur, & le talent qu'il avoit à bien chanter, & à faire un conte; mais jamais les plaisirs ne l'ont porté à aucun excez, & ne l'ont empesché de faire son devoir. Il estoit sage & vertueux au delà de son âge, & de sa profession; & il avoit des égards pour la Religion, qui rendoient sa pieté aussi délicate que solide.

S'il n'estoit pas né avec une grande fortune, il estoit né sans ambition, & sans vanité, & vivoit content de ce qu'il estoit, sans aspirer aux emplois où son mérite pouvoit l'élever. La qualité d'honneste Homme faisoit sa plus forte inclination, & il estoit si persuadé qu'on la pou-

Q. d'Octobre 1684. B b

voit perdre , en cherchant une plus grande fortune , qu'il se contentoit de l'état dans lequel il croyoit la conserver. Cependant son ame qui estoit noble & relevée , sembloit condamner cette modération , par le bon goust que la Nature luy avoit donné , pour toutes les belles & les grandes choses. Il en jugeoit sainement , & en connoissoit mieux que personne le mérite & la valeur. Il avoit le jugement fort , l'imagination vive , l'esprit net , & une extrême facilité de penser & d'expliquer ses pensées.

Tel & plus parfait encore , estoit l'aimable Ventridius , lors qu'une cruelle fluxion luy tomba sur la poitrine , qui après l'a-

voir fait languir trois ans entiers,
l'a mis dans le Tombeau dans la
29. année de son âge le 2. de No-
vembre 1684.

Ce fut pendant cette longue
& fâcheuse maladie qu'il fit voir
sa patience, son courage, & sa
résolution. Ny la crainte de la
mort, ny l'amour de la vie, ne
luy firent jamais sortir de la bou-
che une parole qui sentist la
plainte ou le murmure. Jamais
mort ne fut aussi plus douce,
plus constante, & plus Chré-
tienne. Ce qui doit rendre sa
mémoire précieuse devant Dieu,
& devant les Hommes.

DE LA FEVRIERIE.

B b ij

SUR LA TREVE.

LE bon-heur de la Trêve , & les
tranquiles jours
Laiſſent régner en paix les Arts , & les
Amours.
Aſſez & trop long-temps une mortelle
guerre
S'eſtoit fait reſſentir & ſur Mer & ſur
Terre.
La dernière raiſon du plus juſte des
Rois
L'avoit preſque forcé de faire ouïr ſa
voix;
Mais enfin nous voyons ſa Royale cle-
mence
Faire grace aux Vaincus , & prendre
leur déſenſe.
Quels Heros a-t-on vu parmi l'an-
tiquité
Avec plus de vigueur rétablir l'équité?

du Mercure Galant. 293

*Parmy tant d'Empereurs quelle au-
guste Personne
Mérita mieux que luy de porter la Cou-
ronne,
Et quel autre que luy, si grand, si
glorieux,
Connut tout par luy mesme & vit tout
par ses yeux?
Est-ce un Jules Cesar, ou bien un Ale-
xandre?
Après du GRAND LOUIS, leur
renom n'est que cendre.
Je ne m'emporte point par un zèle
François;
Cent Peuples à l'instant révèreroient ses
Loix,
Et viendroient pour subir un joug tout
volontaire,
S'ils estoient seurs d'avoir le grand art
de luy plaire.
Cet art n'est pas à tous fort facile à
trouver,
C'est peu que l'on commence; il le faut
achever.*

B b iij;

294 Extraordinaire.

*A moins que d'estre né dans le sein de
la France,*

*On acquiert rarement cette illustre vail-
lance*

*Qui produit chaque jour des exploits
inouis,*

*Et c'est là ce grand art qui sçait plaire
à LOUIS,*

GIRAULT, de Sainville.

S2S2S2·S2S2S2·S2S2

A MADAME ***

Vous sçavez aparemment,
Madame , que l'Abbaye
de Bourgueil , est une des plus
belles qui soit en France , pour la
situation , son Paylage , ses Jar-
dins , ses Canaux qui les envi-
ronnent, son Bois en Patte d'Oye,
ses Prairies , ses Fontaines , &
toutes les choses qui servent à.

L'embellissement d'un Lieu. Elle a esté autrefois possédée par Messire Eleonor Destampes de Valancay , Archevesque de Rheims, ensuite par M^r de Valancay son Neveu , Grand Prieur de France ; & après la mort de ce dernier , le Roy en a gratifié le second Fils de M^r de Louvois, qui en a joiuy pendant sept ans, & qui pour prendre l'Epée sous le nom de M^r le Marquis de Scuvré, en a fait démission à M^r son Frere, quatrième Fils de ce Ministre d'Etat. C'est sur cette perte que nous avons faite, & sur le recouvrement de ce nouveau Maître, qu'on a fait les Vers qui suivent. Ils sont d'un Homme que vous connoissez , & dont je vous laisse deviner le nom par la con-

B b iij

noissance que j'en sçay que vous
avez de son stile. Les mots de
Vallée, Costaux, grande Allée,
grand Canal, Garenne, & Patte
d'Oye, sont les veritables noms
propres des plus beaux morceaux
de Bourgueil.

VER S LIBRES.

L *A Nymphede Bourgueil, des Nym-*
phes la plus belle.

Pour estre de cette beauté

Qu'on peut appeller naturelle,

Vivoit depuis long-temps dans la tran-
quilité,

Quand une fâcheuse nouvelle

Vint arrester le cours de sa félicité.



Elle avoit un auguste Maître

Qu'elle cherissoit tendrement,

Dont elle estoit chérie, autant qu'on le
peut estre,

Et l'un & l'autre à tout moment
Se faisoient à l'envy paroître
Un réciproque empressement.



Un Maître issu des demy-Dieux
D'un mérite achevé, d'une haute espérance,

Et qui pour soutenir l'honneur de ses
Ayeux

A sçû joindre dès son enfance
Mille avantages précieux
A la grandeur de sa naissance:



Un Maître qui suit pas à pas
Le chemin marqué par son Pere,
Dont la gloire fait les appas,
Et qui laisse à propos, par sa propre
lumière,

La route qui ne conduit pas
Toujours bien sûrement, au plus haut
caractère.



Ce bon-heur rendoit tout agréable à ses
yeux.

298 Extraordinaire

Elle passoit ses jours, sans crainte &
sans envie,

Et les esprits malins, broüillons, ambi-
tieux

Pleins de haine & de jalousie

Qui troublent la Paix de ces lieux,

Ne pouvoient pas troubler la douceur
de sa vie.



Mais que ce calme si tranquille
Devoit estre pour elle un pré, agé & fâ-
cheux!

Les Dieux n'ont pas toujours l'abord
doux & facile,

Et souvent sans répondre à l'ardeur de
nos vœux,

Ce qui nous est le plus utile,

Par des motifs secrets, nous est ravi
par eux,



Ce Maistre si chery par la Nimphe
fidelle,

Guidé par les attraits, d'un secret mou-
vement,

du Mercure Galant.



*La quitte, sans quitter l'amour qu'elle
pour elle,
Et sans consulter son tourment
Prend la route contraire où la gloire
l'appelle,
Et satisfait les Dieux, par ce prompt
changement.*



*Jugez de la douleur extrême
Que la Nymphé ressent, dans ce revers
fatal
Qu'elle apprehendoit plus qu'on ne fait
la mort mesme;
Aux derniers desespoirs le sien se
trouve égal;
Helas! quand on perd ce qu'on aime,
Pent-on souffrir un plus grand mal?*



*On luy voit déchirer ses plus beaux
ornemens,
L'air de la propreté luy semble insup-
portable
Ses cheveux vont au gré des Vents
Et ce triste abandon la rend méconnoi-
sable.*

Dans un deuil rempli de tourmens
La pompe est-elle convenable?



Elle perd en un jour cette vive couleur
Qui luy donnoit la grace, & l'air d'une
Immortelle;

Et si des sentimens du cœur
Le visage toujours est le témoin fidelle,
L'on juge que jamais douleur
Ne fut plus grande & plus cruelle.



Dans ce triste appareil, la Nimphe
& desolée

Qui ne consulte que ses maux,
Traverse le Château, court dans la
grande Allée,

Et là d'une voix forte, & pleine de
sanglots,

Annonce sa douleur aux Gens de la
Vallée

Comme aux Habitans des Costaux.



La Garenne fremit, & la Feuille trem-
blante.

Par l'éclat d'un si grand malheur,
Qui ne craignoit point la tourmente,
Et paroïssoit encor dans toute sa vi-
gueur,
Se détache & fait voir sa douleur
violente
Par la perte de sa verdure.



Mesme sort à la fois Je répand sur
Pomone,
Ses Buissons si chers n'ont plus l'air
rigoureux
La Feuille s'en jaunit, le Fruit les
abandonne
Et leur dépoüillement honteux
Fait paroître par tout, au milieu de
l'Automne,
Les marques d'un Hyver affreux.



Bien-heureuse fut la Justice
D'estre convertie d'un bandeau;
Ce spectacle fâcheux auroit fait son
supplice;
Et c'eust esté pour elle un supplice
nouveau;

302 Extraordinaire

Car du mal, aisément la nouvelle se gîtisse,
Et son Palais sçavoit les malheurs du
Château.



Dans un chagrin si général
Pendant qu'un chacun souffre, & sou-
pire sans cesse,

Les seuls Poissons du grand Canal
Qui depuis tout l'Esté souffroient de
secheresse,

Par le cours de nos pleurs, qui n'eut ja-
mais d'égal,

Profitent de nostre tristesse.



C'est dans cét état déplorable

Que Bourgueil se trouve réduit,

Quand la Courriere infatigable

Vient répandre un nouveau bruit

Qui cōme le premier se trouve veritable,

Et de nos vœux ardens & la gloire &
les fruits.



La Nimphe apprend bien-tost qu'un
Maistre glorieux

De celui qu'elle perd doit occuper la
place,

Un Maître issu du sang des mêmes
demy Dieux,

Formé par les mains de la Grace,

Qui marque déjà dans ses yeux

Du Père & de l'Ayeul, les vertus &
la race.



Son esprit demeure en balance,

Sans sentir au moment, ny peine ny
douceur;

Le retour estoit d'importance,

L'on ne sçait qui plûst, triompha sur
son cœur

Dans cette nouvelle occurrence,

De la joye, ou de la douleur.



Mais cette Nimphe enfin, qui n'est pas
trop champêtre,

Et dans le mystère amoureux

Habile autant qu'on le peut estre,

Pour ne pas demeurer, dans cet état
douteux,

304 Extraordinaire

*Se forme le dessein de plaire au nouveau
Maître,
En prenant le party de les aimer tous deux.*



*Voilà quels sont ses sentimens,
Et comme son projet est fidelle &
sincere;
Elle reprend bientoſt de riches veſtemens,
Se pare comme à l'ordinaire,
Et par ces nouveaux agrémens
Montre que ſon deſſein, eſt d'aimer &
de plaire.*



*L'on voit meſme retour parmi les Ha-
bitans,
Leurs fréquens rendez-vous, ſont dans
la Patte d'Oye,
Ils endurent, ils ſont contents
De la perte du don que le Ciel leur
envoye
Et l'on ne vit jamais régner en meſme
temps
Dans un pareil degré, la douleur &
la joye.*

*Le Mot de la premiere Enigme du
mois de Novembre, estoit le Sur-
tout. En voicy plusieurs Explica-
tions en Vers.*

I.

VOyons un peu comme la mode
Se fait paroistre à tous momens
C'est sur ses divers changemens
Que le monde au temps s'accommode.
On pousse toute chose à bout.
D'un Manteau l'on fait une Cotte;
D'un vieil Habit, une Culote,
Et d'un Justaucorps, un Surtout.

RAULT, de Roüen.

II.

Comme ce qui semble commode,
S'établit sans peine partout,
Je ne suis point surpris de voir suivant la
mode,

*Mercur*e paroistre en Surtout.

C. HUTUGE d'Orleans,
demeurant à Metz.

Q. d'Octobre 1684. CC

III.

DU divin Messager du monde
 I a vigilance est sans seconde.
 Il fait aujourd'huy des Présens
 Utiles à beaucoup de Gens;
 Pour ceux qui sont en âge il termine l'Aut-
 ome

Par un beau Surtout qu'il leur donne,
 Ayant fait choix pour cet effet
 De Dierville, Ouvrier parfait.

AVICE de Caen, de la
 Rue de la Harpe.

IV.

A MADAME LA DUCHESSE
 DE S. AIGNAN.

Illustre & charmante Duchesse,
 Ne prodiguez point vostre sang.
 On l'épargne Sur tout aux Gens de vostre
 rang.
 Voyez qu'un digne Fils dès sa grande
 jeunesse.

Ne peut souffrir un Chirurgien
 Qui vous pique, & fait la saignée.
 Avec quelle chaleur cette Ame si bien née

Cherche aussi-tost une Arme, & pour se
vanger bien,

Va l'attaquer, mefame le blesse!

Noble effet d'une ardeur, mais pleine de
tendresse,

Qui nous fait voir déjà combien

Ces belles qualitez s'accroistront avec
l'âge;

Qu'il aura de son Pere & l'esprit & le
cœur!

Bon Dieu, qu'il aura de courage,

Quand il en aura la vigueur!

Belle Duchesse, estre la Mere

De si dignes Enfans, de si beaux Re-
jettons,

Qui serviront un jour la Tige des Bour-
bons,

Ce sont des coups d'Etat, que vous avez
sçu faire

A vostre illustre Eoux, qui les fait quand
il faut.

Gardez donc vostre sang, on connoist ce
qu'il vaut.

Quand ce genereux Duc feroit plus que
tout autre

308 Extraordinaire

Dans tous les Champs de gloire encor
 bien des Exploits,
 En prodiguant le sien pour le plus grand
 des Roys,
 Vous devez pour le même épargner mieux
 le vostre.

G R E's, du Havre.

V.

O l'excellent Tailleur ! Qu'il tra-
 vaille à la mode!

Il fait bien un Surtout, & de belle mé-
 thode.

Il dit qu'il n'est pas juste ; & moy fort
 satisfait,

Je soutiens devant tous, qu'il l'est, & si
 bien fait,

Que tout d'un coup j'ay pû connoistre
 Qu'il sortoit de la main d'un fort habile
 Maître.

Le mesme.

V I.

T Ant d'Ouvrages sont impor-
 tuns,

Faits sur une mesme matiere.

(*Diront peut-estre quelques-uns*)

*On n'en peut lire tant ; pourquoy donc en
trop faire ?*

*Il faut bien du loisir pour en venir à bout ;
Mais ils doivent s'en prendre à l'Au-
theur de l'Enigme,*

Quoy qu'il soit des plus en estime.

*Pourquoy nous donnoit-il à travailler
Sur tout.*

Le mesme.

VII.

*S*Oyez blanc, jaune, rouge, ou noir,
Ce n'est pas ce qui m'embarasse ;
De quelque Etoffe qu'on vous fasse,
Il fait toujours bon vous avoir.

*En Hyver bien pesant, l'Eté quelque
peu mince,*

*Servir également le Bourgeois, & le
Prince ;*

*On devine aisément en vous voyant par
tout,*

Que vous devez estre un Surtout.

GAURET.

Qui n'admira le Mercure
 Avec son Surtout déguisé?
 Mais vraiment c'est bien avisé,
 Car il fait tres-grande froidure.
 Il contente aujourd'hui nos besoins, nostre
 envie;
 Car pour calmer du froid les trop grandes
 rigueurs,
 Il veut selon sa fantaisie
 Nous donner un Surtout de diverses cou-
 leurs.

LE SOLITAIRE du Parnasse
 de Rheims.

IX.

L'Enigme de ce mois m'a donné de la
 peine.
 Je suis mesme tres-incertaine
 Si j'en pourray venir à bout..
 En mettant mon Capot, en ce temps bien
 commode;
 Quoy qu'il soit à la vieille mode,
 J'ay dit, puis qu'on le met surtout,
 N'est-ce point le Morde l'Enigme?

Ne seroit-il pas légitime?

Non, puis que c'est un Nouveau-né

Que l'on met plutôt quand il gèle.

Ny son Frere Manteau l'ainé,

Qui n'est plus qu'un Abandonné,

Ny sa Sœur la Casaque assez propre

& fort belle,

*Ny Surplis, ny Camail, qu'on aura de-
viné,*

*Quoy que mis dessus tout, qu'il cache la
misere,*

N'expliquent point l'Enigme entiere,

Comme un Surtout, Frere puîné.

La belle Nourriture du Havre.

X.

DE mes finesse*s* presque à bout,
Je quitois l'Enigme premiere,

Et m'attachois à la derniere;

Alors que j'ay pris mon Surtout.

L'EPINAY BURET, de Vitré.

XI.

BRandebourg a tourné la Casaque aux
François,

*Et leur donne en la place un Surtout fort
commode.*

*Rendons-luy quelque échange ; il a suivi
nos Loix ;*

*Liaison le permet ; suivons aussi sa
mode.*

L. R. P. E. C. D. S.

XII.

JE suis un Vêtement tres-bon contre la
Bise,

*Et sur un Justaucorps on me porte par
tout ;*

*Mais Crispin qui sous moy n'a rien que
sa Chemise,*

*Peut-il avec raison me nommer son
Surtout ?*

Mademoiselle TESTU, du
Fauxbourg S. Jacques.

XIII.

Mercure, en verité mon esprit est
à bout,

A force de rêver Sur tout

Ce qui compose vostre Enigme.

Je la croy juste ; mais enfin

N'allez pas m'imputer à crime,

De n'en sçavoir trouver le fin.

Quelqu'un

*Quelqu'un plus pénétrant le trouvera sans
doute,*

Peut-être sans la lire toute.

SYLVIE, du Havre.

XIV.

P*Our nous mettre à couvert de la
grandefroidure*

Que l'on nous promet cet Hyver,

Voicy l'officieux Mercure,

Qui vient dans ces lieux nous trouver,

*Pour d'un nouveau Surtout, admirable
& commode,*

Nous faire libéralité.

Chacun en approuve la mode,

Pour son utilité.

LA PETITE ASSEMBLEE A.

du Havre.

XV.

S*ur tout je suis fort commode,*

Sur tout en voila la raison,

Surtout fait suivre la mode,

Sur tout quand revient la saison.

LEON, DRUIDE.

Q. d'Octobre 1684. Dd

XVI.

Vostre Surtout, galant Mercure,
 N'estant qu'un Surtout de papier,
 Doublé d'une belle écriture,
 N'est pas fort propre pour l'Hyver.

CARRIERE, de Vitré
 en Bretagne.

XVII.

Mercure aux Champs comme à la
 Ville,
 Dans cette saison des glaçons,
 Plus que dans les autres saisons,
 Vostre Surtout paroist utile.

L'EPINAY BURET,
 de Vitré.

Ceux qui ont encore expliqué cette
 Enigme sur le Surtout, sont Mes-
 sieurs P. Carrier, de Rouen ; François
 des Portes ; Denys Testard ; Baco ;
 Faillet, de la Place aux Chats ;
 Etienne, Président au Grenier à Sel
 de Senlis ; Le Pagnon, de la Rue

*des Carmes de Rouen ; De L'hospital,
Lieutenant au Grenier à Sel de
Paris ; Le Cadet Breteuil ; De Mon-
preulle, de S. Quentin ; Gandeloup ;
Coqueley-Saingevin, Elu à Bar-
sur-Seine ; Brunet, de la Rue du
Temple ; Chacatras, Procureur, Rue
de la Levrette à Troyes ; L. Bouchet,
ancien Curé de Nogent le Roy ;
Morel, Premier Echevin du Havre ;
Mesdemoiselles Madelon de Protais ;
De Niares ; De Kelegon, de Quimper ;
F. C. de la Tisserandrie ; De Mon-
ceaux la jeune ; Danty, Rue des Fos-
sez ; Nanon Chefferet ; Le Blanc ; &
de Fredeval, d'Amiens ; Le Physicien
de la grande Pompe, de Rennes ; Na-
recy, Rhétoricien ; L'heureux Galopin,
& son aimable Galopine ; L'Abbé des
quatre Mandiens, Clerc de S. Benoist ;
Le Druide ; L'Olivier, de Peronne ; Le*

Dd ij

316. Extraordinaire

Marchand du Coin du Sacq de la
mesme Ville ; Les jeunes Amans de
la Vieille Rue du Temple ; Les
Amours de Cupidon l'ainé, à l'A-
nagramme Siecle d'Amour ; Avise
le Tirepied, de la Rue de la Harpe ;
& Chesauochrisonicochrysidés, de
Langres ; Les Fancuses de la Rue
S. Denys ; L'aimable Compagnie du
R. de S. Germain en Laye ; La jeune
Veuve de la Rue du Temple ; & la
jeune Lisette de Troyes ; ces deux
dernieres en Vers.

La seconde Enigme du mesme mois
de Novembre, a fait faire ces autres
Explications en Vers, auxquelles j'en
ajoute, qui ont esté faites sur l'une
& sur l'autre.

I.

A SYLVIE.

Mercure nous unit, j'en ay l'ame
ravie,

Il ne pouvoit m'obliger plus;

Mais ayez donc pour moy, trop aimable
Sylvie,

Un cœur plus doux que du Verjus.

DIEREVILLE.

II.

AH! Vandangeurs, qu'avez-vous
fait,

Quand vous avez coupé la grape cette
année?

Elle n'estoit pas menre, on le trouve en
effet,

Goustant de la Liqueur qu'elle nous a
donnée.

Elle n'a jamais eu couleur ny goust de Vin,

Ce jus délectable & divin,

Dont nous faisons nostre délice:

Vous l'avez gâté par malice,

Pour n'en faire que du Verjus.

En dépit du Pere Bacchus,

D d iij

*Gardez que pour punir vos crimes,
 Vous ne soyez un jour tous' autant de
 victimes
 A recevoir le châtiment
 Que vous méritez justement.*

LA PETITE ASSEMBLEE A.
 du Havre.

III.

A My, croy-moy, ton Surtout
 (Quoy que d'Etofe tres-fine)
 Ne te convient point du tout.
 On te prendroit à la mine
 (Encore est-ce tout au plus)
 Pour un Vendeur de Verjus.

Le Rival du Charbonnier
 de Rheims.

IV.

NE nous en fait-on pas accroire,
 Quand on nous dit qu'à la Table des
 Dieux
 On boit le jus le plus délicieux
 Qu'on puisse boire?
 Je n'en sçay rien;
 Mais pourtant je gagerois bien

du Mercure Galant. 319

*Que ce jus ne vaut pas le moindre Vin
d'Espagne,*

*Et qu'en comparaison de nos Vins de
Champagne,*

*C'est tout au plus
De la Piquette ou du Verjus.*

Le mesme.

V.

D*Es trois Enfans produits de la Vigne
leur Mere,*

*L'ainé c'est le Verjus, mais il n'en vaut
pas mieux.*

Sur luy le Vin son second Frere

Emporte le prix en tous lieux;

*Sur son Cadet Vinaigre il peut sans mé-
disance*

*Publier qu'on luy doit souvent la préfé-
rence.*

EX

*Le Verjus, quoy qu'ainé, n'est pas plus
vigoureux;*

C'est toujours le plus langoureux,

Qui ne peut pas se conserver luy-même:

Sans le secours du Sel, le Frere de Vénus.

D d iiii.

320 Extraordinaire

*Son teint & sa couleur sont bien-rost
devenus
Des objets déplaissans, & d'un dégoust
extrême.*



*Quand il est jeune, on l'estime meilleur,
Que quand devenu vieil il change de
couleur.*

*Il est peu de Festins où l'on ne le convie,
Où son Frere le Vin fait bien le quant-à-
moy,*

*On en fait un plaisir des plus grands de
la vie;*

*Mais son Cadet & luy n'ont jamais tant
d'employ.*

LA BELLE NOURRITURE
du Havre

VI.

H*Elas! mon goust estoit perdu;
Mais l'incomparable Sylvie,
Que j'aimeray toute ma vie,
Depuis trois jours me l'a rendu;
Son Verjus m'a reconfortée.
Qu'il est agréable & bien fait!*

du Mercure Galant. 321

*Tout le monde en est satisfait,
Et je ne suis plus dégoûtée*

La mesme.

VII.

*SI nous avions de quoy faire icy bonne
chere,
Mercure, on vous prieroit de venir au
Festin;
Vous verriez les Enfans produits de même
Mere,
Le Verjus, le Vinaigre, avecque le bon
Vin.*

Le R. P. C. C. D. S.

VIII.

*LE Surtout qui me fait paroistre,
Sans imiter les Gens. qu'on en voit re-
vestus,
Me pourra bien faire connoistre,
Estant près d'une Place où l'on fait le
Verjus.*

*ÆDIPÉ, de la Rue
des Lavandieres.*

UN de ces jours derniers, crotté jus-
qu'aux épaules,

Je venois de chasser le long de jeunes
Saules,

Que l'on avoit planté en Fonds maré-
cageux,

Lors que dans ce bel équipage

Damon vint m'arrêter, & me tint ce
langage;

Cher Amy, te voila fangeux

Comme l'est un Démon qui revient du
pillage;

Mais encore, as-tu fait carnage?

La Chasse est-elle bonne? As-tu bien du
Gibier?

Viens reposer chez moy, mon Cher, je t'en
convie;

J'ay du Vin excellent, nous ferons bonne
vie,

Pendant qu'on ôtera tout ce vilain bour-
bier

Qui gâte ton Surtout; viens donc, je te
l'ordonne.

Fatigué que j'estois, j'entre aussi-tost
chez luy.

Tu n'en sortiras d'aujourd'huy,
Me dit-il d'une humeur bouffonne.

Je m'en consoleray, dis-je, mieux que
personne.

Alors fort proprement l'on nous sert un
Jambon,

Pendant qu'on embrochoit un membre de
Mouton.

Il falut donc se mettre à table:

Et de quatre ou cinq coups d'un Vin dé-
licieux

Je vis cet Amy charitable
Me presser à boire des mieux.

Atant d'honnestetez je ne sçavois moins
faire;

Que d'offrir le meilleur du Gibior que
j'avois.

D'une Bécasse seule il voulut faire choix,
Encore ce n'estoit que pour me satisfaire.

Dès qu'elle fut cuite à demy,

On la voulut mettre en Salmy.

De tous Ingrédients la Sauce fut tost faite

324 Extraordinaire

Il n'y manquoit que le Verjus,

Afin de la rendre parfaite.

On en souhaitoit lors ; mais souhaits superflus !

Il manquoit au Logis. Damon dit, C'est abus

De croire que sans luy la Sauce n'est pas bonne.

Le Vin vaut-il pas mieux que ce Pré-maturé,

Ce Fils aîné, qui vient avant l'Autonne,

Qui fut toujours haï d'un Tyrogne alteré ?

Ouy sans doute, le Vin fera mieux en sa place ;

Il est bon chaud, ainsi que froid ;

Laquais, verse nous-en un doigt,

Et voyons si nostre Bécasse

Ne se prendra pas mieux dans ce Plat qu'à la Chasse.

ALCIDOR , du Havre.

X.

D*ites-moy le nom, cher Mercure,
De ce Frere aîné languoureux,
Moins que son Cadet vigoureux?
Pourquoy vient-il en pourriture,
Sans le Sel, Frere de Vénus?
Ne s'appelle-t-il pas Verjus,
Inférieur au Vin son Frere,
Et que dans chaque Sauce au Vinaigre en
préfere?*

CARRIERE, de Vitré
en Bretagne.

XI.

E*N lisant l' Enigme premiere,
J'en suis venu bien-tost à bout,
Quand j'ay vû, sans tourner arriere,
Que Catin aimoit le Surtout;
Mais enfin pour sortir d'affaire
Sur la seconde à grand mystere,
J'ay lû, j'ay réfléchy dessus;
Et comme la Grape peut faire
Trois Enfans dont elle est la Mere,
J'ay dit que c'estoit le Verjus.*

Le Roux, Médecin
à Vitré en Bretagne.

SUR UN CRITIQUE.

Tout vous choque l'esprit, trop délicat
Censeur;
Nul Ouvrage chez vous ne peut trouver
de grace,
Vous ne voyez jamais rien qui vous sa-
tisfasse,
Et vous estes Surtout, ou Critique, ou
Raillieur.


Encor si vous faisiez quelque Ouvrage
meilleur
Que tout ce qu'en vous voit tant desa-
prouver, passe;
Mais vous imitez trop l'Ignorant que
l'audace
Et l'esprit libertin ont dit Réformateur.


Vostre délicatesse en est, dit-on, la cause.
Qui vous fait n'oser pas toucher mesme
une Rose,
Sans estre desarmée, & c'est estre bien
fat.



Le Verjus est Vinaigre, un Maistre est
un Novice,
Selon vous ; mais sçachez qu'estant si
délicat,
On ne peut pas juger sans faire d'in-
justice.

LA PETITE ASSEMBLEE
du Havre. G.

XIII.

L Es deux Enigmes de Novembre
Suivent la mode & le bon goust ;
Le Surtout est en vogue, aux Champs,
en Ville, en Chambre,
Et le Verjus plaist en ragoust.

Les Egayez de la Rue
S. Philbert de Dijon.

XIV.

Q ue vendez-vous, Cabaretiers ?
Est-ce Verjus , Vinaigre , ou
Biere ?

On connoist bien vostre maniere
Dans vos Caves, dans vos Celliers ;
Vous brassiez, vous meslez sans cesse

*Vostre Vin & vostre Boisson,
 Vous en faites un lent Poison,
 Sans en exempter une Piece;
 On vous prédit, Chiens de Broüillons,
 Voleurs, détestables Meslons,
 Que vous manquerez de lumiere,
 Qu'accoûtumez à tant broüiller,
 Quand ce viendra la grande Affaire,
 Vous ne la pourrez démêler.*

GYGES.

. XV.

SUR LES JUGES TEMERAIRES.

Vous qui jugez le Sac sur la simple
Etiquette,

*Que vous estes sujets à surprise, à l'er-
 reur!*

*Aussi vostre Sentence est une Giroüette,
 Qui tourne à tous les vents, & n'a point
 de teneur.*



*Sans rien approfondir, peut-elle estre bien
 faite?*

*Vous jugez promptement Vinaigre une
 Liqueur*

du Mercure Galant. 329

*Qui n'est que du Verjus avec sa pointe
aigrette;*

*Nous vous laissez aussi tromper à la cou-
leur.*



*Les Présens, les Amis, les Femmes, la
Monnoye,*

*Ces quatre Agens pervers corrompent
vostre voye,*

*Et vous font faire droit le crochu bien
souvent.*



*Nous méritez d'avoir encor plus de Cri-
tiques,*

*Qui vous fassent passer pour des Juges
iniques,*

*Quand vous ne fouillez pas les choses
plus avant.*

Le mesme.

XVI.

Mercure, j'aime sans mystere
Dans cet Hyver vostre Sur-
tout;

Q. d'Octobre 1684. Ee

*Mais pour vostre Verjus austere,
Je n'en fais point de cas du tout.*

LA CHARMANTE DE LORME,
de Vitré en Bretagne.

XVII.

AU ROY.

GRAND ROY, vous l'emportez par
tout in omnibus.

*Soit que vostre Ennemy s'accorde,
ou se fâche,*

*Jamais vostre vigueur n'accorde de re-
lâche;*

*Vous imposez des Loix, * non uni, mais
tribus.*

* L'Empire, l'Allemagne, Gênes.



*Sous vostre Regne heureux l'on ne voit
rien de lâche.*

*De tous les plus grands Roys vous estes
le Paëbus;*

*Car vous avez plus qu'eux d'esprit &
de quibus,*

*Et plus grande Milice à vostre solde
mâche.*



Vous joignez le pouvoir à la sagesse;

Item,

L'on craint vostre Surtout, voila le

Tu-a-tem,

*Quand toujours justement vous faites
voir vostre ire.*



*Vous n'estes que douceur, quand vous
dites amo;*

*Verjus, s'il faut punir, l'Ennemy le peut
lire,*

Il est écrit par tout fideli calamo.

MOREL, Premier Echevin de
la Ville du Havre de Grace.

*Plusieurs autres Personnes ont aussi
expliqué ces deux Enigmes; & ce
sont Messieurs Pomier de la Maison
grillée au coin de la Rüe aux Ours;
I. des Cayeux de Beaucourt, de Bon-
logne sur mer; Mathieu Gautier;
Ageron, Avocat en Parlement des*

Ee ij

332 Extraordinaire.

Dauphiné ; De Fleffel de Vermolet ;
Iassoud, Docteur en Médecine à Saint
Antoine en Dauphiné ; Couldreau ;
Lardiagon , de Quimper ; Le Roux,
Médecin à Vitré ; De Damas ; De la
Faye ; Dominique de Charlois, Ingé-
nieur du Roy , & Directeur du Fort
de Bernardi ; Hariveau ; Mesdemoi-
selles Angélique Mortier ; le Vas-
seur, Fille de M^r le Vasseur Avocat
à Amiens ; Cato Gentil de Quimper,
âgée de 9 ans ; Le Sergent dévalisé
de Bois-commun ; la Femme sans re-
gret ; L'Amour du cœur ; L'Assemblée
spirituelle de la Rue de l'Arbre sec.



A. M A D A M E
DES H O U L I E R E S,
Sur son Epître-chagrine.

S O N N E T.

QUoy ! vous vous emportez ainsi.
qu'une Bacchante
Contre le beau Talent ? Vostre haine
mandit
Ce que nous benissons, qui vous rend si
charmante ;
Pourquoy tant vous blâmer, quand on
vous applaudit ?



Contentez vous vous-mesme, & vous
serez sçavante
Assez pour bien porter le joug d'un bel
Esprit ;
Vostre chagrin ne peut abuser Ama-
ranthe,

*Qui ne croira jamais ce que vous avez
dit.*



*Si faire bien des Vers éloigne la for-
tune,*

*Sçachez que la vertu n'est pas moins
importune,*

*Et ne doit pourtant pas estre en aver-
sion.*



*Soyez donc consolée en tournant la Mè-
daille,*

*Regardez mieux l'Objet, cachez le rien
qui vaille,*

Et vous en aurez plus de satisfaction.

LA PETITE ASSEMBLÉE
du Havre. G.



Q U E S T I O N S
à décider.

I.

Quelle fortune est la plus satisfaisante en amour, celle d'un Amant dont les soins sont reçus d'abord agréablement, & presque aussi-tôt récompensés; ou le bonheur de celui, qui après avoir aimé quelque temps sans espérance, trouve enfin le cœur de sa Maîtresse sensible.

I. I.

Si l'entière liberté de se voir, peut long-temps entretenir l'amour dans toute sa force.

I. I. I.

Si un honneste Homme est excusable, d'être assez esclave

336 *Extraordinaire*

de la passion, pour continuer d'aimer une Personne qui le pousse à faire une lâcheté.

I V.

Un Homme en mourant a deux Amis auprès de luy ; il en fait retirer l'un , parce que sa présence l'afflige , & il fait demeurer l'autre , parce que sa présence le console. On demande lequel il aime davantage.

S'il est vray qu'un peu d'amour cause moins de peine , que l'embarras de défendre son cœur.

UN cœur souffre toujours quand il est amoureux ;
Il se plaint des rigueurs d'une Beauté cruelle ;

III

Il n'est jamais content, quand mesme il
est heureux;
Il craint qu'elle ne change, & ne soit infi-
delle.



Ce ne sont que transports, que soupçons
ombrageux,
Chagrins, pleurs, desespoirs, mais le tout,
qu'on appelle
D'Amour la Petite-oye, est si délicieux,
Qu'un Amant le chérit, & le jure à sa
Belle.



Mais on souffre bien plus, lors qu'on dé-
fend ce cœur
Près d'un Objet charmant, de l'Amour
ce Vainqueur,
Quand on n'est point stupide, & qu'on a
l'ame tendre.



Qui ne succombe pas est un rare Martyr.
D'un mal si desiré peut-on se garantir?

Q. d'Octobre 1684. FF

*Après beaucoup d'efforts souvent il faut
se rendre.*

GYGES.

*Si la jalousie qui vient de l'amour,
est plus dangereuse que celle
qui vient de l'ambition.*

T*ircis veut s'élever, c'est un Ambi-
tieux;*

*Damon a de l'amour jusqu'à la jalousie;
Tous deux ont ce Bourreau le plus grand
de la vie.*

*Lequel est plus à craindre, & le plus fon
des deux?*

CD

*L'un n'aime que le vent, l'autre que deux
beaux yeux.*

Le mal est de Tircis une simple folie;

*Mais celui de Damon va jusqu'à la
manie,*

*Dont les effets toujours sont les plus dan-
gereux.*



Non, non, l'ambition, & l'amour de soy
même,
Qui fait que l'on paroist, qu'on se plaist,
que l'on s'aime,
N'est jamais le défaut des petits Com-
pagnons.



Mais un amour jaloux cause plus de dom-
mage;
Des plus tendres Amans il en fait des
Démonz.
Vous l'éprouvez, beau Sexe, & connoissez
leur rage.

Le mesme

Ff iij

Si boire du Vin sans Eau, & en-
suite de l'Eau pure, fait le
mesme effet pour la santé, que
de boire le Vin meslé avec
l'Eau.

UN Beauveur répondra, qu'on doit
boire le Vin

Sans fausse, comme il est; qu'il ne faut
point défaire

Ce que les Dieux ont fait; & que l'Eau,
son contraire,

En tout âge, en tout temps, gâte ce jus
divin.

Il est vray qu'il n'est pas toujours un
Assassin;

Mesme il peut, bû, tout pur, estre aussi
salutaire

Que quand on le blanchit avec l'Eau de
l'Aiguiaire.

du Mercure Galant. 345

*C'est d'un cœur abattu le plus grand Mé-
decin.*

Il aide à l'estomac un peu dans sa Cuisine,

*Réveille son devoir, mais beaucoup le
ruine.*

*On le boit à plaisir. Est-il bêt l'on craint
l'Eau.*

*Comme ces Gens armez d'hydrophobie,
ou rage,*

*C'est pourtant la chaleur qui nous met au
tremblement,*

*Et pour la chercher trop, on est vieux
devant l'âge.*

Le mesme.

Sur l'origine des Jeux.

*J'ne m'estime point un bon Histo-
rien,*

*Pour nommer les Anchores de la Luire
& du Ceste.*

342 Extraordinaire

*De la Course, du Saut, du Disque, &
tout le reste.*

Je parleray des Jeux seulement en Chrétien.



*L'oisiveté sur tout des Gens qui ne font
rien,*

*Sans foy, sans espérance à la Gloire
Céleste,*

*De tous les Jeux du monde est la source
funeste,*

*Avec le peu d'amour qu'on a pour le vray
bien.*



*Joueurs, y pensez-vous, vous que le gain
enflâme?*

*Craignez de perdre enfin les Biens, le
Corps, & l'Ame,*

*Quand pendant tout le Jeu vous auriex
tout bonheur.*



*Hélas ! qu'on perd souvent la dernière
Partie,*

*Pour un peu de plaisir, de richesse, d'hon-
neur,*

*Lors qu'on hazarde trop les Biens de
l'autre vie !*

Le même.

Je suis, Madame, vostre, &c.

A Paris ce 15. Janvier 1685.

ERRATA.

- P** Age 155. ligne 14. lisez, *Figure VI.*
P. 165. l. 7. lisez, *Figure VI.*
P. 171. l. 14. lisez, *Figure VIII.*
P. 174. l. 5. & 20. lisez, *Figure X.*
P. 184. l. 14. lisez, *Figure XII.*
P. 186. à la fin ajoutez, ont cru pou-
voir déterminer la distance des ob-
jets par la différente longueur d'une
même Lunette, puis que pour voir
tres-distinctement les objets moins
éloignez, elle doit estre tirée davan-
tage.
P. 203. l. 5. lisez, *Figure IX.*
P. 205. l. 14. lisez, *Figure IV.*
P. 206. l. 4. lisez, *Figure IX. & X.*
P. 208. l. 15. lisez, *Figure IX. & X.*

LA Planche IX. estant déployée,
doit regarder la page 214.



